


3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •


Digitized by Google

# BIBLIOTHEQUE

OU

*CHOIX DES MEILLEURS*

# ROMANS ANGLOIS.

---

*TOME DIX-HUITIEME.*

---

# ŒUVRES

*DE*

# RICHARDSON.

*TOME III.*

---

## PAMÉLA,

OU

## LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

*Traduite de l'anglois par M. l'Abbé Prevost.*

TOME TROISIEME.

---



*À GENEVE,*

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1783.







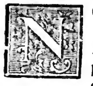
# PAMÉLA,

OU

## LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

### CONTINUATION DU JOURNAL.

*Ce* DIMANCHE, *à onze heures du matin.*



NOUS venons de mettre le pied dans l'auberge tenue par les parents de la Jewkes. L'hôtesse, pour premier compliment, m'a demandé avec beaucoup d'impudence, comment leur Monsieur me plaisoit. Audacieuse & insolente femme que vous êtes, lui ai-je dit dans un mouvement dont je n'étois pas la maîtresse, est-ce à vous qui tenez auberge à traiter ainsi ceux qui s'y refugient? Elle m'a assuré, en me de-

mandant pardon, qu'elle ne faisoit que badiner, & est venue me réitérer très-humblement ses excuses, après avoir eu un mot d'entretien avec Robin & M. Colbrand.

Ce dernier est venu me donner en grande cérémonie, devant Robin, la lettre que je lui avois rendue exprès. Je me suis retirée comme pour la lire, & l'ai relue en effet, car il me semble que je ne saurois le faire trop souvent. Il faudroit cependant beaucoup mieux que je tâchasse de l'oublier, pour le repos de mon ame. Je suis chagrine de ne pouvoir vous rapporter un cœur sans blessures, mais au moins suis-je bien sûre que c'est un cœur honnête pour tout autre que pour moi-même, car je suis la seule que le malheureux ait trompée.

Miracle sur miracle! A peine me suis-je mise à table pour tâcher de manger & de continuer ma route, que M. Colbrand est entré dans la plus grande hâte, & m'a dit: Mademoiselle, voici le valet de chambre de Monsieur B..... qui vient de sa part, l'homme & le cheval sont tout en nage. Oh que le cœur m'a battu dans ce moment! Que va-t-il m'arriver de nouveau, me suis-je dit à moi-même? Colbrand m'a quittée, & est revenu comme un éclair, m'apporter une lettre à mon adresse, dans laquelle il y en avoit une pour lui-même. Cela m'a paru singulier, & m'a jettée dans un tremblement universel. J'ai fermé la porte, & j'ai eu la satisfaction, ô chose inouie! de trouver que ma lettre conte-

noit les agréables nouvelles que voici.

» Je vois bien, ma chere Paméla, que » c'eſt en vain que je combats contre ma ten- » dreſſe pour vous. Après votre départ je » n'ai pu réſiſter à l'envie de m'occuper » de la lecture de votre Journal. Mais, quand » j'y ai vu les manieres cruelles de la » Jewkes à votre égard, après les tenta- » tions affreuſes où elles vous avoient déjà » expoſée, & les bleſſures que vous vous » étiez faites; mais ſur-tout votre inquié- » tude généreuſe pour moi, en apprenant » le danger imminent que j'avois couru de » me noyer, dans un temps où ma mort » eût été votre délivrance, & où je vous » avois comme miſe dans la néceſſité de » la ſouhaiter; quand j'y ai vu l'aveu » charmant que vous faites, dans un autre » endroit, de l'impoſſibilité où vous vous » ſentez de me haïr, malgré les duretés que » vous avez eſſuyées de ma part; aveu que » vous faites avec tant de douceur, de » candeur & de naïveté, que j'oſe en augu- » rer que vous pourrez m'aimer un jour, ſans » compter les autres endroits touchants » de votre admirable Journal, j'ai com- » mencé à me repentir de m'être ſéparé de » vous. Mais Dieu m'eſt témoin que ce » repentir n'a eu pour motif rien de ce » que vous appellez vues illégitimes; c'eſt » abſolument le contraire. Mon regret em- » pruntoit de nouvelles forces de la ma- » niere dont vous m'avez quitté. Oh que je

» me rappelle avec plaisir tous les sons de » cette mélodieuse voix qui prioit pour moi » à votre départ, qui me remercioit des » réprimandes que je faisois à la Jewkes! » les douces inflexions en frappent encore » mes oreilles. Je fus bien me coucher, » mais je ne dormis pas. Je me levai sur les » deux heures, & ordonnai à Thomas de » seller un de mes meilleurs chevaux, tandis » que je vous écrirois cette lettre, & de » partir au plus vîte pour vous devancer.

» Permettez-moi, ma chere Paméla, de » vous prier de faire tourner bride à Ro- » bert, pour vous ramener ici au moment » que vous recevrez cette lettre. Je serois » moi-même monté à cheval, pour avoir » le plaisir de vous accompagner dans le » carrosse, mais je suis vraiment indisposé; » c'est, je crois, du chagrin de m'être sé- » paré comme j'ai fait de celle qui fait seule » les délices de mon ame. Oui, je sens à » présent que vous les faites & les ferez à » jamais, en dépit de l'orgueil de mon » cœur.

» Vous ne sauriez vous imaginer com- » bien je me trouverai obligé envers vous, » si vous avez la bonté de revenir. Cepen- » dant, si vous ne voulez pas me favoriser » jusques-là, vous ne serez gênée en rien, » comme vous pouvez le voir par l'incluse » que j'adresse à Colbrand, & que je n'ai » point cachetée, afin que vous puissiez la » lire. Mais, ma chère enfant, épargnez- » moi la confusion de vous suivre chez vo-

» tre pere ; car il faudra bien que j'en vienne
» là, si vous continuez à vous éloigner,
» puisque je ne saurois vivre un seul jour
» sans vous.

» Si vous êtes la généreuse Paméla que je
» m'imagine, car jusqu'ici vous n'avez été
» que bonté quand je méritois le contraire,
» montrez-moi par cette nouvelle preuve
» un nouveau degré d'excellence dans vo-
» tre caractere, montrez-moi que vous
» pouvez pardonner à celui qui vous chérit
» plus que lui-même ; montrez-moi que
» vous n'êtes pas prévenue pour un autre.
» Une faveur de plus, ma chere Paméla,
» & je suis après cela toute reconnoissance ;
» c'est de dépêcher M. Colbrand à votre
» pere avec une lettre, pour l'assurer que
» tout se terminera heureusement, & pour
» le prier de vous envoyer chez moi les
» lettres que vous avez trouvé moyen de
» lui faire tenir par la voie de M. Wil-
» liams. Quand vous aurez ainsi répondu
» à tous mes orgueilleux & peut-être poin-
» tilleux doutes, il ne me restera plus qu'à
» vous rendre heureuse, en me le rendant
» moi-même. Car il faut, quoi qu'il arrive,
» que je sois entiérement & uniquement à
» vous «.

*Ce lundi sur les trois heures du matin.*

Oh ! comme mon cœur s'épanouit ! comme je le sens palpiter ! Il semble qu'il veuille se plaindre à moi des reproches que je viens

de lui faire, de ce qu'il s'eſt livré au plaiſir d'aimer un homme auſſi charmant. Ne vas pas non plus être trop crédule, ô mon tendre cœur ! Ce que nous ſouhaitons, nous le croyons aiſément. Ce mariage ſuppoſé n'eſt pas encore bien prouvé faux. Madame Jewkes, l'infame madame Jewkes, peut encore travailler ſur l'eſprit de ſon Maître. L'orgueil de ſon rang & de ſon cœur peut ſe réveiller. Et un homme qui en ſi peu de temps a pu m'aimer premiérement, puis me haïr, enſuite me bannir de chez lui & me chaſſer honteuſement, & qui à préſent m'envoie chercher de nouveau, & m'invite dans des termes ſi affectueux à revenir, un tel homme peut encore chanceler & te tromper. Je ne te tiens donc pas encore pour innocent, ô trop facile cœur ! qui crois ſi promptement ce que tu ſouhaites; tu chancelles & palpites, mais je t'avertis d'être mieux ſur tes gardes que tu ne l'as été en dernier lieu, & de ne me pas faire céder implicitement & en aveugle aux mouvements flatteurs & ſéduiſants que tu me fais ſentir. Voilà les beaux diſcours que j'ai tenus à mon cœur, qui, tout le temps de ce dialogue, n'a été autre choſe que Paméla elle-même.

J'ai enſuite ouvert la lettre adreſſée à M. Colbrand. Elle contient ce qui ſuit.

» Monſieur COLBRAND,

» Je ſuis aſſuré que vous excuſerez la

» peine que je vous donne. J'ai, pour de
» bonnes raiſons, changé de ſentiment, &
» demandé en grace à Mademoiſelle An-
» drews de revenir au moment que Tho-
» mas vous aura atteint. J'eſpere qu'en
» conſidération des motifs que je lui en
» allegue, elle aura la bonté de m'obliger.
» Mais, ſi elle refuſe de le faire, dites à
» Robert de ſuivre les ordres qu'il a, &
» de la conduire chez ſes parents. Si elle a
» la bonté de revenir, en ce cas elle vous
» donnera peut-être une lettre adreſſée à
» ſon pere, pour le prier de vous remettre
» quelques papiers pour elle, leſquels vous
» voudrez bien lui apporter ici, ſi la choſe
» a lieu. Et au cas qu'elle ne veuille pas
» vous charger de ladite lettre, vous re-
» viendrez ici avec elle, ſi elle veut bien
» m'accorder une ſi grande faveur, & cela
» avec toute la promptitude que ſa ſanté
» & ſa ſûreté pourront le permettre; car je
» ne ſuis rien moins qu'en bon état. J'eſ-
» pere néanmoins que cela n'ira pas plus
» loin, & que j'en ſerai bientôt quitte.
» Je ſuis, &c.

P. S.

» Toutes réflexions faites, que Thomas
» continue ſa route avec la lettre de Ma-
» demoiſelle Andrews, s'il lui plaît d'en
» donner une, & vous, revenez avec elle
» pour ſa sûreté «.

Voilà en vérité un procédé charmant!

Oh ! que j'aime à être traitée généreusement ! Je voudrois à présent, mes chers pere & mere, pouvoir vous consulter, & vous demander votre sentiment sur ce qu'il est à propos que je fasse. Retournerai-je ou ne retournerai-je pas chez lui ? Il s'est tellement emparé de mon cœur, que je crois ne pouvoir à présent être tranquille & le refuser ; cependant les avis de la Bohémienne m'effraient.

Je crois en vérité que, pour cette fois, je m'en rapporterai à sa générosité. Mais n'est-ce point m'y fier aussi plus que je ne devrois, sur-tout après le traitement que j'ai essuyé ? Il est vrai cependant qu'il n'en a mal agi qu'en avouant tout net la méchanceté de ses intentions, au lieu qu'il me fait espérer aujourd'hui qu'elles sont honnêtes. D'ailleurs, en lui marquant une confiance généreuse, je serai peut-être l'instrument du bonheur de plusieurs personnes, aussi-bien que du mien propre.

Il auroit pu aussi envoyer ordre à Colbrand & à Robert de me ramener bon gré mal gré. Et n'est-ce pas là un procédé tout différent du précédent ? Si je le désoblige en cette occasion, n'aurai-je pas l'air d'être, comme il dit, prévenue en faveur d'un autre ? Ne sera-ce pas en apparence une sotte vanité de femme, de me faire suivre par lui chez mon pere, comme si je voulois avoir ma revanche, & le maltraiter à mon tour ? Tout bien considéré, il faut le satisfaire. S'il en abuse

après cela, son lâche cœur en sera doublement condamnable. Mon sort sera pourtant bien cruel, de voir ma crédulité paroître aussi blâmable qu'elle aura en effet l'air de l'être; car le monde, le sage du monde, n'a jamais tort, & ne manque jamais de juger sur l'événement. Si mon Maître me maltraite, ma confiance pour lui sera censurée; sinon j'aurai infailliblement fait merveille. De savoir comment mes censeurs se conduiroient à ma place, avant que l'événement les eût ou justifiés ou condamnés, c'est-là précisément la question.

D'un autre côté, je n'ai point dans l'esprit qu'on doive obliger à demi; je crois que, quand on a à faire les choses, il faut les faire de bonne grace. Ainsi je vous ai écrit, selon les desirs de mon Maître, pour vous assurer que je vois les choses dans un point de vue plus beau que jamais, & que j'espere que tout aura une heureuse issue. Je vous y prie de m'envoyer, par M. Thomas, valet-de-chambre de mon Maître, les papiers que je vous ai fait tenir par M. Williams, parce qu'ils me sont de la derniere importance, pour éclaircir un point de ma conduite que mon Maître souhaite d'approfondir avant que de se résoudre à me favoriser, comme il est dans l'intention de le faire. Mais vous aurez cette lettre-là, avant que ce que j'écris puisse vous parvenir; car je ne veux pas vous l'envoyer sans les papiers qui le précedent, & qui sont actuellement entre les mains de mon Maître.

Quand j'eus donné à M. Thomas la lettre qu'il devoit vous porter après s'être rafraîchi & repofé de fa grande fatigue, j'envoyai chercher M. Colbrand & Robert, & donnai au premier fa lettre. Dès qu'il l'eut lue : vous voyez, lui dis-je, comment font les chofes. Je fuis réfolue à retourner chez notre Maître ; &, comme il ne fe porte pas auffi-bien qu'il feroit à fouhaiter, plus vous vous dépêcherez & mieux ce fera. Ne vous embarraffez point de la fatigue que cela pourra me caufer, mais fongez feulement à vous-même & à vos chevaux. Robert, que la converfation qu'il avoit eue avec Thomas, mettoit, je le fuppofe, au fait de ce dont il s'agiffoit, me dit : Dieu vous béniffe, Mademoifelle, & vous récompenfe autant que vos égards pour mon bon Maître le méritent ; & puiffions-nous tous vivre affez pour vous voir triompher de madame Jewkes !

J'étois étonnée de l'entendre parler ainfi ; car j'avois toujours eu foin de ne point commettre mon Maître, ni même la méchante Jewkes, devant les bas domeftiques. Je doute fort néanmoins que Robin eût tenu ce difcours, s'il n'avoit pas compris par la commiffion de Thomas, & conclu de ma réfolution pour le retour, que j'avois tout lieu de me fier à fon Maître. Tant l'amour-propre eft en poffeffion du cœur des pauvres humains, qu'ils font toujours prêts à changer avec la fortune !

Nous fûmes bientôt attelés, & je partis

pour retourner d'où j'étois venue, dans l'espérance que je n'aurois pas lieu de m'en repentir.

Robert nous fit aller à toute bride; &, quand nous arrivâmes à la petite bicoque où j'avois couché le Dimanche au soir, il rafraîchit ses chevaux, & me dit que, si ce n'étoit pas trop de fatigue pour moi, il tâcheroit de gagner le logis avec le lever de la Lune, parce qu'il n'y avoit, entre le lieu où nous étions & le village voisin de celui où nous allions, aucune auberge où l'on pût passer la nuit. Mais le cheval de M. Colbrand étant presque rendu, les mit en doute de ce qu'ils avoient à faire. Je leur dis donc, n'aimant pas à coucher sur la route, que, si la chose étoit faisable, j'espérois pouvoir m'en tirer assez bien, & que M. Colbrand pourroit, au cas que son cheval vînt à lui manquer tout-à-fait, le laisser dans quelque maison & entrer dans le carrosse. Ceci leur plut à tous deux; &, à environ douze mille du logis, M. Colbrand laissa son cheval, ôta ses éperons, ses pistolets, &c. &, non sans m'en faire mille excuses, entra en grande cérémonie dans le carrosse. Je n'en fus que mieux à mon aise; car j'étois presque brisée à force de secousses, & d'avoir fait tant de milles en si peu d'heures. Cependant, malgré toute notre diligence, il étoit onze heures du soir quand nous arrivâmes au village voisin de la maison de mon Maître. Les chevaux commençoient à n'en pouvoir

plus, aussi-bien que Robert; mais je lui dis que ce seroit dommage de nous arrêter, n'ayant plus que trois milles à faire.

Nous gagnâmes la porte du logis vers une heure après minuit. Tout étoit déjà couché. Un des palefreniers courut demander les clefs à madame Jewkes, & vint nous ouvrir. Les chevaux pouvoient à peine se traîner jusqu'à l'écurie; & moi je tombai en descendant de carrosse, & crus avoir perdu l'usage de mes membres.

Madame Jewkes descendit empaquetée dans ses hardes, & leva les mains & les yeux au Ciel, de surprise de me voir de retour: mais elle parut bien plus occupée du soin des chevaux que de moi. Pendant ce temps-là les deux servantes descendirent, & je me traînai de mon mieux jusques dans la maison.

Mon Maître, à ce que j'appris, avoit été fort mal; il avoit passé la plus grande partie du jour sur son lit, & Abraham, qui avoit succédé à Jean, veilloit auprès de lui. Comme il dormoit profondément, il n'entendit ni le carrosse, ni le bruit que nous faisions: car sa chambre est de l'autre côté de la maison, & donne sur le jardin. Madame Jewkes me dit qu'il s'étoit plaint de fievre, & qu'il avoit étoit saigné. Très-prudemment elle ordonna à Abraham de ne lui pas dire à son réveil que j'étois de retour, de peur de le surprendre & d'augmenter la fievre, ni même de me nommer devant lui, jusqu'à ce qu'elle lui en fît

elle-même l'ouverture sur le matin, quand elle auroit vu l'état où il étoit.

Je fus donc me coucher avec madame Jewkes, après qu'elle m'eût fait boire près d'une demi-pinte de vin brûlé, assaisonné d'épices qui le rendoient fort cordial. Il me parut merveilleusement restaurant, & me jetta dans un sommeil que je n'avois guere espéré.

---

## *Ce* MARDI *matin*.

M'étant levée de bonne heure, j'écrivis jusqu'à cet endroit, tandis que madame Jewkes ronfloit dans son lit, pour se récompenser de l'interruption qu'on avoit apportée à son repos cette nuit-là. Je languissois qu'elle se levât, pour savoir comment se portoit mon pauvre Maître. Elle est bien heureuse, disois-je, de pouvoir dormir d'un si bon somme : je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle-même, n'interrompra jamais son repos. J'étois fracassée comme si l'on m'avoit battue d'importance, & n'aurois jamais cru pouvoir supporter une semblable fatigue.

Dès que madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment se portoit mon Maître. Il avoit eu une bonne nuit; &, ayant pris la veille, en assez grande quantité, du vin de Canarie mêlé de petit lait, il avoit beaucoup sué, & sa fievre en étoit consi-

dérablement diminuée. Elle lui dit qu'il ne devoit pas être surpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit, & elle lui apprit ma venue. Est-il bien possible, s'écria-t-il en se levant tout-d'un-coup sur le lit ! Quoi déjà, reprit-il ! Elle est de retour d'hier au soir, lui dit la Jewkes. M. Colbrand entrant là-dessus pour s'informer de sa santé, il le fit approcher, & fut enchanté du récit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avois témoignée de gagner le logis ce soir-là. Vraiment, dit-il, je crois que ces jeunes & jolies filles-là résistent mieux à la fatigue que nous autres hommes ; mais en vérité elle est bien bonne de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, madame Jewkes, de prendre grand soin de sa santé, & de la laisser dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit déjà deux heures que j'étois levée. Demandez-lui, ajouta-t-il, si elle veut bien avoir la bonté de me rendre une visite. Si cela n'est pas de son goût, je me leverai, & l'irai voir. En vérité, Monsieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché ; je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon Maître, si elle y a la moindre répugnance, ne l'en pressez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur ; &, en

effet, j'en mourrois d'impatience, & souffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été si mal. Je descendis donc avec la Jewkes. Viendra-t-elle, dit-il à celle-ci dès qu'elle entra? Oui, dit la Jewkes; elle a répondu à la premiere proposition que je lui en ai faite qu'elle y viendroit de tout son cœur. Aimable personne, s'écria-t-il!

O ma chere Paméla! me dit-il dès qu'il m'apperçut, vous m'avez guéri entiérement. Je suis fâché de vous en marquer ma reconnoissance dans une situation & d'une maniere si peu décente: ne me donnerez-vous pas votre chere main? Je la lui donnai, & il la baisa avec une ardeur incroyable. Monsieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur. Je suis au désespoir que vous soyez si mal. Je ne saurois être mal tant que je suis avec vous, reprit-il. Je suis déjà la santé même.

En vérité, me dit-il en rebaisant ma main, vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté. Mon cœur en est trop rempli pour l'exprimer comme je le devrois. Je suis fâché de l'extrême fatigue que vous avez essuyée. La vie n'est plus vie pour moi sans vous. Si vous m'aviez refusé, quoiqu'assurément je ne me flattasse guere que vous voulussiez m'obliger jusques-là, je crois que l'accès de fievre auroit été bien violent; car j'en fus pris d'une façon fort singuliere, & je ne savois que penser de moi-même: mais à présent la santé va me revenir au galop. Il n'est pas nécessaire,

ajouta-t-il en s'adreſſant à la Jewkes, d'envoyer à Stamford chercher le Médecin, comme on en étoit convenu hier; car cette aimable fille eſt mon Médecin, auſſi ſûrement que ſon abſence étoit ma maladie.

Il me pria de m'aſſeoir à côté de ſon lit, me demanda ſi je lui avois fait le plaiſir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers. Je lui dis qu'oui, & que j'eſpérois qu'on l'apporteroit. C'eſt, dit-il, une double bonté que vous avez eue pour moi.

Je ne voulus pas y reſter long-temps, de peur de troubler ſon repos. Il ſe leva l'après-dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquille, & beaucoup mieux. Je ſuis aſſuré, dit-il à madame Jewkes, qu'après la preuve que ma chere Paméla m'a donnée, par ſon retour, de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne ſaurions mieux faire que de la laiſſer en toute liberté. Par cette raiſon, ſi elle a envie de faire un tour de promenade en carroſſe, ou au jardin, ou en ville, ou quelqu'autre part, qu'on la laiſſe libre, ſans lui demander compte de rien, & faites tout ce qui ſera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une choſe, ma chere Paméla, me dit-il, parce que je ſais que vous ſerez bien aiſe de l'entendre, quoique vous ne vous ſouciez pas de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams pour le montant de l'obli-

gation que j'ai de lui; car je ne fais quelle conduite il a tenue, mais il ne put jamais trouver de caution. Si je n'ai aucun nouveau fujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le paiement : il eft depuis quelque-temps en liberté, & continue fon école: je ne ferois pas fâché cependant que vous ne le viffiez point pour le préfent.

Monfieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puiffe vous défobliger. Je fuis bien-aife qu'il foit en liberté, parce que j'ai été l'occafion de fon défaftre. Je n'ofai en dire davantage, malgré l'envie que j'avois de plaider pour ce pauvre homme, à qui je croyois devoir rendre par reconnoiffance autant de fervices que j'en trouverois l'occafion. Je fuis fâchée, ajoutai-je, que Myladi Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différents entre vous & elle; j'efpere que ce n'a point été à mon fujet. Là-deffus il tira de la poche de fa vefte fon porte-feuille, car il étoit affis en robe de chambre, & me dit: Paméla, lifez cette lettre quand vous ferez dans votre cabinet, & que j'en fache votre avis; elle vous mettra au fait de ce dont il eft queftion.

Il ajouta qu'il fe fentoit tout-d'un-coup appefanti; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour-là au repos; & que, s'il fe trouvoit mieux le lendemain au matin, il iroit prendre l'air dans fon carroffe. Je me retirai auffi-tôt, & regagnai mon ca-

binet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre en main, & qui étoit écrite en ces termes.

» *Monsieur*,

» J'entends de vous des choses qui m'in-
» quietent fort, & sur lesquelles il faut ab-
» solument, que cela vous plaise ou non,
» que je vous écrive nettement ma pensée.
» J'ai eu ici quelques personnes qui m'ont
» priée de vous parler en sœur; & qui,
» je suis fâchée de le dire, ont votre hon-
» neur plus à cœur que vous ne l'avez
» vous-même. Je n'aurois jamais cru qu'un
» frere eût pu s'abaisser jusqu'au point d'en-
» lever la femme-de-chambre de feue ma
» chere mere, & de se perdre dans l'esprit
» de tous ses amis, en l'empêchant d'aller
» chez les siens. Mais lorsque vous refusâ-
» tes de laisser entrer la drôlesse à mon ser-
» vice, après la mort de ma mere, je com-
» pris assez par-là que vous ne buttiez à
» rien de bon. J'en ai honte pour vous,
» je vous jure. La fille étoit une bonne &
» innocente créature; mais je crois bien
» qu'à présent il n'est plus question de cela,
» ou que bientôt il n'en sera plus question.
» Permettez-moi de vous demander ce que
» vous entendez par une telle conduite?
» vous voulez, ou l'entretenir sur le pied
» de Maîtresse, ou en faire votre femme.
» Si c'est le premier, il y en a assez de ce
» genre, sans aller ruiner une malheureuse

» que ma mere aimoit, & qui étoit effec-
» tivement une très-bonne fille : vous pou-
» vez en rougir à coup sûr. Quant au se-
» cond cas, j'ose affirmer que vous n'en
» avez pas la pensée : si pourtant vous l'a-
» viez, vous seriez infiniment inexcusable.
» Considérez, mon frere, que notre famille
» n'est pas du jour d'hier ; qu'elle est aussi
» ancienne que la meilleure qui soit dans
» le royaume ; & que depuis plusieurs sie-
» cles on n'y a vu aucun héritier se désho-
» norer par des mésalliances. Vous savez
» d'ailleurs qu'une des meilleurs familles
» de toute la nation a déjà recherché la
» vôtre. Je vous permettrois cette folie,
» si vous descendiez de quelque noble d'un
» jour, ou qui ne fût éloigné que d'une
» génération ou deux de la fange dont
» vous paroissez si ragoûté. Il faut que vous
» sachiez que, si vous avez le courage de
» vous abaisser jusques-là, nous vous dé-
» savouerons à jamais, moi & tous les
» miens, & que je rougirai du titre de
» votre sœur. Il est affreux qu'un cavalier
» aussi-bien fait de sa personne que vous,
» aussi favorisé des dons de l'esprit, aussi
» généralement recherché pour son mérite,
» Maître d'un bien si clair & si noble, &
» des sommes considérables qui vous ont
» été transmises par les meilleurs pere &
» mere, avec le sang ancien & pur qui
» coule dans vos veines, aille ainsi se jetter
» à la tête de la premiere créature venue.
» Ce seroit aussi très-mal fait à vous de

» perdre d'honneur cette misérable. Je vous
» prie donc de la rendre à ses parents, &
» de lui donner cent livres sterling, ou
» quelque chose comme cela, pour contri-
» buer à la rendre heureuse, par un ma-
» riage avec quelque honnête garçon de son
» étoffe. Ce sera pour lors agir comme il
» convient, & le moyen aussi d'obliger &
» d'appaiser

*Votre très-chagrine Sœur.*

P. S.

» Si je vous ai écrit avec tant de viva-
» cité, considérez, mon frere, que ma ten-
» dresse pour vous, & la honte dont vous
» vous couvrez vous-même m'y ont por-
» tée. Je souhaite que cette lettre fasse sur
» vous l'effet qu'en attend votre très-affec-
» tionnée sœur,

DAVERS.

Voilà, mes très-chers parents, une lettre bien cruelle, & qui montre assez combien les pauvres sont en mépris aux riches & aux orgueilleux. Cependant nous étions tous originairement sur le même pied, & plusieurs de ces gens si nobles & qui font sonner si haut l'ancienneté de leur sang, seroient ravis de l'avoir aussi sain & réellement aussi peu corrompu que le nôtre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne pensent jamais au peu de temps que dure

la vie, & qu'ils ne réfléchiſſent pas qu'avec toute leur vanité un temps viendra, & n'eſt pas loin, où il leur faudra digérer de ſe voir au niveau de nous. Ce Philoſophe avoit bien raiſon, qui, conſidérant le crâne d'un Roi & celui d'un pauvre homme, dit qu'il n'y voyoit point de différence. Ignorent-ils donc que le plus riche Prince & le plus pauvre mendiant doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible Juge, qui ne les diſtinguera pas ſelon leurs conditions dans ce monde, mais qui pourra bien au contraire les condamner avec d'autant plus de ſévérité qu'ils auront négligé un plus grand nombre d'occaſions de faire du bien? Les pauvres gens! que leur orgueil me fait pitié! ô Dieu! garde-moi de leur haut rang, ſi je ne puis l'avoir qu'au prix d'être toujours entachée de leurs vices, ou coupable d'un mépris ſi cruel & ſi peu judicieux pour l'humble état qu'ils regardent avec tant de dédain!

D'un autre côté, comment ces gens ſi qualifiés ſavent-ils, même en ſuppoſant qu'ils puſſent prouver en remontant une ſucceſſion de deux, de trois, ou même de cinq cents ans parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premieres tiges de ces pauvres familles ſi mépriſées, qui n'ont pas tenu des regiſtres exacts d'une dérogeance aſſez ordinaire, n'étoient pas d'une date encore plus ancienne? ou qui les aſſurera que, dans cent ou deux cents ans d'ici, quel-

ques-unes de ces familles du jour d'hier, qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne feront pas en poffeffion de leurs propres biens, tandis que leurs defcendants feront réduits aux chaumieres des premieres, qui peut-être à leur tour (tant eft grande la vanité & l'inftabilité des chofes humaines) feront parade de leur extraction, & mépriferont celle des autres?

Ces réflexions fe préfenterent à mon efprit, devenu férieux par l'indifpofition de mon Maître, & par l'orgueilleufe lettre de l'humble Myladi Davers contre la hautaine Paméla. Je dis l'humble Myladi Davers, parce qu'elle a pu s'humilier jufqu'à un orgueil fi petit; & la hautaine Paméla, parce qu'elle fe fent l'ame trop élevée pour defcendre jamais fi bas. Après tout, fi nous, pauvres mortels, favons à peine ce que nous fommes, nous favons beaucoup moins ce que nous ferons, &, encore une fois, je prie le Ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune infpire.

Je me rappelle à cette occafion les vers fuivants, où le Poëte exprime beaucoup mieux les mêmes penfées.

*————————— la fage Providence*
*A différents efprits divers talents difpenfe.*
*L'efclave le plus vil, le plus vil artifan,*
*Des fueurs de fon front nourrit le Courtifan :*
*Utiles à leur tour, ufants de l'abondance,*
*Les grands du laboureur foulagent l'indigence.*
*Ah! ne regardez pas l'efclave avec dédain,*

*Riches! prêtez-vous mieux au but du Souverain.*
*Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure;*
*Ils tiennent comme vous un rang dans la nature;*
*Vos travaux & les leurs tendent à même fin;*
*Ils entrent de concert dans le décret divin;*
*Et la mort, abattant le sceptre & la houlette,*
*Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.*

---

## *Ce* MERCREDI *matin.*

Mon Maître vient de m'envoyer dire que son rétablissement est en si bon train qu'il vouloit faire un tour de promenade dans sa berline après déjeûné; & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'espere que je saurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut sous le poids de tant de faveurs.

Madame Jewkes est la plus obligeante créature du monde, & chacun me traite ici avec autant de respect que si j'étois l'égale de Myladi Davers. Mais pourtant, si tout ceci n'alloit aboutir qu'au mariage supposé? Non cela ne se peut, ou du moins je veux l'espérer. Cependant l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles aïeux, & de tout ce qu'il vous plaira, est si énergiquement mis en jeu dans la lettre de Myladi Davers, que je ne saurois me promettre un bonheur aussi grand que les apparences qui me l'annoncent sont magnifiques. S'il me falloit à présent dé-

cheoir de mes espérances, mon sort seroit plus triste que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition, ainsi je me tiendrai prête. Mais je crois que je ne changerai point d'ajustement. Si je le faisois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du sien. Et d'un autre côté, si je ne le fais pas, on trouvera peut-être que je lui fais déshonneur. Je crois pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la premiere fois depuis ma venue ici, je mettrai ma plus belle robe de soie. Mais, d'un autre côté, ce sera m'approprier en quelque sorte les habits auxquels j'avois renoncé, & je ne suis pas absolument sûre que de nouvelles traverses ne tomberont pas sur ma tête. J'irai donc comme me voilà; car, quoique simplement mise, je suis, sans vanité, propre comme un lapin. Ainsi allons comme nous sommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant que je devrois me mettre de mon mieux; mais je lui dis que je croyois n'en devoir rien faire. Comme mon Maître est levé, & qu'il déjeûne, je me hasarderai de descendre pour lui demander comment il veut que je sois.

En vérité ses bontés pour moi ne font qu'augmenter à chaque instant, & Dieu soit loué. Sa bonne santé va le même train. Le charmant visage qu'il a en comparaison de celui qu'il avoit hier! J'en bénis Dieu d'un grand cœur.

Il se leva, vint à moi, me prit par la

main,

main, & me fit asseoir à côté de lui. Vous alliez parler, mon aimable Paméla, me dit-il; que vouliez-vous me dire? Monsieur, répondis-je un peu honteuse, je crois que c'est trop d'honneur pour moi d'aller en carrosse avec vous. Non, dit-il, ma chere Paméla : le plaisir de votre compagnie me sera plus grand qu'à vous l'honneur de la mienne; ainsi brisez tout-à-fait là-dessus.

Mais, Monsieur, lui dis-je, je vous ferai déshonneur d'aller avec vous en cet équipage. Vous feriez honneur à un Prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent Monsieur. Et dans cet équipage, & dans tout autre qu'il vous plaira de choisir, vous y êtes si charmante, que, si vous ne craigniez pas de vous enrhumer avec ce bonnet rond, vous iriez tout comme vous voilà. Vous aurez donc la bonté, Monsieur, repliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voie pas que vous faites tant d'honneur à votre domestique. O ma chere enfant! me dit-il, je soupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même que pour moi. Mais je veux faire évanouir peu-à-peu la surprise du public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bientôt arriver comme une chose due à ma Paméla.

O le plus aimable & le plus aimé des hommes! Que penserez-vous à présent, mes chers parents? n'ai-je pas bien fait de revenir ici? Ah! si je pouvois bannir mes craintes sur le mariage supposé (car tout

ceci ne contredit pas encore cet horrible projet), je ferois mille fois trop heureuse.

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gants, & j'y attendis ses ordres. Ah! mon cher, mon très-cher Monsieur, disois-je en moi-même, comme si je lui eusse parlé, épargnez-moi de grace de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins; car je crois, en bonne vérité, que je n'y résisterois jamais.

Enfin, à ma grande satisfaction, on vint me dire que mon Maître étoit prêt. Je descendis comme un éclair, & devant tous les domestiques il me donna la main & m'aida à monter en carrosse, comme si j'eusse été une dame, & puis y monta lui-même. Madame Jewkes lui recommanda d'éviter avec soin de gagner du froid après son indisposition, & j'eus la satisfaction d'entendre son nouveau cocher dire à un des autres domestiques: voilà, en vérité, un charmant couple, ce seroit dommage de les séparer. O mes chers parents! je crains que votre fille n'aille devenir tout-à-fait orgueilleuse; mais vous croirez sur-tout que j'ai lieu de me tenir en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularités dont je vais vous faire le détail.

Il commanda le dîner pour deux heures, & Abraham, qui a succédé à Jean, monta derriere le carrosse. Il ordonna à Robin d'aller à petit train, & me dit qu'il avoit à me parler de sa sœur Davers & de plusieurs autres choses. Il me baisa un peu trop en

partant ; & j'avois peur que Robin ne tournât le dos pour regarder au travers la glace de devant, ou que les paſſants ne nous viſſent. Il me tint auſſi les diſcours du monde les plus obligeants.

Je ne doute pas, me dit-il à la fin, que vous n'ayez lu & relu l'impertinente lettre de ma ſœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques perſonnes ont été chez elle, qui ne ſauroient être que l'officieuſe madame Jervis, MM. Longman & Jonathan ; & c'eſt ce qui me fit prendre la précaution de les congédier.... Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur ; mais le temps n'eſt pas encore venu pour vous de le faire, ſi jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma ſœur, en la déſavouant pour telle. Dieu ſait que j'en ai agi en bon frere avec elle ; & qu'en entrant en poſſeſſion du bien de mon pere, je lui ai donné la valeur de trois mille livres ſterling de plus que ce qu'il lui avoit laiſſé par ſon teſtament. En vérité elle s'eſt bien oubliée en m'écrivant ſur le ton de colere & inſolent dont elle l'a fait ; car elle ſavoit de reſte que je ne l'endurerois pas. Mais il faut que vous ſachiez, Paméla, qu'elle eſt outrée de dépit de ce que je ne veux pas entendre à un mariage qu'elle m'a propoſé avec la fille de Mylord..... qui, même avec tous ſes autres

avantages, ne peut, en aucune maniere, être mise en parallele avec ma Paméla, ni pour la personne, ni pour l'esprit, ni pour les talents. Vous voyez cependant, ma chere enfant, combien étoit fondée l'excuse que je vous alléguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la censure du monde, qui, je l'avoue, me tient encore un peu trop au cœur. Car une femme ne brille pas dans le public comme un homme, & le monde n'apperçoit pas vos excellentes qualités & vos perfections. S'il pouvoit les démêler, les plus séveres censeurs seroient mes premiers apologistes. Mais on dira en gros, voilà Monsieur un tel, qui, avec une fortune considérable, vient d'épouser la femme-de-chambre de sa mere, sans considérer qu'il n'y a pas une Dame dans le Royaume qui puisse l'effacer, ni soutenir avec plus de dignité le rang où je l'éleverai si je l'épouse; &, ajouta-t-il en me passant les mains au cou & me rebaissant, je plains aussi ma chere enfant de la part qu'elle aura à cette censure; car il lui faudra repousser l'orgueil & les mépris de toute la Noblesse qui nous environne. Vous voyez bien que ma sœur Davers ne pourra jamais vous regarder de bon œil. Les autres Dames ne vous rendront pas visite, & avec un mérite infiniment supérieur à tout ce qu'elles en ont ensemble, vous en serez traitée comme une personne indigne de leur attention. Si donc j'épousois ma Paméla, comment la chere enfant s'accommoderoit-

elle de tout cela ? Ne feroit-ce pas là de grands crevc-cœurs pour mon aimable fille? Car de mon côté tout ce que j'ai à faire avec mon grand bien, c'eſt de ſoutenir effrontément la gageure, d'en railler le premier, comme autrefois avec mes camarades de chaſſe, de jeu de boule & de danſe; d'eſſuyer leurs impertinences une bonne fois ou deux; & je vous réponds bien que ma fortune m'attirera toujours aſſez d'égards de leur part. Mais, encore une fois, comment ma pauvre enfant fera-t-elle de ſon côté avec celles de ſon ſexe? car il faudra bien que vous voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas de choiſir celle de mes domeſtiques; les Dames fuiront la vôtre, &, quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme-de-chambre de ma mere. Que dit ma chere fille à tout cela?

Vous devinez aſſez, mes chers parents, combien je devois être tranſportée de ſentiments ſi pleins de bonté, de générosité & de condeſcendance. Il me ſembloit que j'étois environnée de concerts céleſtes; & chaque mot qui ſortoit de ſa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla.* Ah! Monſieur, lui dis-je, quelle indulgence! quelle bonté inexprimable! La pauvre Paméla a certes bien d'autres combats à ſoutenir, & bien une autre difficulté à vaincre.

Et quelle peut-être cette difficulté, reprit-il avec quelque ſorte d'impatience?

Songez, Paméla, que je n'ai plus de doutes à vous pardonner. Auſſi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir déſormais : ma difficulté eſt comment je pourrai mériter & ſoutenir le poids de toutes vos faveurs. Chere enfant, me dit-il en me ſerrant tendrement entre ſes bras, je craignois que vous ne me miſſiez encore en colere : mais je ne le ferai pas, car je vois que vous avez un cœur reconnoiſſant ; & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maiſon, traitement qui devoit vous la faire déteſter, m'a fait prendre la réſolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir ſur ma probité, dans un temps où je répands mon ame devant vous avec l'ardeur la plus ſincere & la plus tendre.

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce feront les railleries groſſieres que vous aurez à eſſuyer perſonnellement, pour vous être abaiſſé juſques-là. Car pour moi, vu la petiteſſe de ma condition & mon peu de mérite, les mépris mêmes & les réflexions des Dames me feront honneur ; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvaiſe volonté ſur le compte de l'envie qu'elles porteront à ma félicité. Si je puis, par tout le reſpect imaginable, & par la plus prompte obéiſſance, avoir le plaiſir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heu-

reuse, quoi que le monde en puisse dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chere enfant : mais comment remplirez-vous votre temps ; quand vous n'aurez ni à rendre ni à recevoir des visites, quand vous ne serez d'aucune partie de plaisir, quand vous n'aurez point de table de jeu pour passer vos soirées d'hiver, ou même, comme c'est le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été ? Vous avez joué fort souvent avec ma mere, ainsi vous savez vous tirer du jeu comme des autres divertissements ; & je vous assure, ma chere fille, que je n'exigerai jamais que vous vous priviez des amusements auxquels ma femme pourroit s'attendre, si j'épousois une Dame de la premiere qualité.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, vous êtes plein de bonté pour moi, & je m'en sens accablée. Mais croyez-vous que, dans une maison comme la vôtre, celle à qui vous ferez l'honneur de la rendre Maîtresse n'y trouvera pas à employer utilement son temps, sans aller chercher des occupations ailleurs ?

Premiérement, Monsieur, si vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'économie de famille, qui ne sont pas au-dessous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevée, s'il y en a de cette espece ; & j'espere que je le ferai sans m'attirer la haine d'aucun honnête domestique.

En second lieu, je vous soulagerai d'autant de calculs domestiques qu'il me sera possible, quand je vous aurai convaincu

que vous pouvez me les confier ; & vous ſavez, Monſieur, que feue ma bonne Maîtreſſe avoit fait de moi ſon tréſorier, ſon aumônier, & ſon factotum.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des viſites, & que les Dames ne veuillent pas me faire cet honneur, ou qu'elles ne me le faſſent que de temps à autre, je recevrai, ſi vous voulez bien me le permettre, & rendrai des viſites aux pauvres malades des environs, & ſoulagerai leurs beſoins & leurs néceſſités dans les petites choſes qui leur ſeront utiles, ſans vous porter aucun préjudice, & qui vous attireront de leur part des bénédictions & des prieres pour votre ſanté & votre bien-être.

J'aiderai encore, comme ci-devant, votre femme de charge à faire des gelées, des confitures ſeches & liquides, des marmelades & des cordiaux ; à préparer toutes les proviſions de garde pour l'uſage de la famille, & à faire tout votre linge fin & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai par-ci par-là un tour de promenade en carroſſe ; &, quand vous reviendrez de vos divertiſſements, ou de la chaſſe, ou de tout autre endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la ſatisfaction de vous recevoir avec tous les mouvements de reſpect & de joie imaginables. En votre abſence je compterai chaque inſtant juſqu'à votre retour, &

peut-être que de temps à autre vous m'accorderez votre agréable conversation, pour une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence d'écouter toutes les tendres folies qu'un cœur plein de vos bontés pourra m'inspirer dans ses épanchements.

Le temps du déjeûné, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de régaler vos amis choisis, & la compagnie, sinon de Dames, au moins de Messieurs que vous amenerez avec vous, sans compter les soupers, rempliront très-utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monsieur, quelque Dame d'un bon caractere pourra bien me venir voir de temps en temps; &, s'il m'en vient, j'espere me comporter de maniere à n'augmenter pas le blâme que vous vous en ferez attiré. J'userai alors de toute la circonspection & de toute la discrétion imaginables, & porterai l'humilité aussi loin qu'il me sera possible, sans compromettre votre honneur.

Il est vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre sexe aime; mais je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie qu'autant que cela pourra encourager à venir ici les Dames que vous seriez fâché qui s'en abstinssent, faute d'y trouver un amusement auquel elles sont accoutumées.

Si j'ai quelques instants de loisir, la musique, que ma digne Maîtresse m'a apprise, pourra les remplir.

Et puis, Monſieur, vous ſavez que j'aime à lire & à griffonner; &, quoique je ne puiſſe déſormais faire le dernier que pour des comptes de famille entre les domeſtiques & moi, ou entre vous-même & moi, la lecture eſt pour moi un plaiſir que je ne me refuſerois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde, excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'eſprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre converſation; & les explications que vous aurez la bonté de me donner de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuſe & une inſtruction ſolide.

Mais, Monſieur, il y a une choſe que je devrois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit aller devant toute autre; j'eſpere que mon devoir envers Dieu occupera toujours une bonne partie de mon temps, en actions de graces pour ſa ſouveraine bonté envers moi, & en prieres pour vous & pour moi-même. Pour vous, Monſieur, je le prierai de vous bénir, en récompenſe de votre extrême condeſcendance à mon égard. Pour moi-même, afin qu'il me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de ſa Providence, à l'aide de votre généroſité.

Croyez-vous, Monſieur, qu'avec tout cela je puiſſe être embarraſſée des moyens d'employer mon temps? Mais comme je ſais que, ſi j'ai le bonheur d'être à vous, cha-

que marque de mépris qu'on me témoignera rejaillira en quelque ſorte ſur votre perſonne, je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement, mais de permettre que je ſois auſſi ſimplement ajuſtée que cela ſe pourra, ſans vous faire honte & ſans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom; car je ne ſais que trop, Monſieur, que rien n'excite plus l'envie de celles de mon ſexe, que de voir une perſonne l'emporter ſur elles en fait d'équipage, & cela m'attireroit mille impertinentes épithetes de leur part.

Je m'arrêtai-là ; car j'avois déjà ſuffiſamment jaſé. Pourquoi ma chere Paméla s'arrête-t-elle, me dit-il en me ſerrant contre lui? Que ne continue-t-elle ſon diſcours? Je pourrois l'écouter tout un jour. Vous dirigerez vous-même vos propres plaiſirs, ajouta-t-il, & l'emploi de votre temps, dont vous faites un choix ſi aimable ; de cette maniere quelques-unes de mes mauvaiſes actions ſeront expiées par votre conduite exemplaire, & Dieu me bénira pour l'amour de vous.

Avec quel plaiſir ne me faites-vous pas ſavourer cet avant-goût de ma félicité, me dit-il tout tranſporté! Je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaiſir de cenſurer, & les envoyer apprendre l'excellence de votre caractere & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer ſur mes actions & ſur votre mérite.

B 6

Permettez-moi, ma chere Paméla, de me flatter ici de l'espérance d'un amusement encore plus doux, dont votre modestie n'a rien voulu m'insinuer, & sur lequel, de peur que votre délicatesse ne me soupçonne de déroger à la pureté de mes bonnes intentions, je me contenterai de dire en passant que j'espere qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre qui me fera penser à perpétuer à la fois mon bonheur & ma famille, dont je suis presque le seul mâle.

Je pense que je rougis, quoique je ne pusse être choquée, de la maniere charmante & décente avec laquelle il insinuoit cette espérance éloignée. Mais jugez combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me disoit.

Il eut la bonté d'ajouter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble sincérité de ses bonnes intentions. Je vous avoue, ma Paméla, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie. C'est un feu qui m'étoit absolument étranger, & que je commençai à sentir pour vous au jardin; quoique, par des doutes hors de saison, vous eussiez pincé le bouton près d'éclorre, lorsqu'il étoit encore trop tendre pour résister à la bise du mépris & de la négligence. Oui, l'heure délicieuse de la conversation que j'ai présentement avec vous, m'a déjà causé plus de joie & de contentement que toutes les agitations criminelles de ma pre-

miere passion, quand même elle eût été satisfaite, ne m'en ont ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah! Monsieur, lui dis-je, n'attendez pas de la pauvre Paméla des termes qui répondent à de si généreuses protestations. C'est bien à présent que je vois que vous avez les moyens aussi-bien que la volonté de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuse si, quoiqu'incapable de mériter cet excès de condescendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en suis pas tout-à-fait indigne! Je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoissant; mais, si jamais je vous donne volontairement sujet de vous dégoûter de moi (car vous pardonnerez généreusement des fautes involontaires), puissé-je me voir bannie de votre maison & de votre cœur, & aussi parfaitement répudiée que si la loi m'avoit séparée de vous pour jamais.

Mais, Monsieur, continuai-je, quelque mal que je prisse mon temps lorsque je me conduisis ainsi dans le jardin, j'ose me flatter que, si vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & seriez convenu que j'avois quelque sujet de vous craindre & de me souhaiter avec mes pauvres parents. Je dis ceci d'autant plus volontiers que je ne voudrois pas que vous me crussiez capable de payer votre bonté d'insolence, ou d'affecter une sotte ingratitude lorsque vous me témoignez tant de tendresse.

En vérité, Paméla, me dit-il, vous me donnâtes bien du chagrin; car je vous aime trop pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus légere préférence que vous pourriez paroître donner à un autre, sans en excepter vos parents mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre; car je n'avois pas encore surmonté ma répugnance pour le mariage; &, comme vous savez, un rien fait tenir une balance en équilibre. Vous voyez cependant que, quoique j'aie pu me séparer de vous pendant que ma colere duroit, le respect que je venois de témoigner pour votre vertu me fit néanmoins prendre la résolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vu aussi que le rude combat que je soutins lorsque je commençai à réfléchir & à lire votre pathétique journal, entre le desir de vous rappeller & le doute où j'étois que vous voulussiez revenir (car j'étois absolument résolu à ne vous y pas forcer), avoit pensé me coûter une cruelle maladie; mais votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faisant espérer que je ne vous suis pas indifférent, & vous voyez avec qu'elle promptitude votre présence à fait évanouir mon indisposition.

J'en bénis Dieu, lui dis-je; mais, puisque vous avez la bonté de m'encourager & de ne pas mépriser ma foiblesse, je vous avouerai que je souffris plus que je ne me le serois imaginé avant que de



l'avoir expérimenté, en me voyant bannie de votre présence avec tant de colere. J'y fus d'autant plus sensible, que j'entendis la généreuse réponse que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chez vous. Car cela réveilla tout mon respect pour vous : & vous vîtes bien, Monsieur, que, toute transportée, je ne pus m'empêcher de me présenter encore brusquement devant vous, & de reconnoître à vos genoux votre extrême bonté pour moi. Il est vrai, dit-il, ma chere Paméla, que nous nous sommes suffisamment tourmentés l'un l'autre : la seule consolation qui nous en peut revenir, sera d'y réfléchir de sang froid & avec plaisir, quand toutes ces bourasques seront dissipées, comme j'espere qu'elles le sont à présent, & lorsque sûrs de l'estime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous serons montés au faîte de la félicité, à laquelle j'espere que nous arriverons bientôt.

Apprenez-moi cependant, ajouta mon bon Maître, ce que ma chere fille m'auroit dit pour sa justification, si je m'étois livré au danger de l'entendre sur ses craintes & sur ce qui lui faisoit souhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma passion pour elle, d'une maniere que je croyois qui devoit lui plaire & contenter sa vertu.

Là-dessus je tirai de ma poche la lettre de la Bohémienne : mais, avant que de la

lui montrer : j'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre que je crois que vous avouerez avoir dû me donner beaucoup d'inquiétude. Mais, avant toutes choses, comme je n'en connois pas l'Auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, si vous devinez qui c'est (ce que je ne saurois faire), de ne leur en marquer aucun ressentiment, parce qu'elle n'a été écrite, selon toute apparence, que dans la vue de me rendre service.

Il la prit & la lut, & la voyant signée *quelqu'un :* oui, dit-il, elle vient bien sûrement de *quelqu'un*, & toute déguisée qu'est la main, je connois l'Ecrivain. Ne voyez-vous pas, par le port de quelques-unes de ces lettres, & par une petite touche d'écriture de secrétaire répandue par-ci par-là, sur-tout dans ce *e* & cette *r*, que c'est la main d'une personne élevée à la chicane? c'est, dit-il, celle du vieux Longman. L'officieux coquin qu'il est! aussi ai-je fait avec lui. Monsieur, lui dis-je, je suis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi de prétendre plaider pour quelqu'un contre qui vous seriez en colere. Cependant, Monsieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de respect ou de déférence, je souhaiterois........ mais je n'ose en dire davantage.

Mais, quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertissement qu'elle contient, dites-moi,

je vous prie, Paméla, quand l'avez-vous reçue ? Le Vendredi que vous allâtes à la noce à Stamford. Comment, ajouta-t-il, a-t-on pu vous la faire tenir à l'insu de madame Jewkes, puisque je lui avois enjoint si étroitement de vous accompagner, & que vous m'aviez promis que vous ne rechercheriez pas les moyens d'entretenir une semblable correspondance ? car, lorsque je partis pour Stamford, je savois, par un avis particulier, qu'on essaieroit de vous voir & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, si on ne pouvoit vous délivrer ; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à soupçonner ma sœur Davers, madame Jervis, M. Longman, Jean Arnold & votre pere. Et comme je ne faisois plus que combattre avec moi-même, pour savoir si j'écouterois les vues honorables que j'avois pour vous, ou si je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parents, pour éviter le danger où je me sentois de prendre le premier parti (car j'étois absolument résolu à ne pas vous blesser, pas même vos oreilles, par aucune proposition d'une autre nature), ce fut la raison pour laquelle je vous priai de permettre que madame Jewkes vous gardât de si près jusqu'à mon retour, temps auquel je pensois que j'aurois pris parti entre mon orgueil & ma tendresse.

Ceci, lui dis-je, Monsieur, me met bien au fait de la conduite que vous tîntes, & de ce que vous nous dites alors à la Jewkes

& à moi ; & je vois de plus en plus combien je dois faire fond sur votre bonté & sur votre générosité. Aussi vous dirai-je tout. Là-dessus je lui racontai l'affaire de la Bohémienne ; comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reste. L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons suffiront pour garder une femme contre son inclination, trouvera bientôt qu'ils ne suffissent pas : elle saura mettre dans son parti le pavé des rues & l'herbe des champs, & les faire servir à entretenir ses intelligences. Je vois bien, dit-il, que, si le cœur n'est pas de la partie, il y a à peine assez de verroux pour captiver le corps. Vous venez de me faire un fort joli récit ; &, comme vous ne m'avez jamais donné lieu de soupçonner votre vivacité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne révoque nullement en doute la vérité de ce détail ; & je veux à mon tour vous donner de ma sincérité une preuve que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chere Paméla, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait, que j'avois actuellement formé un semblable dessein ; que le jour étoit pris pour la venue du même original qui est dépeint dans cette lettre, & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il seroit possible. De cette maniere j'espérois vous avoir à moi

ſur un pied qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agréable qu'un mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous donner trop tôt la mortification de vous détromper; de ſorte que nous aurions pu vivre des années entieres en très-bonne intelligence, & j'aurois en même-temps été le Maître d'annuller ou de confirmer ce mariage ſelon que bon m'auroit ſemblé.

Ah! Monſieur, m'écriai-je, la reſpiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais quel bon Ange a pu prévenir l'exécution d'une trame ſi bien ourdie?

Votre bon Ange, ma Paméla, me dit-il; car lorſque je vins à conſidérer que cela vous auroit rendue miſérable ſans me rendre heureux; que, ſi vous fuſſiez devenue mere il m'auroit été impoſſible de légitimer l'enfant, au cas que j'euſſe voulu le faire héritier de mes biens; que je ſuis preſque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je poſſede reviendroit de néceſſité à une famille étrangere, compoſée de perſonnes ſans mérite & qui me déplaiſent, quoique je puſſe en ce cas avoir des enfants vraiment iſſus de moi; quand je vins à conſidérer encore votre vertu ſans reproche, les dangers & les aſſauts que vous avez ſoutenus de ma part, l'abyme de chagrin où je vous aurois plongée, uniquement parce que vous étiez belle & ſage, & que ces qualités m'avoient rendu paſſionné pour vous; quand enfin je vins à réfléchir ſur votre prudence & ſur votre

véracité tant de fois éprouvée, je pris la résolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même; &, quelques combats que j'eusse à soutenir contre ma tendresse, de me séparer de vous, plutôt que de vous trahir par un si noir attentat. D'ailleurs, ajouta-t-il, je me souvins d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribuée à un des premiers hommes que nous eussions dans la robe, & qui devint ensuite un des premiers du royaume; je songeai que ce ne seroit que marcher sur les traces d'autrui, & comme j'étois assuré qu'il en avoit eu du chagrin quand il étoit venu à réfléchir sur son action, mon sot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois, pour ainsi dire, être l'original que de moi-même. Toutes ces considérations me déterminerent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme que j'avois pensé plus mûrement à la chose, & que je le priois de ne pas venir qu'il n'eût de plus amples nouvelles de ma part. Je suppose que pendant cette incertitude quelques-uns de vos confédérés (car nous avons été deux projetteurs, quoique votre vertu & votre mérite vous eussent concilié des partisans & des amis fideles, ce que mon argent & mes promesses m'avoient à peine procuré) en ont eu avis de maniere ou d'autre, & vous en ont informée. Ce secours auroit pu vous venir trop tard, si votre

Ange blanc ne l'avoit pas emporté ſur mon noir, & ne m'avoit pas inſpiré la réſolution d'abandonner mon projet comme il alloit être exécuté. J'avoue cependant que, vu la façon ſinguliere dont cet avis vous étoit donné, de ſemblables apparences ne juſtifioient que trop bien vos appréhenſions : la ſeule choſe où je vous trouve blâmable, c'eſt que, quoique je fuſſe réſolu à n'écouter pas vos excuſes, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite par une ligne ou deux ; &, quand j'aurois ſu combien vous aviez été fondée à verſer de l'eau froide ſur un feu naiſſant prêt à ſe manifeſter d'une maniere honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit aſſez naturel que je le fiſſe ; d'un côté comme une inſulte faite hors de ſaiſon à ma tendreſſe pour vous, & de l'autre comme une délicateſſe ridicule, ou, ce que je craignois & devois craindre plus que toute autre choſe, comme un effet de votre prévention en faveur d'un autre. Par-là vous nous auriez ſauvé beaucoup de tourments, à moi d'eſprit, & à vous de corps.

Et à moi d'eſprit auſſi, en vérité, lui dis-je : ce que je ne pouvois mieux vous prouver que par la promptitude avec laquelle j'obéis, quand vous me rappellâtes chez vous.

Ah! ma chere Paméla, me dit-il en m'embraſſant ! c'eſt une action obligeante, c'eſt cette obéiſſance pleine de bonté qui

m'a lié à vous d'un amour éternel, & qui me fait répandre aujourd'hui mon ame toute entiere dans votre sein avec cette liberté sans réserve.

Je lui dis que mon prompt retour chez lui étoit d'autant moins méritoire, que je m'y étois sentie entraînée par un mouvement irrésistible, auquel je ne me serois pas refusée, quand même je l'aurois voulu.

En vérité, reprit-il en me faisant l'honneur de me baiser la main, ce que vous me dites est bien satisfaisant, si j'en puis augurer que la douce inclination de ma chere Paméla pour son persécuteur a été le plus puissant motif de son retour. Je mets à si haut prix un amour volontaire dans la personne qu'on veut penser, que la prudence & l'intérêt me paroissoient mériter à peine d'être nommés en comparaison. Mais, ma chere enfant, quand je vous dis, avec toute la pureté de cœur imaginable, que dans la cérémonie, qui, Dieu aidant, ne tardera pas à nous unir, il est impossible qu'aucun motif d'intérêt m'y porte, & que je ne saurois y en avoir d'autre que celui de l'amour, du véritable amour! pouvez-vous, en me rendant mon compliment, me dire avec sincérité que, si je n'étois pas ce que je suis vous pourriez, malgré ce qui s'est passé entre nous, me préférer à tout ce que vous connoissez d'hommes dans le monde? Pourquoi, lui dis-je, votre Paméla, comblée de vos faveurs au point qu'elle l'est, refuseroit-elle

de répondre à cette charmante queſtion? Tout cruel que vous me paroiſſiez, toutes dangereuſes qu'étoient vos vues pour mon honneur, vous êtes, Monſieur, le ſeul homme vivant qui m'ait jamais trouvée plus qu'indifférente. Avant que je connuſſe que ce fût ce que je rougis à préſent de nommer, il m'étoit impoſſible de vous haïr, ou de vous ſouhaiter du mal, quoique j'euſſe une ſincere horreur pour vos attentats, & que je les déteſtaſſe de toute mon ame.

Je ſuis content, ma chere Paméla, me dit-il. Je n'ai plus beſoin de voir les papiers pour le renvoi deſquels vous avez eu la bonté d'écrire à votre pere. Je les verrai pourtant, ajouta-t-il en ſe reprenant, pour y admirer la maniere charmante dont vous ſavez mettre vos ſentiments par écrit, & pour y voir la chaîne entiere des maux que je vous ai faits, afin d'en mieux connoître ſi les égards que j'aurai déſormais pour vous, juſqu'au tombeau, pourront ſuffire à vous en récompenſer.

Voilà, mes chers parents, la maniere dont votre heureuſe fille fut comblée des faveurs de ſon généreux Maître. Cette douce converſation me parut contrebalancer amplement tous ſes maux. Il me dit encore mille choſes tendres, qu'il ſeroit trop long de vous écrire, quoiqu'elles ne puiſſent jamais ſortir de mon ſouvenir. Quelles bénédictions ne donnai-je pas à Dieu, & j'eſpere que je le bénirai ſans ceſſe, pour

tant de faveurs non méritées qu'il verse sur sa servante! L'heureux changement que celui de mon sort! eh qui sait si mon généreux & tendre Maître, voyant que je n'en suis pas tout-à-fait indigne, ne me mettra pas en pouvoir de répandre autour de moi, sans lui faire tort, les heureuses influences attachées à la condition où sa bonté va m'élever? Ce sera sur-tout une double bénédiction pour moi, si je puis seulement m'acquitter de la centieme partie de ce que je dois à d'aussi bons parents que les miens, dont les pieuses instructions & les bons exemples ont été, après Dieu, les instruments de mon bonheur présent, & de celui que j'ai lieu de me promettre pour l'avenir. Oh! quels épanouissements de joie ces magnifiques espérances & ce charmant point de vue ne me font-ils pas sentir! c'en est plus que je n'en puis porter. Je veux réfléchir à longs traits sur toutes ces choses, pour admirer & bénir la bonté de cette Providence qui, par tant de tours & de détours, a su me faire marcher dans les sentiers de l'innocence, & m'a si libéralement récompensée de ce qu'elle-même m'a donné la force d'exécuter. Gloire en soit à jamais rendue à Dieu seul par celle qu'il a mise dans cet état de ravissement pour votre heureuse Paméla.

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le carrosse prenoit le chemin du logis: par

Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette agréable converſation, me dit-il, ma Paméla voit & croit ſans doute que déſormais ſa vertu n'a plus d'aſſauts à ſoutenir de ma part; mais ſa patience & ſon humilité auront peut-être encore quelques légeres épreuves à eſſuyer; car j'ai, aux inſtantes importunités de Myladi Darnford & de ſes filles, permis de leur faire voir mon aimable enfant; & je veux pour cet effet les avoir tous, avec Myladi Jones & la famille de Madame Péters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je crois que pour le préſent vous ne vous ſoucierez pas autrement de faire en cette occaſion l'ornement de la table, juſqu'à ce que vous puiſſiez le faire de plein droit, je ſerois charmé que vous ne refuſaſſiez point de deſcendre, ſi je venois à vous en prier; car je voudrois bien, ajouta ce cher Maître, que, pour prélude de nos noces (ah! que ce mot me parut doux!), toute cette Nobleſſe eût bonne opinion de votre mérite; la vue de votre perſonne & de vos charmantes manieres ſera plus que ſuffiſante pour cela. De cette façon je préparerai peu-à-peu mes voiſins à ce qui doit ſuivre. Je les ai déjà mis au fait de votre caractere, & leur admiration n'attend que vous.

Monſieur, répondis-je, après tout ce qui s'eſt paſſé, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je pouvois héſiter à dire que je ne ſaurois avoir d'autres volontés que la vôtre. Quelque décontenancée que je puiſſe être dans une compagnie de cet ordre, le poids de

vos faveurs l'emportera fur le fentiment de mon peu de mérite, & fur la crainte des obfervations qu'on pourra faire, & j'obéirai fans fcrupule.

Je vous fuis obligé, ma Paméla, me dit-il, & je vous prie de ne vous ajufter que comme vous voilà; car comme ils font informés de votre condition, & que je leur ai fait l'hiftoire de l'ajuftement que vous portez aujourd'hui, & leur ai appris à quelle occafion vous l'avez, une des jeunes Demoifelles a prié en grace qu'on pût vous voir juftement comme vous êtes. La chofe me fera d'autant plus de plaifir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à vos habits d'aucun de vos agréments, & qu'avec les feules graces naïves que vous tenez de la Nature, vous paroiffez beaucoup plus aimable que ne font les plus grandes Dames avec tout l'éclat de la parure & des diamants.

Ah! Monfieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Paméla dans un jour bien fupérieur à fon mérite! Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les Dames fur-tout, me verront d'un œil auffi favorable. Néanmoins, je ferai toujours ravie de garder cet humble ajuftement jufqu'à ce que, pour l'amour de vous-même, vous m'ordonniez d'en changer; car j'efpere que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontés; d'ailleurs, je ferai charmée de montrer à tout le monde que, par rapport à mon bonheur dans cette vie, je fuis entiérement l'ouvrage de votre généro-

ſité, & faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs que les plus grandes dames ſeroient ravies de poſſéder.

Admirable fille, me dit-il, excellente Paméla ! Tes ſentiments ſont aſſurément ſupérieurs à ceux de ton ſexe! J'aurois pu m'adreſſer à mille belles femmes, mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi.

Comme je ne vous répete des diſcours ſi obligeants, que parce qu'ils ſont les effets de la bonté de mon Maître, & que je ſuis bien éloignée d'avoir la préſomption de m'en croire digne par aucun endroit, j'eſpere auſſi, mes chers parents, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité ; car je puis vous aſſurer que je me crois d'autant plus obligée à l'humilité, que je ſens qu'on a de bonté pour moi. C'eſt dans tous les ſens un défaut de richeſſes que de recevoir des faveurs qu'on ne ſauroit payer, comme c'eſt le propre d'une ame riche en vertu de pouvoir les diſpenſer, ſans en attendre ou en deſirer du retour. C'eſt d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au Créateur. On peut donc dire de ceux qui ſont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la Divinité, & c'eſt-là ſans doute le plus grand des éloges.

Le carroſſe nous ramena au logis environ ſur les deux heures. Je louai Dieu de l'état parfait de ſanté & de contentement où il me parut être, & j'en augurai qu'il ne ſe repen-

toit pas de sa bonté. Il me donna la main pour descendre de carrosse, & me mena ainsi jusques dans la salle, devant tous les domestiques, avec la même politesse qu'il l'avoit fait en partant. Madame Jewkes vint lui demander comment il se portoit. A merveille, madame Jewkes, lui dit-il, à merveille, graces à Dieu & à l'aimable fille que voilà. J'en suis bien-aise, dit-elle; mais j'espere que vous ne vous trouverez pas plus mal de mes soins & de mes ordonnances. Au contraire, madame Jewkes, dit-il; vous m'avez fait grand bien l'un & l'autre.

Madame Jewkes, ajouta-t-il, vous & moi avons traité bien rudement cette aimable fille. Je m'attendois assez, lui dit-elle, à être le sujet de ses plaintes. Je puis vous assurer, dit mon Maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom. Nous nous sommes entretenus de toute autre chose, & j'espere qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre. Il faut sur-tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire seulement que les conséquences nécessaires de ces ordres ont donné bien du chagrin à ma Paméla; & c'est maintenant à nous à le faire oublier, si nous pouvons.

Monsieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à Mademoiselle (ce fut le nom qu'elle me donna) que vous étiez bien bon, & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai été un franc vaut-rien; & c'est elle, je pense, qui voudra bien me pardonner. Tout

ce préambule est pour vous dire, madame Jewkes, que je vous prie désormais de faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres à lui déplaire. Et vous n'oublierez pas qu'en toutes choses il faut à présent qu'elle soit sa propre maîtresse.

Et apparemment la mienne aussi, dit la Jewkes ? Oui, reprit mon généreux Maître, & je crois que la chose aura lieu avant qu'il soit peu. Je sais donc bien, dit-elle en mettant son mouchoir sur ses yeux, ce qui m'arrivera. Paméla, me dit mon Maître, consolez la pauvre madame Jewkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux que de paroître la mettre déjà en mon pouvoir. Madame Jewkes, lui dis-je, en la prenant par la main, je ne présumerai jamais de faire un mauvais usage d'aucun pouvoir qui puisse m'être donné par le meilleur des Maîtres; & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois. Car je penserai toujours que ce que vous avez fait n'a été que pour obéir à une volonté à laquelle la bienséance voudra que je me soumette aussi. Ainsi, quoique nous soyons animées de sentiments très-différents par rapport à leurs effets, cependant, comme ces effets partent d'une même cause, je les respecterai toujours.

Voyez, madame Jewkes, dit mon Maître, nous avons affaire, vous & moi, à un cœur généreux; en vérité, si Paméla ne vous pardonnoit pas, comme vous n'avez

agi que sur mes instructions, je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Eh bien, dit-elle, puisqu'ainsi va, Dieu vous bénisse l'un & l'autre. Je vais redoubler de diligence pour obliger celle que je vois qui sera bientôt ma maîtresse.

O mes chers parents! faites à présent pour moi des prieres d'un autre ordre. Priez que je ne m'énorgueillisse pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choses si propres à flatter la vanité d'une personne de mon sexe & de mon âge. Je demande actuellement à Dieu de grand cœur de faire évanouir & d'éloigner de moi toutes ces délicieuses espérances, si elles doivent me corrompre jusqu'au point de me rendre vaine, & si j'en dois venir à ne pas reconnoître avec une humilité pleine de gratitude la bonne Providence, qui m'a si visiblement conduite à cet heureux période, à travers les sentiers dangereux où j'ai marché.

Mon Maître eut la bonté de dire qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puisqu'il étoit seul. Mais je le priai de m'excuser, de peur qu'un si grand excès de bonté tombant sur moi tout-à-la-fois, ne vînt à bout de me tourner la tête; & je lui demandai en grace d'amener mon bonheur plus par degrés, de peur que je ne fusse pas assez comment le supporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes font rarement des fautes. Si ce que vous dites avoit été le moins du monde à craindre, il ne vous seroit jamais venu dans

l'esprit; car il n'y a que les ames présomptueuses, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penser, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajouta-t-il, j'ai une si haute opinion de votre prudence, qu'en général je croirai toujours ce que vous faites très-bien fait, parce que ce sera vous qui le ferez.

Monsieur, lui dis-je, vos obligeantes expressions ne seront pas absolument perdues, si je puis l'empêcher; car elles me feront employer tous mes soins pour tâcher de mériter votre bonne opinion & votre approbation, que je regarderai toujours comme la plus sûre regle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre : permettez, Monsieur, lui dis-je (en regardant autour de moi avec quelque confusion, pour voir si quelqu'un étoit-là), que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois tentée de le faire dans le carrosse, pour toutes les bontés dont vous m'accablez : j'espere que vous n'en perdrez par le fruit, & là-dessus j'osai lui baiser la main.

Je me suis étonnée depuis que j'eusse eu tant de hardiesse. Mais que pouvois-je y faire? Mon pauvre cœur plein de gratitude ressembloit à une riviere, qui, s'enflant à l'excès, vient inonder ses bords; &, comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui surnage, les élans de mon ame emporterent toute ma crainte & ma timidité.

Il me serra dans ses bras avec transport,

eut la condescendance de s'agenouiller à côté de moi, & me baisant : ma chere & toute bonne Paméla, me dit-il, prosterné comme vous, je vous jure une fidélité & une sincérité éternelles : Dieu veuille nous accorder seulement la moitié des plaisirs qui semblent nous être réservés, & nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands Princes. Ah ! Monsieur, lui disje, comment pourrai-je soutenir tant de bonté ? Je suis vraiment pauvre à tous égards en comparaison de vous ; car dans quel genre de générosité ne me laissez-vous pas mille lieues derriere vous ?

Il me releva ; &, comme je prenois le chemin de la porte, il me conduisit jusqu'au pied de l'escalier ; &, après m'avoir encore donné un baiser, il me laissa monter dans ma chambre. Je m'y jettai à genoux dans les plus grands transports d'alégresse, & je bénis ce Dieu tout bon, qui avoit ainsi changé ma tristesse en joie, & m'avoit si abondamment récompensée des maux que j'avois endurés. Que je les trouve légers à présent, tous ces maux, qui paroissoient si formidables à mon triste cœur ! Je veux désormais, dans tous les états de la vie, & au milieu de toutes ses vicissitudes & de ses hasards, me livrer à la Providence ; elle sait ce qui nous convient le mieux ; & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait souvent les causes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer des plus grands désastres.

Toute jeune que je fuis, mon expérience, quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en Dieu, eft confidérable, quoique mon jugement en général puiffe n'être encore que foible & peu formé. Vous excuferez ces réflexions, parce que ce font celles de votre fille, & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles font le fruit des exemples & de vos inftructions, comme de celles de feue ma bonne Maîtreffe.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de temps. J'ajouterai feulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon Maître fe portoit fi bien l'après-dînée, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que fur les neuf heures du foir. En arrivant, il monta dans ma chambre; & me voyant la plume à la main, je ne viens, me dit-il, ma chere Paméla, que pour vous dire que je me porte à merveille; comme j'ai une lettre ou deux à écrire, je vous laifferai continuer la vôtre, car je fuppofe que vous étiez après (j'avois mis mon papier de côté lorfqu'il entra); & là-deffus il me donna un baifer, me fouhaita le bon foir, & defcendit; & moi je finis ma lettre jufqu'à cet endroit, avant que d'aller au lit. La Jewkes me dit que, fi cela m'étoit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs. Non, lui répondis-je, madame Jewkes; je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une profonde révérence, & me remercia. Comme les temps changent!

## JEUDI.

Mon Maître vint me voir le matin, & m'entretint long-temps avec toute la complaisance imaginable sur différents sujets. Il me demanda entr'autres choses si je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage. ( Oh ! que le cœur me battit à ce mot prononcé si tranquillement ! ) Je lui dis que je me remettois de toutes choses à son bon plaisir, mais que je lui demandois en grace une seconde fois, pour les raisons que je lui en avois déjà données, de ne pas m'équiper avec trop de magnificence.

Je crois, ma chere, me dit-il, que la chose se fera secrétement. J'espere que vous n'avez pas peur d'un mariage supposé; apprenez-en l'office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un seul mot. J'étois transportée entre la honte & la joie : oh ! comme le feu me monta au visage!

Je lui dis que je ne craignois absolument rien, & que je n'appréhendois que ma propre indignité. Je crois, ajouta-t-il, que cela se fera d'aujourd'hui en quinze dans cette maison. Oh ! pour le coup que je tremblai ! & vous pensez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chere enfant, ajouta-t-il ? avez-vous quelque répugnance à choisir un des jours de la semaine prochaine ?

car mes affaires demandent ma présence à mon autre maison, & je ne voudrois pas quitter celle-ci sans me voir heureux par la possession de ma chere Paméla.

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je plus rouge que le feu; mais, Monsieur, ne dites-vous pas que ce sera dans la maison? Oui, reprit-il, car je veux tenir la chose aussi secrete que faire se pourra; &, si nous allons à l'Eglise tout sera bientôt public. C'est, lui dis-je, une cérémonie sainte, Monsieur, & il vaudroit mieux, ce me semble, la faire dans un lieu saint.

Je vois la confusion de mon aimable fille, me dit-il fort obligeamment, & votre délicatesse alarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'est pourquoi je veux faire vuider & nettoyer ma petite chapelle, qui, depuis deux générations, n'a servi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais résidé long-temps, & la faire préparer pour la cérémonie, si vous n'agréez pas qu'elle se fasse dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je, & j'espere qu'on n'en fera plus un garde-meuble, mais qu'on la mettra constamment à l'usage auquel je présume qu'elle a été consacrée. Oui, dit-il, elle a été consacrée il y a déjà plusieurs siecles, du temps de mon bisaïeul, qui a bâti & la chapelle & le bon vieux manoir.

Mais, ma chere enfant, permettez, si ce n'est point trop ajouter à votre aimable

confusion, que je vous demande si ce sera la premiere ou la seconde semaine des quinze jours en question ? Je baissai les yeux & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il.

Monsieur, repris-je, ce sera, s'il vous plaît, la seconde semaine. Comme il vous plaira, me dit-il avec complaisance ; mais je vous serois bien obligé, ma Paméla, si vous faisiez choix de la premiere. J'aimerois mieux la seconde, lui dis-je, si cela vous étoit indifférent. Eh bien soit, reprit-il; mais ne différez donc pas jusqu'au dernier des quinze jours.

Puisque vous m'enhardissez à parler sur cet important sujet, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander si je ne puis pas écrire à mes parents, pour les informer de mon bonheur ? Vous le pouvez sans doute, me dit-il ; mais recommandez-leur de tenir la chose secrete jusqu'à ce que vous & moi exigions le contraire. Je vous ai bien dit que je ne voulois plus voir vos papiers; mais j'entendois que je ne voulois plus le faire sans votre consentement : si vous voulez me les montrer (& à present ma curiosité n'a d'autre motif que le plaisir que je goûte à lire ce que vous écrivez), je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monsieur, répondis-je, quoique je ne les aie pas écrits pour que vous les lussiez, parce que je comptois sur votre parole, je ne laisserai pas que de vous les montrer, si vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il ?

Je vous le demande, quoique je ne consente pas par avance à ce que vous paroissez souhaiter; car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables sentiments où vous l'avez écrite, & parce que votre intention n'étoit pas que je la visse. Ce que je ne voudrois pas que vous lussiez, lui dis-je, sont des réflexions peu ménagées pour les termes sur la lettre que j'ai reçue de la Bohémienne. Je les ai mises sur le papier, dans le temps que j'étois effrayée de votre projet du mariage supposé. Il y a bien encore quelques autres choses que je ne me soucierois pas que vous vissiez; mais c'en est là le plus mauvais article. Ma chere petite impertinente, me dit-il, je ne saurois y être peint plus en laid que je ne l'ai déjà été, comme je l'ai vu; & je vous permettrai de noircir à discrétion, sur ce sujet, un portrait dont l'original a dû vous paroître la noirceur même. Eh bien, Monsieur, lui dis-je! je crois que je vous obéirai avant que le soir vienne. Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puisque vous me le défendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour. Ah! dit mon Maître, qu'il apporte ici les papiers; car nous espérions lui & moi que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fûmes cruellement trompés quand il vint dire à mon Maître: Monsieur, M. Andrews ne s'est pas trouvé d'hu-

meur à me les livrer ; il vouloit absolument que sa fille eût été forcée à lui écrire cette lettre : & en vérité le bon vieillard paroissoit accablé de douleur. Il soutenoit que sa fille étoit perdue, qu'autrement elle n'auroit pas tourné bride si près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ses parents. Je commençai à craindre pour lors que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons, Thomas, dit mon Maître, point de détour; dites-moi, devant mademoiselle Andrews, quels discours ils ont tenus. Vraiment, Monsieur, dit Thomas, lui & la bonne madame Andrews, après avoir conféré ensemble sur votre lettre, Mademoiselle, sortirent, sur votre respect, en pleurant si amérement que j'en avois grand mal au cœur; & puis ils disoient qu'à cette heure c'en étoit fait de leur pauvre fille, qu'elle avoit écrit cette lettre-là par force, ou qu'elle avoit cédé à Monsieur, & comme ça qu'elle étoit perdue, ou qu'elle le seroit bientôt.

Mon Maître parut fâché; je l'appréhendai. De grace, Monsieur, lui dis-je, excusez les craintes de mes honnêtes parents; ils ne sauroient savoir votre bonté pour moi.

Ainsi, ajouta-t-il sans me répondre, ils ont refusé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique je leur disse, sur votre respect, que vous, Mademoiselle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très-grand cœur ce que je venois de leur appor-

ter, sur une lettre que je vous avois remise. Mais le bon vieillard dit : vraiment, femme, il y a dans ces papiers-là cent choses qu'il n'y a que nous qui devons voir, & sur-tout qu'il ne faut pas que notre Monsieur lise. On s'est servi de tant de stratagêmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'est trouvé trop fort pour elle. Comment pouvons-nous concevoir qu'elle soit partie pour venir nous trouver, & cela de si grand train, & que, quand elle a été à plus de moitié chemin, elle nous a envoyé cette lettre-là, & qu'elle s'en est retournée de son bon vouloir, comme vous dites ; pendant que nous savons que sa plus grande joie eût été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été si long-temps exposée ? Et puis il dit, sur votre respect, qu'il ne résisteroit pas à ce chagrin là, parce qu'assurément sa fille étoit déjà une fille perdue. Et comme ça, ajouta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'assirent, & se donnant la main & s'appuyant sur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que se lamenter pitoyablement : le cœur me saignoit de les voir ; mais tout ce que je leur dis ne put les consoler, & ils ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur disse que je ne les remettrois qu'à mademoiselle Andrews elle-même. Et comme ça j'ai été, sur votre respect, obligé de m'en revenir sans eux.

Mon cher Maître me vit fondre en larmes à cette description de vos craintes & de

vos alarmes ſur mon compte. Ne vous chagrinez pas de la ſorte, me dit-il; au fond, je ne ſuis point fâché contre votre pere : c'eſt un bon & honnête homme ; je voudrois ſeulement que vous lui écriviſſiez ſur le champ : la lettre ſera envoyée par la poſte à M. Atkins, qui demeure à deux milles de la maiſon de votre pere. Je la mettrai dans un couvert, où je prierai M. Atkins de la faire tenir ſûrement à vos parents d'abord qu'il l'a recevra. Ne leur parlez pas d'envoyer les papiers, pour ne leur point donner d'inquiétude : car je ne veux voir à préſent ces papiers que par un pur motif de curioſité, que je puis ſatisfaire en tout temps. Là-deſſus il me donna un baiſer devant Thomas, eſſuya mes larmes avec ſon mouchoir, & dit à Thomas : après tout, les bonnes vieilles gens ne ſont point à blâmer. Ils ne ſavent pas mes honorables intentions pour leur chere fille, qui dans peu ſera votre Maîtreſſe, Thomas. Je tiendrai cependant la choſe ſecrete pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes domeſtiques en parlaſſent hors du logis.

Dieu béniſſe Monſieur, lui dit Thomas : Monſieur ſait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je. J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon Maître me dit : je n'ai pas beſoin de vous faire reſſouvenir d'écrire ſur le champ, pour

tranquillifer les bonnes gens. Je vais pour cet effet vous laiffer à vous-même : envoyez-moi feulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je voie, afin que je m'y amufe une heure ou deux. Mais, ajouta-t-il, j'oubliois de vous dire que les Meffieurs & Dames de nos voifins dont je vous ai parlé viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-deffus à madame Jewkes les ordres néceffaires. Faudra-t-il, lui dis-je, que je paroiffe ? Sans doute, reprit-il; c'eft là principalement ce qui les amene : & croyez-moi, ma Paméla, raffurez-vous, vous ne verrez rien là qui vous égale.

Dès que mon Maître m'eut quittée j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au Jeudi matin qu'il partit pour Stamford. » Ils contenoient fa vifite du » matin qu'il me rendit avant que je fuffe » levée, & les ordres exprès qu'il donna à » madame Jewkes de veiller attentivement fur ma conduite. L'affaire de la » Bohémienne du jour fuivant, & mes réflexions là-deffus, où je le traite d'homme » vraiment diabolique, avec plufieurs autres expreffions fort vives, fuggérées par » ce que les apparences avoient alors d'affreux contre lui. Son retour le Samedi; » les frayeurs où il me jetta, en faifant femblant de vouloir me vifiter, pour trouver » les papiers qui fuivoient ceux qu'il avoit » eus par le moyen de madame Jewkes. » L'obligation où je fus de les abandonner,

» Sa conduite à mon égard après les avoir
» lus, les questions qu'il me fit à ce sujet.
» Son extrême bonté pour moi, à la vue
» des dangers auxquels j'avois échappé, &
» des angoisses où je m'étois trouvée. Com-
» ment, au milieu de l'accès de bienveil-
» lance où il étoit, je m'avisai hors de sai-
» son, & pensant au mariage supposé dont
» j'avois été informée par la Bohémienne,
» de ne lui marquer que mon envie de re-
» tourner auprès de vous. Comment cela
» le fit entrer en fureur au point de me
» chasser de chez lui le Dimanche même,
» & de me renvoyer chez vous. Les parti-
» cularités de mon voyage; mon chagrin
» en le quittant, & comment, je vous
» l'avoue avez sincérité, je me trouve l'a-
» voir aimé sans le savoir, & sans pou-
» voir m'en empêcher. Comment il fit cou-
» rir après moi pour me prier de revenir,
» laissant néanmoins généreusement la
» chose à mon choix, lorsqu'il auroit pu me
» faire revenir de gré ou de force. Com-
» ment je me résolus de l'obliger, & quelle
» fatigue j'essuyai en m'en retournant. L'o-
» bligeante réception qu'il me fit, & com-
» ment il me montra la lettre foudroyante
» de sa sœur Davers, où elle censure sa
» conduite à mon égard, le priant de me
» mettre en liberté & le menaçant de le
» renier pour son frere, s'il se déshonore
» en m'épousant. Mes réflexions sérieuses
» sur cette lettre, &c «. J'espere que vous
verrez bientôt tous ces papiers, avec le

reste. Ils amenent les choses jusqu'à Mardi dernier au soir.

Tout ce qui s'en est ensuivi (comme notre conversation dans le carrosse Mercredi matin, & son extrême bonté depuis) a été si obligeant, que j'ai cru que je n'en écrirois pas davantage, ayant quelque honte de parler si ouvertement sur un sujet si délicat & si flatteur, quoique les faveurs sans nombre que je reçois de lui méritent de ma part tous les témoignages que je puis lui donner de ma reconnoissance.

Quand j'eus parcouru ces papiers, je les lui portai moi-même dans la salle, & lui dis en les lui donnant : accordez-moi, Monsieur, la même indulgence que ci-devant ; &, si j'ai été trop sincere & trop libre dans mes réflexions & dans l'énoncé de mes sentiments, que mes frayeurs d'un côté, & ma sincérité de l'autre, me servent d'excuse. Vous êtes bien obligeante, ma chere enfant, me dit-il ; mes pensées ne sont pas plus à craindre pour vous que mes actions.

Je montai ensuite dans ma chambre, & vous écrivis pour vous informer en peu de mots de mon bonheur présent, & des bontés de mon Maître ; pour vous marquer combien mon cœur est pénétré de la reconnoissance qu'il doit au plus aimable des hommes, & pour vous assurer que j'aurois bientôt le plaisir de renvoyer, non-seulement les papiers que je vous demande, mais encore tous ceux qui les ont suivis jusqu'à présent, parce que je sais qu'à vos

heures perdues vous aimez à vous amuser de mon griffonnage. Avant que de cacheter ma lettre je la portai en bas, & dis à mon Maître : Monsieur, vous plairoit-il prendre la peine de lire ce que j'écris à mes chers parents ? Je vous suis obligé, ma chere Paméla, me dit-il, & tout de suite il me fit asseoir sur ses genoux, pendant qu'il lut ma lettre. Elle parut lui plaire infiniment ; mon aimable fille, me dit-il, en me la rendant, vos expressions & votre style sont charmants; rien n'est plus obligeant que la maniere affectueuse dont vous parlez de moi, & je confirme de nouveau par ce baiser, ajouta-t-il, la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions Oh ! les charmants jours que ceux que je passe ici ! Dieu veuille me les continuer. Un revers, s'il m'en arrivoit à présent, me tueroit infailliblement.

Il sortit après le dîner dans son carrosse, & le soir à son retour il m'envoya dire qu'il seroit bien-aise d'aller faire un tour de jardin avec moi. Je descendis dans l'instant.

Il vint à ma rencontre. Eh bien, me dit-il ! comment se porte ma chere enfant ? Qui croyez-vous que j'ai vu depuis que je suis sorti ? Je n'en sais rien, Monsieur, lui dis-je. Il y a à environ cinq mille d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré où il y a un beau chemin pour les gens de pied, auprès d'un petit ruisseau, avec double rang de tilleuls de

chaque côté, où la Noblesse des environs va de temps en temps, se promenant, pêcher, se divertir; je vous montrerai l'endroit à la premiere occasion. Je suis descendu de carrosse pour traverser le pré, & j'ai ordonné à Robin de faire le tour, & de venir me retrouver de l'autre côté. Qui croyez-vous que j'ai rencontré, se promenant un livre à la main & lisant? Votre très-humble & très-dévoué serviteur M. Williams. Ne rougissez point, Paméla, me dit-il. Comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la résolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperçu: comment se porte notre vieille connoissance, ai-je dit? car, ajouta mon Maître, nous avons lui & moi étudié un an dans le même Collége. Au son de ma voix & à ma vue il a tressailli si violemment que j'ai cru qu'il alloit sauter dans le fossé.

Le pauvre homme, m'écriai-je! Fort bien, interrompit mon Maître; mais point tant de votre pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je suis fâché, M. Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cause tant d'épouvante. Que lisez vous-là? Monsieur, dit-il en bégayant & tout surpris, c'est le *Télémaque François*; car je travaille à me perfectionner, s'il étoit possible, dans la langue Françoise. Je pensois en moi-même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Paméla. C'est fort bien fait à vous, M. Williams; mais ne croyez-vous pas que ce nuage que voilà nous donnera une petite ondée? Il commençoit effectivement

à pleuvoir un peu. Je crois, dit-il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au village, ai-je ajouté, je vous y menerai, car je passerai chez le Chevalier S........ au retour de ma petite promenade. Il m'a dit que ce seroit lui faire une trop grande faveur. Ne parlez point de cela, lui ai je dit; promenons-nous jusqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons le carrosse.

De sorte, continua mon Maître, que nous avons, chemin faisant, lié conversation. Il m'a dit qu'il étoit très-fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit oui dire à Myladi Jones, qui le savoit de la famille du Chevalier S......, que mes vues étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. M. Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la fortune prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions; nous faisons ce que vous autres esprits contemplatifs appelleriez sans doute se livrer voluptueusement aux influences d'une abondance dangereuse, & nous ne saurions nous résoudre à demeurer dans le chemin battu, quoiqu'après tout il soit le plus sûr & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penser que je ne trouvois pas trop bon de me voir supplanté dans une chose qui me touchoit de si près, & cela par une vieille connoissance, dont, avant cette affaire, je me faisois une étude de procurer le bien-être.

Je voulois dire, seulement, a interrompu Williams, que mon premier motif étoit entiérement tel qu'il convenoit à mon état: & il a ajouté très-poliment, je suis assuré que, quelqu'inexcusable que j'aie pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous-même, Monsieur, auriez été très-fâché qu'on eût pu dire que vous aviez jetté les yeux sur une Demoiselle dont personne que vous n'auroit souhaité la possession.

Fort bien, M. Williams, lui ai-je répondu, je vois que vous êtes aussi galant que religieux: mais ce qui m'a le plus choqué, c'est qu'en supposant que vous me trouviez à blâmer, vous ne m'en ayiez pas fait des reproches, comme votre caractere vous en donnoit le droit; & qu'au contraire vous ayiez, pour premiere résolution, pris celle de me contreminer, d'être aussi habile en fait d'intrigues comme Ecclésiastique, que je l'étois comme Laïque; & de travailler à vous assurer un butin, que vous m'auriez enlevé dans ma propre maison. Mais l'affaire est finie, & je n'en garde plus de rancune; vous ne saviez pas cependant si je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y suis venu.

Je suis fâché pour moi-même, m'a-t-il dit, d'avoir si malheureusement encouru votre indignation; mais je me réjouis pour elle des généreuses intentions où vous êtes. Permettez-moi seulement de vous dire que, si vous épousez mademoiselle An-

drews, elle fera honneur à votre choix dans l'eſprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître ; & , tant pour la perſonne que pour l'eſprit, vous pourrez hardiment défier tout le Comté de vous livrer ſa pareille.

Voilà, dit mon Maître, de quelle maniere nous nous ſommes entretenus le Miniſtre & moi, & je l'ai remis à ſon logis dans le village. Mais, Paméla, il vous a bien gardé le ſecret, & n'a jamais voulu convenir que vous euſſiez répondu à ſes recherches pour le mariage.

En vérité, Monſieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de ſemblable, & j'eſpere que vous m'en croirez. Je vous en crois, reprit-il d'un ton affirmatif; mais je ſuis toujours d'opinion que ſi, voyant qu'on m'oppoſoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les choſes auroient pu en venir à un point qui nous auroit interdit notre préſente ſituation à l'un & à l'autre.

Monſieur, lui dis-je, ſi vous conſidérez que tout l'orgueil du monde ne pouvoit jamais me faire eſpérer l'honneur où vous paroiſſez vouloir m'élever ; que par conſéquent je n'avois que du déshonneur à attendre, ſans compter le cruel traitement que j'eſſuyois, j'aurois paru très-peu ſincere dans l'attachement que je montrois pour la vertu, ſi je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant réſolue

folue à ne pas penfer au mariage, n'ayant jamais vu d'homme que j'aurois pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à lever les yeux fur vous.

Ma chere Paméla, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas : mais la juftice veut en même-temps que j'avoue que, tout bien confidéré, c'en eft plus que je ne mérite.

La magnifique expreffion, mes chers parents! qu'elle a de charmes pour votre heureufe fille! qu'il lui eft doux de l'entendre de la bouche de fon Maître!

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de fon entrevue avec M. Williams; mais je n'ofois en témoigner ma joie. J'efpere qu'avec le temps il rentrera dans fes bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire qu'il avoit donné des ordres pour préparer la chapelle. Avec quelle joie intérieure, mais en même-temps avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend!

---

## VENDREDI.

Sur le midi arriverent le Chevalier S...., fa femme & fes deux filles, Myladi Jones, une de fes belles-fœurs, & M. Péters, avec fon époufe & fa niece. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour

moi, étoit très-fâchée que je n'eusse pas mis quelques-uns de mes plus beaux habits, & me fit force compliments.

Ils entrerent tous dans le jardin pour se promener avant le dîner, &, à ce que je compris, mouroient tellement d'impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon Maître les fit entrer dans le grand alcove, & vint me chercher lui-même. Allons, ma chere Paméla, me dit-il, les Dames ne sauroient être contentes qu'elles ne vous voient, je vous prie de les satisfaire. Je suis toute honteuse, lui dis-je, mais je ne laisserai pas que de vous obéir. Les deux jeunes Demoiselles, ajouta-t-il, se sont mises de leur mieux; mais elles paroissent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la simplicité de son équipage. Monsieur, lui dis-je, je ne vous y suivrai pas, car je ne saurois souffrir que vous me fassiez l'honneur de m'y conduire. Eh bien, dit-il, je m'en vais vous y annoncer. Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie & quelques biscuits, & alla retrouver sa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler est au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier; de sorte qu'ils me virent en perspective assez long-temps avant que je pusse les aborder. Mon Maître m'a depuis fait avec plaisir le récit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez-vous à votre petite pécore

de fille, si elle a la vanité de vous dire tout, comme il a eu la bonté de me le répéter ? Il m'apperçut le premier : regardez, Mesdames, leur dit-il, voici venir ma jolie villageoise. En un clin d'œil je les vis tous, ce qui me déconcerta horriblement, remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'est une charmante fille, dit Myladi Jones à mon Maître ; je le vois d'ici. Le Chevalier S......., qui a été un grand débauché dans sa jeunesse, jura qu'il n'avoit jamais vu d'air plus aisé, de taille plus fine, ni une prestance plus gracieuse. Myladi Darnford dit que j'étois toute aimable, & madame Péters me combla de louanges. Le Ministre en voulut être aussi, & dit que je serois la gloire de tout le Comté. Hélas ! je devois tout cela au jour où il plaisoit à mon cher Maître de me mettre, & qui me paroit à leurs yeux des mérites que je n'avois pas. Les jeunes Demoiselles, à ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regarderent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon Maître, qui me vit confuse & hors de moi-même, eut la bonté de venir au-devant de moi. Donnez-moi la main, me dit-il, ma chere Paméla, vous marchez trop vîte (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards). Je la lui donnai en le saluant ; il m'aida à monter les degrés de l'alcove, &, de l'air du monde le plus galant, il me présenta aux Dames, qui me

baiſerent toutes, & me dirent qu'elles eſpéroient faire une plus ample connoiſſance avec moi. Myladi Darnford eut la bonté d'ajouter que je ſerois la fleur de tous les environs. Avec votre permiſſion, dit le Chevalier S............ à mon Maître en me ſaluant, je puis dire à préſent que j'ai baiſé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré ſon compliment, & le bon tour que les choſes avoient pris, je me ſentois une eſpece de dent de lait contre lui pour ſes beaux rapports. M. Péters ſuivit gravement ſon exemple, & en véritable Évêque me dit, Dieu vous béniſſe, mon aimable enfant. Aſſeyez-vous auprès de moi, je vous prie, Mademoiſelle, me dit Myladi Jones: tous prirent des ſiéges, mais je leur demandai la permiſſion de me tenir debout; Non, Paméla, me dit mon Maître, aſſeyez-vous avec ces Dames; ce ſont mes bonnes voiſines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoiſſent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'oſois lever les miens. C'eſt, je crois, une des prérogatives des perſonnes de diſtinction & bien élevées de décontenancer les gens timides. Eh bien, Monſieur le Chevalier, ajouta mon Maître, n'avez-vous rien à dire à ma gentille campagnarde? Je ſaurois bien mieux ce qu'il

lui faudroit dire, reprit le Chevalier en jurant un gros juron, si j'étois aussi jeune que vous. Vous êtes toujours le même, Monsieur le Chevalier, dit Myladi Darnford.

Vous êtes un peu troublée & hors d'haleine, ma chere enfant, dit mon Maître; mais j'ai déjà dit à tous mes excellents voisins, ici présents, une bonne partie de votre histoire, & de ce que vous valez. Oui, ma chere voisine, me dit Myladi Darnford, car c'est le nom que je veux vous donner, nous tous qui sommes ici, avons appris votre histoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choses qui me rendent votre indulgence bien nécessaire. Non, non, dit madame Péters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre sexe, & comme un modele digne de l'imitation de toutes les jeunes Demoiselles du pays. Vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de m'enhardir ainsi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Manon avoit apporté jusqu'à l'alcove, avec quelques biscuits sur une soucoupe. Permettez que je vous aide, madame Jewkes, lui dis-je; je servirai le biscuit aux Dames. En disant cela je pris la soucoupe, & fis le tour de la compagnie finissant par mon Maître. Myladi Jones dit qu'elle n'avoit jamais été servie de si bonne grace, & que je prenois trop de peine.

Ah! Madame, lui dis-je, j'espere que la faveur du meilleur des Maîtres ne me fera jamais oublier qu'il est de mon devoir de servir mes amis. Votre Maître (1), ma belle fille, reprit le Chevalier! j'espere que vous n'appellerez pas toujours Monsieur B..... de ce nom-là, de peur que toutes les Dames du Comté n'amenent la mode générale d'en faire autant. Monsieur, lui dis-je, j'aurai bien des raisons de continuer sur le même ton, qui ne sauroient regarder vos Dames.

Vous vous égayez toujours sur notre compte, Monsieur le Chevalier, lui dit Myladi Jones; mais je vois très-bien qu'il sera de l'intérêt de tous nos Messieurs d'établir une personne qui peut leur donner un si bon exemple. Madame, lui dis-je, ce sera donc après que l'honneur de vous avoir pour modele m'aura rendue digne de leur en servir.

Ils m'accablerent tous de politesses. Je vous demande mille pardons, Mademoiselle (2), me dit la plus jeune fille de Myladi Darnford, qui avoit souhaité de me voir dans l'équipage où j'étois; mais je savois combien cet ajustement vous paroit; on

(1) En Angleterre les femmes soumises appellent souvent leur mari *mon Maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais; la chose est rare parmi les Dames.

(2) Le mot Anglois *Miss*, traduit ici par celui de *Mademoiselle*, est un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes Demoiselles jusqu'à ce qu'elles se marient.

m'en avoit appris l'hiſtoire, & j'avois demandé en grace que vous vouluſſiez bien vous montrer à nous ſans y rien changer. Je vous ſuis infiniment obligée, Mademoiſelle, lui dis-je, de ce que votre gracieuſe preſcription s'eſt trouvée ſi bien d'accord avec mon choix. Quoi donc, me dit-elle, aviez-vous fait choix de cet ajuſtement? J'en ſuis ravie, quoiqu'en vérité je ſois perſuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en ſauriez recevoir de luſtre.

Vous êtes bien bonne, Mademoiſelle, lui dis-je; mais, tant que je trouverai du plaiſir à montrer de quel degré de petiteſſe le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chere Paméla, dit mon Maître, ſi vous continuez, il faudra que j'inſiſte ſur la premiere ſemaine; vous ſavez ce que je veux dire. Monſieur, repris-je, vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de Canarie; & le Chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jetterois un blâme ſur toutes les Dames, ſi je ne les imitois pas. Cela ne ſauroit être, M. le Chevalier, lui dis-je; après la promenade que ces Dames ont faite, un verre de vin ſec eſt un cordial qui leur convient fort. Je ne vous refuſerai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de ſaluer votre ſanté & celle de toute la compagnie.

J'efpere, dit la bonne Myladi Darnford à mon Maître, que nous aurons la compagnie de Mademoifelle Andrews à dîner. Madame, lui dit-il fort obligeamment pour moi, elle eft encore à elle-même, & je l'en laiffe la maîtreffe. Cela étant répondis-je, fi ces Dames veulent bien le permettre, je les prierai de m'excufer. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je redoublai mes inftances. Quelle raifon en avez-vous, ma chere Paméla, me dit mon Maître? ces Dames vous le demandent avec tant d'inftance, que je ferois bien-aife que vous les obligeaffiez. Monfieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces Dames me font; &, quand je pourrai me perfuader que j'en fuis plus digne qu'à préfent, j'embrafferai avec joie toutes les occafions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Péters dit à l'oreille de Myladi Jones, & mon Maître me l'a répété, avez-vous jamais rien vu de fi accompli, de fi prudent & de plus difcret? Jamais de ma vie, répondit cette aimable Dame, & elle ornera, dit-elle en propres termes, le rang diftingué où elle doit monter. En vérité, ajouta madame Péters, il n'eft point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief. Mon Maître, mon généreux Maître, nageoit dans la joie de voir la bonne opinion que ces Dames avoient de moi; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle fembloit le relever de l'abaiffement auquel il fe foumettoit.

Nous ne voulons pas vous gêner, dit Myladi Darnford, quoiqu'on pût vous blâmer d'une exactitude un peu trop pointilleuse : mais, ajouta-t-elle en s'adressant à mon Maître, si nous nous passons de Mademoiselle Andrews à dîner, il faut absolument insister pour qu'elle nous donne sa compagnie au thé & aux cartes ; car nous vous avons déjà dit que nous voulions passer ici la journée entiere. Que dites-vous à cela, Paméla, dit mon Maître ? Monsieur, répondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces Dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante : mais le Chevalier S... jura ses grands Dieux qu'elles pouvoient dîner ensemble si elles vouloient, mais que pour lui il vouloit dîner avec moi sans autre compagnie. Et je vous dirai, comme le Ministre Williams, ajouta-t-il (ce qui me fit voir que mon Maître leur avoit conté ce trait), que vous ne devez pas croire que vous ayiez choisi une personne dont qui que ce soit que vous ne puisse souhaiter la possession.

Les jeunes Demoiselles dirent que, si cela me faisoit plaisir, elles feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers ; de sorte qu'elles & moi, la belle-sœur de Myladi Jones & la niece de M. Péters, nous nous promenâmes ensemble. Elles me traiterent avec toute l'affabilité & toute la politesse imaginables, & nous entrâmes bientôt dans une conversation assez familiere. Mademoiselle Darnford l'aînée me parût une très-aimable personne.

Sa sœur fut un peu plus sur la réserve, & j'appris dans la suite qu'environ un an auparavant elle n'auroit point été fâchée que mon Maître se fût adressée à elle; mais que tout riche qu'étoit réputé le Chevalier S... son pere, on ne l'avoit pas jugée un parti sortable pour lui. Or, de le voir s'abaisser jusqu'à moi, devoit mortifier une pauvre jeune Demoiselle. Aussi en avois-je grand pitié, oui, en vérité, j'en avois pitié. Je voudrois du meilleur de mon ame que toutes les jeunes personnes de mon sexe fussent aussi heureuses qu'il y a apparence que je le serai.

Mon Maître m'a dit depuis que les autres Dames, le Chevalier & M. Peters étoient si pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient-ils parler d'autre chose; l'un se jettant sur mon teint, l'autre sur mes yeux, sur ma main, en un mot (car vous m'allez croire d'un orgueil affreux) sur toute ma personne, & sur la maniere dont je me comportois: & tous exalterent jusqu'aux cieux la promptitude & la politesse de mes reparties, & d'autres choses semblables. J'en étois ravie, comme je vous l'ai déjà dit, pour l'amour de mon cher Maître, qui paroissoit transporté de plaisir. Dieu veuille récompenser de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi!

Comme le dîner n'étoit pas prêt, les jeunes Dames me proposerent de leur donner un air de clavessin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord, Elles m'assu-

terent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir su, repris-je; quoiqu'en vérité, vous n'en ignorez pas la raison, pendant un très-long-temps mon esprit n'ait guere été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanson que feue ma chere Maîtresse m'avoit apprise, qu'elle avoit rapportée de *Bath**, & qu'elle se faisoit souvent un plaisir de m'entendre chanter. Ces Dames furent charmées de la chanson, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiselle Darnford me fit l'honneur de me dire que j'avois moi seule toutes les perfections de mon sexe. Je lui répondis que j'avois eu dans la mere de M. B...... la plus excellente Maîtresse du monde, qui n'avoit épargné ni peine ni dépense pour mon éducation. Ah! me dit-elle, si l'on pouvoit persuader, M. B... de donner un bal à l'honneur de l'heureux mariage, j'y danserois de grand cœur. Je ne lui dis pas que je n'étois nullement de son goût, quoique je ne pusse m'empêcher de le penser. Une solemnité de cet ordre est, à mon avis, trop auguste pour ceux qui y font le principal rôle, au moins pour celles de notre sexe, pour se livrer à la joie qui y regne, sur-tout si elles en ont la même idée que moi; car,

* Lieu assez distant de Londres, où la plupart des personnes de qualité vont prendre des bains chauds, des eux minérales. Le mot Anglois *Bath* signifie *bain*.

quelque digne d'envie que soit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avoue, mes chers parents, que la pensée de ce grand jour tient mon ame en respect, & que plus il approche, plus ce sentiment a de pouvoir sur moi. Voici la chanson en question.

I.

*Partez, mes vers, allez sur l'oreille d'Elvire,*
*Plus fortunés que moi, vous placer doucement :*
*Et, si dans un heureux moment*
*Ses yeux fixés sur vous s'amusent à vous lire,*
*Dites-lui mon secret, dites-lui tendrement.....*
*Ce que moi-même, hélas! je n'oserois lui dire*
*Du pouvoir de ses yeux sur le cœur d'un amant.*

II.

*Dites-lui qu'ils pourroient, par de tendres alarmes,*
*Du plus sage reclus troubler les saints loisirs;*
*Et que moi, pour les doux soupirs*
*D'un cœur à qui le sien auroit rendu les armes,*
*Je quitterois le monde & tous ses vains plaisirs :*
*Je pourrois, pour jouir d'un sort si plein de charmes,*
*La suivre au fond d'un antre, y borner mes desirs.*

III.

*Là ses divins appas répareroient l'absence*
*De toutes les beautés que je ne verrois plus.*
*Là de mes vœux irrésolus*
*Fixant en sa faveur la légere inconstance,*
*Elle seule en seroit le flux & le reflux :*
*Je verrois tout en elle, & plein de sa présence*
*J'oublierois ces tableaux où l'art flatta Vénus.*

IV.

*Pour d'autres le soleil fourniroit sa carriere ;*
*J'oublirois & cet astre & l'astre qui le suit,*
*Tant que mes yeux dans ce réduit*
*Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumiere ;*
*Tant qu'elle veilleroit, je dirois,* le jour luit:
*Et dès que le sommeil lui clorroit la paupiere,*
*Ce seroit lors pour moi le retour de la nuit.*

V.

*Partez, mes vers, partez, dût la belle inhumaine,*
*Mécontente de vous, vous condamner au feu.*
*Pour vous au fond ce seroit peu ;*
*Un instant verroit naître & finir votre peine.*
*C'est moi seul qui dois craindre un cruel désaveu.*
*Ah ! si de vous sur moi rejaillissoit sa haine,*
*Vos maux, au prix des miens, mes vers, seroient*
*un jeu.*

Sur les quatre heures mon Maître monta dans ma chambre. Paméla, me dit-il, ne seriez-vous pas surprise si vous alliez voir M. Williams en descendant là-bas. Non, Monsieur, lui dis-je : pourquoi le serois-je ? Attendez-vous donc, ajouta-t-il, à voir un étranger quand vous viendrez nous trouver dans la salle ; car nos dames se préparent pour les cartes, & insistent sur votre compagnie. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que vous avez envie d'essayer tout mon courage. Quoi donc, reprit-il ! votre cœur manque-t-il de courage pour le voir ? nullement, Monsieur, répondis-je, nullement. Mais vous savez que la vue de tant de Messieurs

& de Dames qui me font étrangers m'a déjà cruellement troublée ; & comme quelques-uns d'entr'eux n'ont pas voulu écouter les prieres qu'il leur a faites en ma faveur lorfque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du reffouvenir de ce qui s'eft paffé. Fort bien, reprit-il ; mais quoiqu'à votre retour dans la falle vous ayiez à voir un homme que je vous promets d'aimer beaucoup, en me réfervant cependant la préférence, ne laiffez pas que de tenir votre cœur en garde contre les furprifes.

Ce difcours m'étonna, je craignis qu'il ne commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir, bon Dieu ! me dis-je à moi-même ( car il avoit l'air tout férieux. ) Si quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en preffe ! je ne fais de quoi il s'agit ! n'importe; defcendons d'un air auffi gai qu'il nous fera poffible, afin qu'on ne nous accufe de rien. Je voudrois pourtant bien que ce M. Williams n'eût pas choifi pour venir ici le temps qu'ils y font tous, à caufe des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. Si ce n'étoit cela je ferois ravie de voir ce pauvre Monfieur : car je le crois homme de bon cœur, & il a beaucoup fouffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de defcendre pour jouer. J'irai, me difois-je en moi-même, mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi, car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon Maître m'a

rendu la tristesse même, par la demande sérieuse qu'il m'a faite: l'avis qu'il m'a donné de tenir mon cœur en garde contre les surprises, quoique j'eusse à voir un homme qu'il me permet d'aimer beaucoup, en se réservant la préférence, m'alarme extrêmement. J'espere qu'il m'aime : mais qu'il le fasse ou non, je me sens engagée depuis la tête jusqu'aux pieds. Je ne saurois m'empêcher de l'aimer, ce seroit folie de le nier. Assurément je ne saurois lui préférer aucun homme vivant. Je saurai bientôt ce qu'il veut dire.

C'est à présent, ma chere mere, qu'il faut que mes lettres s'adressent à vous. Mon cher Maître avoit bien raison de m'avertir mystérieusement, comme il a fait, de tenir mon cœur en garde contre les surprises. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie, ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher. Ah! ma chere mere, c'étoit mon cher, mon très-cher pere, & non M. Williams, qui m'attendoit en bas, & qui se préparoit à me donner sa bénédiction. Mon Maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout se passa, & quelles ont été mes pensées sur cette heureuse rencontre.

Je reprendrai les choses dès le commencement, c'est-à-dire, depuis le temps où la Providence a conduit mon pere ici jusqu'à présent, telles que je les ai apprises de madame Jewkes, de mon Maître, de mon pere, de ces Dames & de mon propre cœur;

on m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaisir à mon récit, qui sera tout d'une piece avec le reste, parce que vous savez comment le tout est lié.

Il paroît que mon cher pere & vous étiez dans la derniere inquiétude de savoir la vérité de l'histoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fusse trahie & entiérement perdue, il obtint de vous la permission de vous quitter & de se mettre en chemin pour ici le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conséquence il arriva Vendredi matin au village voisin, & y apprit que la Noblesse des environs étoit chez mon Maître, qui les y avoit invités à un grand festin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raser, mit une chemise & une cravate blanches qu'il avoit apportées dans sa poche; &, après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de biere, il s'achemina vers la maison de mon Maître, le cœur accablé de tristesse, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domestiques mon Maître avoit amenés avec lui, dans l'espérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maison une femme de charge, deux servantes, deux cochers, deux palefreniers, un laquais & un aide. Est-ce là tout, reprit-il? On lui dit qu'il y avoit encore une jeune créature, qui étoit apparemment, ou qui devoit être sa maîtresse, ou quelque chose

comme cela, mais qui avoit été femme de chambre de sa mere. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui serra le cœur & le confirma dans ses craintes.

Il continua sa route, &, environ sur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il sonna. Le cocher du Chevalier y vint; mon pere demanda la femme de charge, quoiqu'après ce que je vous avois écrit il la détestât dans son cœur. Ne se doutant guere de ce que ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite salle ce qu'il avoit à lui dire. Madame, lui dit-il, je voulois seulement vous demander si je ne pourrois pas dire un mot à Monsieur? Non, mon ami, lui dit-elle, il est en affaire avec plusieurs Messieurs & Dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire qui m'est de plus grande conséquence que la vie ou la mort; & en disant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-dessus elle entra dans la grande salle, où mon Maître entretenoit les Dames de la meilleure humeur du monde. Monsieur, lui dit-elle, il y a ici un bon vieil homme assez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la derniere importance, & où il y va, dit-il, de la vie & de la mort. Qui peut-être cet homme-là, dit mon Maître? faites-le attendre dans la petite salle, je m'en vais lui parler tout-à-l'heure Ils sembloient tous s'entre-regarder; & le Chevalier S.... dit: je gage, notre ami, que ce n'est ni plus ni moins qu'un petit bâtard

qu'on vous restitue. Si c'en est un, dit Myladi Jones, apportez-le-nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon Maître fut dans la derniere surprise quand il vit qui c'étoit, & qu'elle-même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon pere: bon Dieu, donne-moi patience! tout grand que vous êtes, Monsieur, il faut que je vous redemande mon enfant; & là-dessus il fondit en larmes. (Ah! que de chagrins je vous ai causés à tous deux!) Tranquillisez-vous, mon bon M. Andrews, lui dit mon Maître en le prenant par la main, votre fille est en chemin d'être heureuse.

Ce discours alarma mon pere. Quoi! reprit-il, est-elle donc mourante? il trembloit si fort qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Mon Maître le fit asseoir, & s'asseyant auprès de lui: non, Dieu soit loué, lui dit-il, elle se porte à merveille. De grace rassurez-vous; je ne saurois supporter de vous voir dans les transes où vous êtes; elle vous a écrit une lettre pour vous assurer qu'elle a lieu d'être très-satisfaite & de se croire heureuse.

Ah! Monsieur, reprit mon pere, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres auprès de l'épouse d'un Evêque, & tout ce temps-là vous la reteniez prisonniere ici. Fort bien, dit mon Maître, mais à présent il n'est plus question de tout cela: les temps sont changés, car actuellement cette aimable fille me retient prisonnier; & dans peu

de jours, je me chargerai des plus agréables fers que jamais homme ait portés.

Eh ! Monſieur, dit mon pere, voilà trop de bonne humeur pour mes chagrins ; mon cœur eſt preſque aux abois. Mais eſt-ce que je ne pourrai pas voir ma pauvre fille? Vous l'allez voir tout-à-l'heure, lui dit-il, car elle va deſcendre pour jouer avec nous ; & , ſi vous ne voulez pas m'en croire, j'eſpere que vous l'en croirez elle-même.

En attendant ſa venue, permettez-moi, mon cher Monſieur, de vous faire une ſeule & unique queſtion, afin que je ſache comment je dois la regarder quand je la verrai. Eſt-elle honnête ? eſt-elle vertueuſe ? Comme l'enfant qui vient de naître, M. Andrews, dit mon aimable Maître, & j'eſpere que dans dix ou douze jours d'ici elle ſera ma femme.

Ah ! ne me flattez pas, mon bon Monſieur, dit mon pere ; cela ne ſe peut. Je crains que vous ne l'ayiez trompée par de trop belles eſpérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impoſſible. Madame Jewkes, ajouta mon Maître, pendant que je vais ſortir, dites au pere de ma chere Paméla tout ce que vous ſavez de moi & de celle qui ſera bientôt votre Maîtreſſe : traitez-le auſſi de votre mieux, ſervez-lui de ce que vous avez, & faites-lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'eſt-là du vin, ajouta-t-il, donnez-m'en un plein verre.

Elle lui donna, & mon Maître prenant la main de mon pere : croyez-moi, M. An-

drews, lui dit-il, tranquillisez-vous, je vous prie, car je ne saurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente. Votre aimable fille est tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je suis ravi que vous soyez venu; car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne madame Andrews. Dieu vous bénisse l'un & l'autre d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un si grand bonheur! & là-dessus il but rasade à cette chere santé.

Qu'entends-je! il n'est pas possible, dit mon pere. Mais j'espere que Monsieur est trop bon pour se moquer d'un pauvre vieillard. Monsieur, ajouta-t-il, cette vilaine histoire de la femme de l'Evêque me chiffonne l'esprit. Mais vous dites que je verrai ma chere fille, & que je la verrai honnête. Sans cela, Monsieur, tout pauvre que je suis, je ne voudrois pas l'avouer pour mon enfant.

Mon Maître ordonna à madame Jewkes de me laisser encore ignorer que mon pere fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement surpris, leur dit-il; le bon vieux Andrews arrive ici dans l'instant: il est au désespoir, car il craint que sa fille n'ait été séduite, & le bon & honnête homme qu'il est m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour sa fille si elle n'est pas vertueuse. Ah! Monsieur, s'écrierent-ils presque tous à la fois, ne verrons-nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la simplicité, le bon sens & la probité?

Si je croyois, dit-il, que Paméla ne fût pas trop émue de la surprise, je vous rendrois tous témoins de leur premiere entrevue, car jamais pere & fille ne se sont aussi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiselle Darnford, toutes les Dames & les Messieurs demanderent en grace que la chose se fît comme il l'avoit dite. Mais cela n'étoit-il pas bien cruel, ma chere mere? car ils pouvoient bien penser que je ne soutiendrois pas une si agréable surprise.

Je ne crains qu'une chose, leur dit-il avec bonté, c'est que cette chere fille ne soit trop émue. Oh! dit Myladi Darnford, nous aiderons à lui soutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer; mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déjà dit, & m'amusa de M. Williams, pour me préparer à quelque sorte de surprise, quoique celle qu'il me causa n'approchât en rien de celle où j'allois être exposée; & il me laissa, comme vous savez, en suspens sur le sens mystérieux de ses paroles, en me disant qu'il m'enverroit chercher, quand on seroit prêt à se mettre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée il alla retrouver mon pere, & lui demanda s'il avoit mangé quelque chose. Non, dit madame Jewkes; le pauvre homme a le cœur si plein qu'il ne sauroit manger, ni rien faire qu'il n'ait vu sa chere fille. C'est un plaisir qu'il aura bientôt, dit mon Maître. Je veux, ajouta-t-il,

parlant à mon pere, que vous entriez avec moi; car elle va faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de descendre, Ah! Monsieur, dit mon pere, dispensez-m'en, je vous prie; de grace dispensez-m'en, je ne suis pas en état de paroître devant votre compagnie; permettez, au nom de Dieu, que je voie ma fille en particulier. Mon bon M. Andrews, dit mon cher Maître, ils savent tous que vous êtes le plus honnête homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Paméla.

Il prit donc mon pere par la main, & malgré lui il le présenta à la compagnie. Tous l'accablerent de civilités. Mesdames & Messieurs, dit obligeamment mon Maître, je vous présente le plus honnête homme d'Angleterre; c'est le pere de mon aimable Paméla. M. Péters s'avança vers lui, & lui prenant la main: nous sommes tous charmés de vous voir, Monsieur, lui dit-il, vous êtes le plus heureux de tous les peres dans la personne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la premiere fois, & nous ne nous lassons point de l'admirer.

M. Andrews, dit mon Maître, Monsieur est le Ministre de la paroisse; mais il n'est pas assez jeune pour être M. Williams. Cette raillerie piquante fit pour un moment craindre à mon pere, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu. Le Chevalier le prit aussi par la main: vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un ange pour fille, nous

en ſommes tous amoureux. Les Dames s'approcherent auſſi, & lui dirent mille choſes obligeantes. Myladi Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien ſe regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux d'avoir une auſſi aimable fille. Madame, répondit mon pere, ſi elle eſt ſeulement honnête fille, je ne lui en demande pas davantage; c'eſt-là le tout du tout, car le reſte n'eſt que haſard. Mais j'ai peur que Monſieur n'ait été un peu trop ſur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit madame Péters, nous ſommes tous témoins qu'il n'a que des vues très-honnêtes pour la chere Paméla. C'eſt, reprit-il en s'eſſuyant les yeux, une conſolation pour moi que de bonnes Dames me parlent de la ſorte. Mais quand pourrai-je donc la voir?

Ils vouloient tous le faire aſſeoir auprès d'eux; mais il ne voulut ſe mettre que derriere la porte, dans un coin de la chambre; de ſorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir, parce que la porte ouvroit ſur lui, & le cachoit preſqu'entiérement. Toutes les Dames s'aſſirent, & mon Maître envoya dire à madame Jewkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les Dames m'attendoient. Je deſcendis.

Mademoiſelle Darnford ſe leva, & vint au-devant de moi à la porte. Eh bien, Mademoiſelle, me dit-elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher pere; il avoit apparemment le cœur trop plein pour pouvoir ouvrir la bouche,

pour la compagnie, & me jettai à ses pieds. Ah ! mon pere, mon pere ! m'écriai-je, est-il bien possible ! est-ce vous ? oui, c'est lui ! c'est lui-même ! donnez votre bénédiction à votre heureuse... Je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon Maître parut vraiment inquiet. J'ai toujours craint, leur dit-il, qu'une si grande surprise seroit plus forte qu'elle. Toutes les Dames accoururent à moi, & me firent boire un verre d'eau. Il me rendit mes esprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les peres. Ah ! m'écriai-je en le regardant, dites-moi au plus vîte tout ce que vous savez. Y a-t-il long-temps que vous êtes ici ? Comment se porte ma chere & très-honorée mere ? Je lui avois déjà fait une douzaine de questions avant qu'il eût pu répondre à une seule.

On me permit de me retirer avec lui ; & ce fut alors que m'exhalant en vœux & en actions de graces à Dieu pour ce surcroît de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontés de mon Maître, que sa muette surprise sembloit refuser de croire. Nous nous agenouillâmes au milieu des bénédictions que nous nous donnions mutuellement ; nous remerciâmes Dieu de concert, & demeurâmes assez long-temps dans une espece d'extase. Mon Maître entra peu après. Ah ! Monsieur, lui dit mon cher pere, quel changement est celui-ci ! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenser dans ce monde & dans l'autre.

Dieu veuille vous bénir tous, répondit mon Maître. Mais comment se porte mon aimable enfant? vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Paméla; je suis au désespoir de ne vous avoir pas avertie d'avance.

Ah! Monsieur, lui dis-je, c'est vous qui avez tout fait, ainsi tout étoit bien; mais pouvois-je jamais m'attendre à un si grand bonheur!

Vraiment, ajouta-t-il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils seront ravis de vous voir: car vous avez dérangé tous leurs plaisirs, quoiqu'en même-temps vous lès ayiez attristés avec quelque sorte de délices. Vous êtes chez vous, M. Andrews, dit-il à mon Pere, & plus vous resterez ici, plus on sera ravi de vous y voir. Et vous, ma chere Paméla, quand vous aurez un peu repris vos esprits, venez rejoindre la compagnie. Je suis charmé de vous retrouver si bien. Là-dessus il nous quitta.

Voyez, dis-je à mon pere, jusqu'où va la bonté de ce Maître qui m'a été si méchant. Ah! priez pour lui; & priez aussi pour moi, que je puisse m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'est-il fait, ma chere enfant, me dit mon pere? Il y a déjà plusieurs jours, repris-je; j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abyme de misere Dieu a retiré votre honteuse Paméla.

Son saint nom soit béni, me dit-il: mais m'assurez-vous donc qu'il vous épousera?

se peut-il qu'un si brave Gentilhomme fera une Dame de la fille d'un pauvre homme comme moi? Ah! que Dieu est bon! Comment votre pauvre chere mere soutiendra-t-elle le poids de tant de bonnes nouvelles? Je partirai demain pour les lui annoncer: car je ne serai qu'à demi heureux jusqu'à ce que cette chere femme en partage la joie avec moi. Certes, ma chere enfant, nous devrions nous retirer dans quelque campagne éloignée pour nous y cacher, de peur que notre pauvreté ne vous fasse déshonneur.

Ah! mon cher pere, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la premiere fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richesse; &, si je puis me vanter de quelque chose, c'est de l'avoir toujours regardée comme un honneur, plutôt que comme une honte; parce que vous avez toujours eu tant de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de se glorifier de tels parents.

C'est ainsi, ma très-chere mere, que nous passions ces doux moments, quand Mademoiselle Darnford vint me trouver. Comment vous portez-vous, ma chere Demoiselle, me dit-elle? Je suis ravie de vous voir si bien. Allons, donnez-nous votre compagnie: & vous aussi, M. Andrews, ajouta-t-elle en prenant mon pere par la main.

Rien n'étoit plus obligeant; je l'en remerciai, & nous allâmes dans la grande salle. Mon Maître se saisit de mon pere

le fit asseoir à côté de lui, & ils burent un verre de vin ensemble. Pendant ce temps-là je demandai pardon de mon mieux à nos Dames qui me l'accorderent de très-bonne grace. Pour le Chevalier S......... il mit les deux mains sur mes épaules, & avec son air jovial, voyons, me dit-il, si c'est là que croissent vos aîles, car je n'ai jamais vu d'oiseau voler comme vous. Savez-vous bien que vous avez brisé les jambes de Myladi Jones avec la table : montrez-les lui, Madame, ajouta-t-il.

Cette plaisanterie fit rire toute la compagnie. Je dis que j'étois au désespoir de mon extravagance, & que, si mon Maître n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit eu tort de m'exposer à tant de surprise, & de me forcer de sortir ainsi de moi-même devant une si bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excusable, & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fusse pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me dispenser du jeu, & jouerent entr'eux. J'allai, par ordre de mon Maître, m'asseoir de l'autre côté de la salle, dans la plus délicieuse place où je ne me sois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aimois le plus, & qui me tenoient chacun par une main. De temps en temps mon pere levoit vers le Ciel ses yeux baignés de larmes, & disoit; pouvois-je jamais espérer rien de semblable !

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté

d'apporter avec lui les papiers : il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à présent ? Je les lui demandai, il les tira de sa poche ; je me levai le plus respectueusement qu'il me fût possible, je les remis entre les mains de mon Maître. Je vous remercie, ma chere Paméla, me dit-il. Votre pere remportera le tout, pour voir non-seulement comment les choses ont tourné pour le mieux, mais encore jusqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais je veux qu'il me les rende pour l'amour de l'auteur.

Les Dames & les Messieurs, quoi que je puisse dire, voulurent absolument que je fisse le thé (1), & Abraham demeura auprès de moi pour le servir à la compagnie. Mon Maître & mon pere demeurerent ensemble, & au lieu de thé burent quelques verres de vin. Le Chevalier dit en badinant à mon Maître : je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant jusqu'au point de boire le thé avec les Dames (2) ; mais votre temps approche & je ne doute pas que bientôt vous ne soyez d'aussi bonne affaire que moi.

Mon Maître les pressa tant de rester, qu'à

(1) En Angleterre, c'est toujours l'ouvrage de la Dame du logis.

(2) C'est encore un usage en Angleterre, qu'après le repas les Dames se retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

la fin ils se rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expression dont ils voulurent bien se servir. J'insistai pour qu'on m'en exemptât : mais mon Maître me pria de céder, puisque les Dames le vouloient. D'ailleurs, me dit-il, nous ne laisserons pas aller votre pere, ainsi vous ferez aussi-bien de rester avec nous.

Je m'étois flattée que mon pere & moi souperions, ou tête à tête, ou seulement avec la Jewkes. Mais Mademoiselle Darnford, qui est une jeune Dame des plus obligeantes, me dit : nous ne vous laisserons point aller ; en vérité nous n'en ferons rien.

Quand on eut servi, Myladi Darnford me prit par la main. Avec votre permission, Monsieur, dit-elle à mon Maître, voulant me placer au haut bout de la table. De grace, Madame, lui dis-je, dispensez-m'en ; je ne saurois le faire, je ne m'y résoudrai jamais. Paméla, dit mon Maître, au grand contentement de mon cher pere, dans les yeux duquel je lisois, obligez Myladi Darnford, puisqu'elle le souhaite : vous savez que ce n'est qu'anticiper de peu de jours sur vos propres droits.

Mon cher Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, ne me l'ordonnez point, permettez de grace que je m'asseye auprès de mon pere. Ouais, dit le Chevalier, voilà bien du bruit ici ; allons, mettez-vous au haut bout, c'est votre place, & votre pere s'asseyera auprès de vous. Ceci embarrassant

beaucoup mon cher pere : allons, dit mon Maître, je vais vous placer tous ; & là-dessus il mit Myladi Darnford au haut bout de la table, Myladi Jones à sa main droite, & madame Péters à sa gauche. Il me plaça entre les deux jeunes Demoiselles ; mais il mit fort adroitement l'aînée au-dessous de sa cadette. Je vous mets ici, Mademoiselle, lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiseau qui vole si bien ; car je remarque avec plaisir la bonté que vous avez pour lui, & d'ailleurs il faut que toutes les jeunes Demoiselles soient ensemble. Cela parut faire plaisir aux deux sœurs ; car, si la plus jeune d'elles avoit été mise au-dessous, sur le pied que les choses avoient été autrefois, elle auroit pu se trouver piquée de ce qu'on m'avoit mise au-dessus d'elle ; au lieu que Mademoiselle Darnford son aînée lui cédant, il paroissoit moins étrange qu'elle me cédât aussi, sur-tout après le tour aimable que mon cher Maître venoit de donner à la chose, en me supposant son petit oiseau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon Maître dit obligeamment à mon pere : allons, M. Andrews, vous & moi nous serons ensemble. Là-dessus, il prit le bas bout de la table, & mit mon pere à sa droite : le Chevalier voulut absolument être à sa gauche. Docteur *, dit-il au Mi-

* Titre que les Anglois donnent indifféremment à tous les Ecclésiastiques, & qui répond en François à celui de *monsieur l'Abbé.*

nistre de la paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble : ainsi mettez-vous auprès de cette Dame, ajouta-t-il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi : si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon Maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à Myladi Darnford. Il fut disséqué dans un clin d'œil, & je servis aux Dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit Mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'Ecuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feue ma chere Maîtresse régaloit quelques Dames de ses amies, comme elle le faisoit réguliérement à certains jours, elle vouloit toujours que je servisse.

Je me souviens, dit mon Maître, que quand moi ou quelqu'autre ne coupions pas parfaitement, ma mere disoit assez souvent, je vais envoyer chercher Paméla, pour vous apprendre à couper comme il faut. Mademoiselle Andrews a toutes les perfections de son sexe, dit Myladi Jones; c'est un prodige pour son âge. Je puis vous assurer encore, dit mademoiselle Darnford, quelle joue du claveffin à charmer, & chante en même-temps, car elle a une très-belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le Chevalier : qui est-ce qui ne le devinera pas à l'entendre paler ; & qui est-ce qui, voyant ses doigts, ne dira pas qu'ils sont

faits pour toucher quelqu'instrument que ce soit? Docteur, ajouta-t-il en s'adressant au Ministre, il est bon que vous soyez ici, autrement j'aurois fait rougir les Dames. Je n'en crois rien, M. le Chevalier, dit Myladi Jones; car un Gentilhomme aussi poli que vous ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des Dames. Non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde; mais, si je l'avois fait, j'aurois dit comme le Poëte: *Elles rient parce qu'elles entendent.*

Quand la compagnie se retira, Myladi Darnford, Miladi Jones, & madame Péters, inviterent séparément mon Maître & moi à les aller voir & lui demanderent en grace de me permettre d'y aller aussi, au moins avant que nous quittassions l'endroit. Nous espérons, me dirent-elles, que, quand le charmant lien sera serré pour toujours, vous engagerez M. B..... à résider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit Myladi Darnford; mais à présent nous en aurons une double raison. Mon pere étoit transporté de tout ce qu'il entendoit.

Quand la compagnie eut pris congé, mon Maître lui demanda s'il fumoit; il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Paméla, ajouta-t-il en nous faisant asseoir à ses côtés, que de quinze jours, dont deux sont déjà passés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux; je l'ai laissée maîtresse de le choisir dans la premiere ou dans la seconde semaine. Souhaiter que

Dieu vous béniſſe, eſt tout ce que je puis dire, répondit mon pere, en levant les yeux & les mains au ciel ! Or, Paméla, continua mon Maître en me prenant la main, ſi vous n'en avez point d'autre raiſon, qu'une petite honte mal placée ne vous faſſe pas différer; car je voudrois aller dans le comté de Bedford le plutôt que faire ſe pourra; mais je n'y voudrois pas retourner ſans y amener à mes domeſtiques une Maîtreſſe qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maiſon.

J'étois ſi confuſe que je n'oſois lever les yeux. Ma chere fille, me dit mon pere, je ſuis bien ſûr que je n'ai pas beſoin de vous exciter à l'obéiſſance dans tout ce qui peut obliger un ſi bon Maître. Que dit ma Paméla, ajouta ce dernier ? elle n'a pas coutume de chercher ſes expreſſions. Monſieur, lui dis-je, ſi je montrois trop d'empreſſement, j'aurois l'air de douter que vous demeuraſſiez dans les ſentiments où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laiſſer le temps de la réflexion. Il eſt bien ſûr que ſans cela je dois me réſigner ſans réſerve à votre volonté.

Je n'ai pas beſoin de réfléchir, reprit-il, car je vous ai ſouvent dit, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre ſans vous. L'orgueil de ma condition m'a porté à tâcher, par la douceur & par la crainte, de vous poſſéder ſur un autre pied; mais votre vertu s'eſt trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les ter-

reurs du monde n'ont pu lui en imposer. N'ayant donc pu vaincre ma passion pour vous, j'ai corrigé mon cœur; j'ai résolu que, puisque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous ai offertes, vous le seriez à celles qu'il vous plairoit; & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous voir à d'autres. Il me paroît donc que le plutôt ne sera que le mieux : qu'en dites-vous, M. Andrews? Il y a tant de bonté de votre côté, Monsieur, & graces à Dieu tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon pere, que c'est à moi à garder le silence. Mais quand l'affaire sera terminée, nous n'aurons, ma chere femme & moi, autre chose à faire qu'à prier pour vous deux & à admirer avec joie, en regardant en arriere, les voies admirables de la Providence.

Il est aujourd'hui Vendredi au soir, dit mon Maître, je suppose, ma chere fille, que ce soit pour Lundi prochain, ou Mardi, ou Mercredi, ou Jeudi matin; dites, mon enfant.

Voulez-vous bien, Monsieur, lui dis-je, me permettre de ne vous répondre que demain? Volontiers, reprit-il; & là-dessus il tira la cloche, & fit appeller madame Jewkes. Où ferez-vous coucher M. Andrews cette nuit, lui dit-il? Prenez soin de lui, je vous prie; c'est un parfaitement honnête homme, qui fera venir la bénédiction sur toute maison où il mettra le pied.

Mon cher pere pleuroit de joie, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon Maître me donna un baiser, nous souhaita le bon soir & se retira. Je conduisis mon pere à sa chambre, & l'entretins avec tant de feu sur les bontés de mon Maître & sur mon bonheur futur, qu'il me sembla presque à moi-même que je n'étois que langue depuis la tête jusqu'aux pieds. Il écouta mon babil avec indulgence, & parut transporté de la plus grande joie. Il se coucha enfin, & ne songea toute la nuit qu'à l'échelle de Jacob & aux Anges qui montoient & descendoient pour le bénir lui & sa fille.

## SAMEDI.

Je me levai de grand matin; mais je trouvai que mon pere m'avoit déjà prévenue, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver. Avec quels transports & quelles actions de graces n'en parcourûmes-nous pas tous les endroits, qui m'y avoient été si redoutables auparavant; l'étang, la porte de derriere; en un mot, jusqu'au moindre recoin. Que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes-nous pas!

Sur les sept heures mon Maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufles; il avoit l'air un peu appesanti. Je

crains, Monsieur, lui dis-je, que vous n'ayiez mal reposé cette nuit. C'est votre faute, Paméla, me dit-il. Quand je vous eus quittée je ne pus jamais m'empêcher de jetter les yeux sur vos papiers, & encore moins de les lire jusqu'au dernier mot; de sorte qu'il étoit trois heures avant que je me sois mis au lit. Je voudrois, Monsieur, lui dis-je, que vous eussiez eu un meilleur passe-temps. Ce qu'il y a de pis, me dit-il, c'est ce que je m'étois attiré à moi-même; & vous ne m'avez pas épargné. Monsieur, lui dis-je....... Je vous pardonne, reprit-il en m'interrompant; vous n'en avez eu que trop de sujet. Mais je vois clair comme le jour que, si vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprends pas même comment il auroit pu en être autrement. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir sa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en suis persuadé, reprit-il; mais cela devoit arriver comme une suite naturelle de l'état des choses, & je vois que votre pere l'approuvoit. Monsieur, lui dit mon pere, je ne pensois guere alors à l'honneur que vous lui feriez, & je regardois ce parti-là comme fort au-dessus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais quand je vis qu'elle ne s'en soucioit pas, je résolus de ne l'en point solliciter & de laisser le tout à sa prudence.

Je vois, reprit mon Maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que sincérité,

qu'honnêteté & que franchise ; j'en parle comme d'une chose qui étoit presqu'inévitable, supposé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la satisfaction que je pouvois souhaiter. Mais, ajouta-t-il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déjà fait mille fois, la prodigieuse mémoire, & le tour heureux & aisé de narration que votre excellente fille possede. Au milieu des petits tours & des charmants artifices qu'elle emploie pour éviter de tomber dans les piéges que je lui tends, toute sa conduite est innocente, aimable & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des peres, M. Andrews, & je serai j'espere le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainsi, lui dit mon pere, je prierois Dieu que le mariage ne se fît jamais. Je ne crains rien de semblable, répondit mon Maître, & j'espere que je le mériterai de mon côté.

Mais en vérité, Paméla, ajouta mon Maître, je suis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal que madame Jewkes a un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait de sa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous m'en feriez. Il est vrai qu'une bonne partie n'en étoit fondée que sur mes ordres ; mais je vois qu'elle a eu l'insolence de frapper ma chere fille. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que je la provoquai un peu ; mais, comme nous nous étions par-

donné mutuellement, j'en étois moins fondée à me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde ; mais, si vous avez le moindre ressentiment particulier, j'y entrerai au point qu'elle n'aura désormais rien à faire où vous serez. Vous êtes si bon, mon cher Monsieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde. Quand je vois mon bonheur amené par les moyens mêmes que je regardois comme mes plus grands fléaux, c'est à moi à bénir ces moyens, & à pardonner à tout ce qui me déplaisoit alors, en faveur du grand bien qui s'en est ensuivi. Voilà, me dit-il en m'embrassant, une aimable maniere d'envisager les choses. Je dois vous récompenser de ce que vous avez souffert, pour vous en rendre l'idée de plus en plus légere, & vous faire trouver des sujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher pere étoit plein. Au nom de Dieu, dit-il à mon Maître en joignant les mains, laissez-moi partir ; permettez que j'aille retrouver ma chere femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles : pendant que mon cœur y peut encore tenir ; car il est prêt à crever de joie. Honnête mortel, lui dit mon Maître ! j'aime à voir un cœur aussi excellent que le vôtre, sur des levres si pleines de candeur. Je vous enjoins, Paméla, ajouta-t-il, de continuer votre récit à mesure que vous en aurez l'occasion. Quoique votre pere soit ici,

écrivez à votre mere, pour completter cette admirable histoire, & que nous puissions, nous & nos amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chere enfant, me dit mon pere; faites-le, je vous en prie. Voilà, ma très-chere mere, la raison pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorsque je croyois avoir fini, & que je pensois que mon pere vous diroit tout ce qui se seroit passé pendant son séjour ici.

Mon Maître avoit pris garde à mon pseaume, il eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très-charitablement les derniers versets, qui dans l'original sont pleins de malédictions, & vous les avez changés en un vœu, qui montroit que vous n'aviez pas l'ame implacable, quoique mon cruel procédé à votre égard vous eût rendue très-excusable, si vous l'aviez été. Je veux, ajouta-t-il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air ensemble après le déjeûner, & ce sera en carrosse, parce que votre pere sera de la partie. Mon pere auroit bien voulu s'en exempter : mais mon Maître ne le lui permit jamais. Il avoit une honte horrible du peu de brillant de son équipage.

Mon Maître nous fit déjeûner avec lui, & nous donna du chocolat. Je voudrois, Paméla, ajouta-t-il, que vous recommençassiez à vous remettre comme de coutume : vous pouvez au moins à présent ap-

peller vôtres *les deux autres paquets*. Si vous avez befoin de quelque chofe pour le grand jour où nous touchons, quelque fecrete que je veuille tenir la chofe, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous fouhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chere Maîtreffe & la fienne m'avoient mife beaucoup au-deffus de mon état; que j'avois d'excellentes nipes de toutes les efpeces, & que je n'en fouhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la cenfure des Dames. Il n'en fera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'aurai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maifon. Mais, fi pour le préfent vous êtes contente de votre équipage, je vous laifferai faire comme bon vous femblera.

J'efpere, M. Andrews, dit-il à mon pere, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire foit conclue, & pour lors vous ferez fûr que mes vues font honorables. D'ailleurs, cela engagera Paméla à hâter le jour defiré. Ah! Monfieur, reprit mon pere, je n'ai, graces à Dieu, nulle raifon de révoquer en doute la générofité de vos intentions; & j'efpere que vous m'excuferez fi je pars Lundi de grand matin, pour aller retrouver ma chere femme, & la rendre auffi heureufe que je le fuis.

Mais, Paméla, reprit mon Maître, n'y auroit-il pas moyen de conclure Mardi? peut-être alors votre pere voudra bien refter. J'aurois été ravi, ajouta-t-il, que

la chose eût eu lieu dès demain ; mais j'ai envoyé M. Colbrand me chercher une licence (1), pour lever jusqu'au moindre scrupule ; & il n'est guere possible qu'il soit de retour avant demain au soir, ou Lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monsieur, lui dis-je, je sais que mon pere languira d'être chez lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner la quinzaine, à compter de Mardi dernier, je serois bien aise que vous eussiez la bonté de m'accorder un jour dans la seconde semaine.

Eh bien, dit-il, je ne veux pas être trop pressant ; mais moins vous reculerez, & mieux ce sera. Il nous faut bien accorder quelques choses à ces filles de Jephté, M. Andrews, ajouta-t-il obligeamment. Je suppose que la petite foiblesse mêlée de modestie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laisser quelque sorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui d'une femme, est la raison qui retient ma Paméla ; ainsi elle arrêtera elle-même le jour. Monsieur, répondit mon pere, vous n'êtes que bonté pour elle.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant possession

(1) C'est un acte expédié par la Cour Ecclésiastique, qui autorise tout Ministre à marier deux personnes qui le lui présentent. Il tient lieu de publication de bans.

pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher Maître avoit appellé mes *deux paquets*, faisant allusion à la maniere dont j'avois ci-devant divisé les bonnes choses que ma Maîtresse & lui m'avoient données. Ainsi je mis du linge fin, des souliers d'étoffe de soie, des bas de coton fins, un beau jupon piqué, un joli habit de taffetas verd, manteau & jupe, un collier de France, une coëffure & un mouchoir à dentelle, & des gants blancs; puis j'eus l'impertinence, petite sotte que j'étois, de me regarder, l'éventail en main, dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une Dame. Mais je n'oubliai pas de remercier Dieu de ce que je pouvois m'équiper de la sorte avec tant de satisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force compliments; & me dit, entr'autres choses, que pour le coup j'avois bien l'air de sa Maîtresse. Elle m'apprit que la petite chapelle étoit prête, qu'on y feroit le service divin le lendemain, & marqua souhaiter beaucoup que l'heureux lien pût y être serré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez-vous pas vu la chapelle depuis qu'elle est nettoyée? Non, repris-je: mais ne dites-vous pas qu'on y fera demain le service divin? J'en suis charmée; car en dernier lieu, & à mon grand regret, j'ai vécu en vraie païenne? Qui est-ce qui doit y officier? Quelqu'un que M. Péters enverra, reprit-elle. Vous m'apprenez-là de bonnes nouvelles, Madame Jewkes, lui dis-je;

j'espere qu'à l'avenir elle ne servira plus de garde-meubles. Vraiment, ajouta-t-elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore ; car les deux jeunes demoiselles Darnford & Myladi Jones doivent se trouver à l'ouverture de la chapelle, & dîneront ici avec nous. Mon Maître ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de style, Mademoiselle, me dit-elle. Ce n'est assurément plus *mon Maître* qu'il vous faut dire. Ah! repris-je, c'est un langage que je n'oublierai jamais. Il sera mon Maître tant que je vivrai, & je me croirai de plus en plus sa servante.

Mon bon cher pere ne savoit pas que je fusse montée pour m'ajuster : il me dit qu'en me voyant du premier coup dans cet équipage, il avoit tremblé qu'on ne se fût moqué de moi, & que quelque grande Dame qui me ressembloit ne dût bientôt être la véritable femme de mon Maître. Il fut frappé d'admiration : ah! ma chere enfant, me dit-il, que votre heureux état vous fiéra bien! vraiment vous avez déjà l'air d'une Dame. J'espere, lui dis-je en me jettant à son cou, que, quelle que soit ma condition, je serai toujours pour vous la plus respectueuse des filles.

Mon Maître m'envoya dire qu'il étoit prêt. Dès qu'il m'apperçut, mettez-vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chere Paméla, vous serez toujours une charmante fille; là-dessus il me donna la main jusqu'au carrosse, & voulut absolument que mon pere

& moi fussions assis dans le fond. Pour lui il s'assit sur le devant vis-à-vis de moi, & ordonna au cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré M. Williams.

La conversation que nous eûmes en allant fut infiniment agréable pour mon pere & pour moi, mon Maître redoublant toujours de bonté & de générosité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait présent à mon pere de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mere & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenser en entier : mais je ne sus cela qu'à notre retour au logis, mon pere n'ayant pas eu l'occasion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la chapelle étoit en assez bon ordre, & qu'elle avoit très-belle apparence; que la premiere fois qu'il reviendroit à sa maison il la feroit reblanchir, peindre & lambrisser, & qu'il y auroit de nouveaux ornements à la chaire; que tous les ustensiles en seroient neufs, & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes demoiselles Darnford & Myladi Jones dîneroient avec lui Dimanche, & qu'en comptant leurs domestiques & les siens, il y auroit à l'Eglise une petite congrégation assez passable. N'ai-je pas bien imaginé, ajouta-t-il, de vous faire voir, avant qu'on célebre notre mariage dans la chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maison de Dieu, & qu'elle avoit été consacrée? Ah! Monsieur, lui dis-je, votre bonté pour moi ne peut s'exprimer!

M. Péters, ajouta-t-il, a offert de venir y officier; mais il ne veut pas rester à dîner ici, parce qu'il aura compagnie chez lui; de sorte que je veux que le service divin y soit fait par un homme à qui je donnerai tant par an, comme à une espece de Chapelain. Vous devenez toute sérieuse, ma Paméla, ajouta-t-il; je devine que vous pensez à M. Williams. En vérité, Monsieur, lui dis-je, si vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y pensois : le pauvre homme! je suis au désespoir d'avoir été la cause qu'il vous a désobligé.

Quand nous fûmes à la prairie, où la Noblesse du lieu va se promener quelquefois, le carrosse s'arrêta, & mon Maître descendit & me mena au bord du fossé, qui est une très-jolie promenade d'été. Il demanda à mon pere s'il aimoit mieux se promener à pied, ou faire le tour de la prairie en carrosse. Ce pauvre homme choisit de rester en carrosse, de peur, dit-il, que quelques personnes de condition ne se promenassent dans cet endroit-là; & il m'a dit depuis que pendant presque tout le chemin il avoit été à genoux dans le carrosse, rendant graces à Dieu des faveurs dont il le combloit, & le priant de répandre sa bénédiction sur mon Maître & sur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on se promene à l'ombre, je fus toute surprise d'y voir M. Williams, qui y étoit encore seul avec un livre à la main. Il paroit que ce

n'étoit point un hasard ; car j'ai su depuis qu'on avoit prié M. Péters de lui dire de se trouver dans cette promenade à telle heure du matin.

Ha, ha ! vieille connoissance, lui dit mon Maître, je vous retrouve encore ici : quel beau livre lisez vous-là ? C'est, dit-il, le *Lutrin de Boileau*. Vous voyez, reprit mon Maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le François, je travaille à apprendre l'Anglois, & j'espere y être maître dans peu.

Ce que je lisois, Monsieur, lui dit-il, est un très-beau morceau de poésie Françoise ; mais l'Anglois dont vous parlez est incomparable.

Vous êtes très-poli, M. Williams, répondit mon Maître ; mais quiconque n'en pensera pas comme vous, ne méritera pas de la posséder. Comment donc, Paméla, ajouta-t-il de la meilleure grace du monde ! vous agissez bien en étrangere avec M. Williams, après avoir été si familiere autrefois ; je puis vous assurer l'un & l'autre que je n'ai prétendu, en vous procurant cette entrevue, ni insulter M. Williams, ni rendre confuse ma Paméla. M. Williams, dis-je alors, je suis charmée de vous voir en bonne santé ; &, quoique la générosité de mon cher Maître ait heureusement changé la scene, depuis que nous ne nous sommes vus, je suis ravie d'avoir une occasion de vous assurer de ma

reconnoiſſance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre ſervice; non pas tant comme à moi, que comme à une perſonne qui pour lors avoit grande raiſon de ſe croire dans la détreſſe; & j'eſpere, Monſieur, ajoutai-je en m'adreſſant à mon Maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la ſorte.

Pour vous, Paméla, me dit-il, vous pouvez vous montrer auſſi reconnoiſſante qu'il vous plaira de la bonne intention de M. Williams; je ſuis bien aiſe que vous parliez en conſéquence de ce que vous penſez; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout-à-fait ſi obligé à cette bonne intention.

Permettez-moi, lui dit M. Williams, de vous repréſenter que je ſavois que vous n'avez pas été élevé en libertin, & que je n'avois aucune raiſon de vous croire tel par inclination. J'eſpérois que vous ne feriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir ſur ma conduite: & ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon Maître; mais, M. Williams, pouviez-vous croire que je duſſe vous remercier, ſi, aimant une perſonne plus que tout le reſte de ſon ſexe, vous me l'aviez dérobée, pour l'épouſer enſuite vous-même? D'ailleurs, ajouta-t-il, vous devez conſidérer que c'étoit une connoiſſance toute nouvelle pour vous, & très-ancienne pour moi; que je l'avois envoyée à une de mes maiſons pour m'en aſſurer davantage, &

qu'ayant

qu'ayant accès dans cette maison, vous ne pouviez effectuer votre dessein, sans violer en quelque sorte les loix de l'hospitalité & de l'amitié. Quant à mes vues sur elle, j'avoue qu'elles ne paroissoient pas des meilleures; mais il est toujours vrai que je n'étois pas obligé d'en rendre compte à M. Williams; beaucoup moins devoit-on vous excuser d'envahir un bien qui m'étoit si cher, & de tâcher de gagner son cœur, dans un temps où vous ne pouviez pas jurer que les choses ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avoue, répondit M. Williams, que ma conduite, telle que vous la représentez paroît blâmable à quelques égards. Mais, Monsieur, je ne suis qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Assurément il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre disgrace; &, si vous voulez bien peser impartialement toutes choses, & faire réflexion aux graces inimitables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable Demoiselle que voici (c'est ainsi qu'il me nomma), peut-être votre générosité regardera-t-elle comme l'exténuation d'une faute ce que votre colere n'en a pas voulu accepter comme l'excuse.

N'en parlons plus, dit mon Maître; je ne suis pas venu ici pour me mettre en colere contre vous. Paméla ignoroit qu'elle dût vous voir; & à présent que vous vous rencontrez ensemble, je voudrois vous demander, M. Williams, si, aujourd'hui que

vous ſavez mes vues honorables ſur cette excellente fille, vous ſentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais preſqu'autant de plaiſir à poſſéder l'amitié de ma femme, qu'à être ſûr du cœur de Mademoiſelle Andrews ?

Monſieur, reprit-il, je vous répondrai ſans détour. Il me ſemble que, ſi je n'avois conſidéré que moi-même, quelle qu'eût pu être ma condition, je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais je n'avois rien moins que lieu de me flatter de gagner ſon cœur ; mais plutôt tous les ſujets du monde de croire que, ſi elle avoit pu s'attendre aux bontés que vous avez pour elle, ſon cœur étoit déjà trop prévenu en votre faveur pour pouvoir penſer à aucun autre homme. J'ajouterai encore qu'en vous diſant avec franchiſe ce que je ferois, ſi je n'avois à conſidérer que moi-même, je trouve cependant, en faiſant réflexion à ſon avantage particulier & à ſon mérite, que ce ſeroit manquer de générоſité au dernier point, ſi, ayant toutes choſes à mon choix, j'héſitois à lui ſouhaiter un état ſi ſupérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & ſi proportionné à ſon mérite.

Vous êtes obligée à M. Williams, me dit mon Maître, & vous lui en devez un remerciment. La diſtinction qu'il vient de faire eſt très-judicieuſe : mais moi qui ai penſé vous perdre par ſon moyen, je ſuis ravi que les choſes n'aient point été laiſſées à ſon choix. M. Williams, continua-t-il, je

vous donne la main de Paméla en témoignage de ſon eſtime & de ſon amitié pour nous, parce que je ſais que cela lui fera plaiſir; & je vous donne la mienne pour vous aſſurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous diſe que je crois devoir la maniere raiſonnable dont vous penſez au peu de ſuccès que vous avez eu, plutôt qu'à la généroſité dont vous venez de parler.

M. Williams me baiſa la main au moment que mon Maître la lui donna, lui diſant, Monſieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite chapelle; & à moi, vous, Paméla, vous pouvez librement compter M. Williams au nombre de vos amis.

Quelle nobleſſe & quelle affabilité! M. Williams en verſoit des larmes de plaiſir, & moi auſſi. Je gardai le ſilence; mais M. Williams lui dit: Monſieur, votre généroſité m'apprendra à me croire inexcuſable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire; & le reſte de ma vie fera voir mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous.

Nous continuâmes de marcher juſqu'au carroſſe, où étoit mon pere. Paméla, me dit mon Maître, dites à M. Williams qui eſt cet honnête homme. Oh! M. Williams, m'écriai-je, c'eſt mon cher pere! A quoi mon Maître eut la bonté d'ajouter, & un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, M. Williams. Paméla lui eſt redevable de tout

ce qu'elle doit être, aussi-bien que de son existence : car je crois qu'elle ne m'auroit jamais amené où j'en suis, ni résisté si courageusement à mes poursuites, sans les bonnes leçons & l'éducation religieuse qu'il lui a fait sucer avec le lait.

Mon bon M. Andrews, dit M. Williams à mon pere en lui prenant la main, vous voyez sans doute avec un plaisir inexprimable les fruits de vos soins religieux, & vous êtes à présent, vous & votre chere fille, en chemin d'en ressentir les heureux effets. Je suis comblé des bontés de Monsieur, répondit mon pere ; & tout ce que je puis faire, c'est d'en bénir Dieu & lui.

M. Williams & moi étions plus près du carrosse que mon Maître, & le premier se retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté. M. Williams, faites à Paméla le plaisir de lui donner la main, & montez vous-même. Il me présenta la main avec une inclination. Mon Maître le fit monter & s'asseoir à côté de moi ; ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & s'assit lui-même vis-à-vis, à côté de mon pere, que j'avois en face.

M. Andrews, dit-il à mon pere, je vous dis hier que l'Ecclésiastique que vous voyez n'étoit pas M. Williams ; mais je vous dis aujourd'hui que Monsieur que voilà, l'est. Quoique je lui aie témoigné que je ne me croyois pas obligé à ses intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes, vous &

Paméla; &, si je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promissiez.

Monsieur, dit M. Williams, vous avez une maniere de combler les cœurs, dont j'ai à peine trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lu de ma vie; & elle est d'autant plus noble que vous en usez avant l'heureuse cérémonie, que je suppose qui ne tardera pas à s'en ensuivre. Toute brillante qu'est votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuse Paméla, quand elle se sera donnée à vous; car alors vous posséderez un trésor que des Rois pourroient vous envier.

Il est impossible que vous & moi disputions long-temps ensemble, dit mon généreux & bien aimé Maître à M. Williams, tandis que nos sentiments s'accorderont si bien sur les sujets les plus importants.

J'étois toute confuse. Mon Maître, qui s'en apperçut, me prit par la main, & me dit: allons, ma chere fille, levez les yeux, & tâchez de vous ravoir. Ne faites pas à M. Williams & à moi la cruelle injure de penser que nous répétions ici des compliments comme nous récitions autrefois des vers à l'école. J'oserai répondre pour nous deux, que nous ne disons pas un seul mot qui ne soit dicté par le cœur.

Ah! Monsieur, m'écriai-je, que tant de bonté est supérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer! chaque instant ajoute au poids des obligations qui m'accablent.

Ne pensez pas trop à cela, me dit-il de

la meilleure grace du monde. Les compliments, que vous fait M. Williams ont un grand avantage ſur les miens : car, quoiqu'également ſincere, j'ai beaucoup à faire & à dire pour récompenſer tous les maux que je vous ai fait ſouffrir : encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même, tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine ſatisfaction.

Il vit que mon pere étoit comme hors de lui de tant de marques de bonté, & qu'il en verſoit des larmes. Je ne ſuis pas étonné, lui dit-il, en quittant ma main & prenant la ſienne, que le pere de ma chere Paméla exhale ainſi par des pleurs la joie de voir toutes ſes épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aie eu pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais, depuis que je me ſuis réſolu au changement que vous voyez, j'y ai trouvé un plaiſir ſi pur & ſi doux, que mon propre intérêt m'affermira dans ma réſolution ; car ce n'eſt que depuis quelques jours que je connois le vrai bonheur.

Que vous êtes heureux, lui dit le pauvre M. Williams en pleurant de joie, que la grace de Dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une paſſion effrenée vous ait entraîné à commettre des crimes que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine ! Dieu vous a donné la force d'en arrêter tout-d'un-coup le torrent ; & il ne vous reſte plus, après avoir évité le mal, qu'à

vous livrer au bien, qui sera d'autant plus grand, que vous en jouirez sans que jamais votre conscience vous fasse le moindre reproche.

Vous avez bien raison, lui répondit mon Maître, de me faire ressouvenir que c'est à la grace de Dieu que je dois tous ces avantages. Je l'en bénis; je rends graces au digne homme que voici, des excellentes leçons qu'il a données à sa fille. Je la remercie aussi de les avoir suivies; & j'espere, M. Williams, qu'avec le temps ses bons exemples & votre amitié me rendront la moitié aussi bon que ma chere compagne. Vous avouerez aussi, je n'en doute point, que, sans faire tort à aucun de nos Gentilshommes, cela me rendra le meilleur chasseur de renards qu'il y ait en Angleterre...... M. Williams alloit parler comme il disoit ces derniers mots. Vous prenez tout-d'un-coup un air si grave, ajouta-t-il en se tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne seroit pas absolument approuvé de vous autres honnêtes gens de pratique; mais nous étions devenus tout-à-fait sérieux, & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Paméla est heureuse, ma chere mere! puisse mon cœur reconnoissant, & le bon usage que je pourrai faire des biens qui m'attendent, contribuer à faire durer longtemps l'état délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin pour l'amour du cher & aimable mortel qui devient ainsi dans les mains de la Providence un

moyen pour répandre la bénédiction sur tout ce qu'il regarde de bon œil ! Certes je ne pourrai jamais assez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes souhaits, en recherchant, sans être requis, l'occasion de se réconcilier avec un honnête homme, qui, pour l'amour de moi, avoit encouru sa disgrace, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours avant. Mais voyez, je vous prie, combien les voies de la Providence sont admirables ! cela même que je redoutois le plus qu'il vît ou qu'il connût, le contenu de mes papiers, a, je l'espere, levé tous ses scrupules, & est devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus désormais, pauvres aveugles que nous sommes, faire fond sur notre propre sagesse, & n'ayons plus la vanité de penser que nous devons régler absolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raisons du monde de dire que je ne me suis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été la plus trompée dans mon attente. Car, si je m'étois évadée ( ce que j'ai eu si souvent en vue & si ardemment souhaité ), j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd'hui au-devant de moi, & je me serois peut-être précipitée dans toutes les miseres que je voulois éviter. Il étoit néanmoins nécessaire que je fisse les pas que j'ai faits pour admirer les choses admirables qui m'arrivent. O sagesse im-

pénétrable du Créateur ! combien ne dois-je pas adorer la Bonté divine, & m'humilier devant elle, de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'efpere, un inftrument, non-feulement pour verfer fes faveurs fur l'aimable époux qu'elle me deftine, mais encore pour répandre fes bienfaits fur mes freres ! puiffe-t-elle m'accorder cette grace !

Ce fut de la maniere agréable dont je viens de parler que nous pafsâmes notre temps dans cette feconde & charmante promenade. Je crus que madame Jewkes rentreroit en terre, quand elle vit M. Williams revenir avec nous & traité avec de fi grands égards. Nous dinâmes avec toute la gaieté, la liberté & la cordialité imaginables ; & je vis bien aux manieres généreufes de mon Maître que je n'avois point à me gêner avec cet honnête Eccléfiaftique ; car toutes les fois qu'il s'imagina que j'étois fur la réferve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria, à plufieurs reprifes, de fervir mon pere & M. Williams, paroiffant charmé de me voir couper & diftribuer à la ronde, comme il l'eft de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la chapelle, qui eft très-jolie & décemment ornée : elle fera charmante, quand on y aura mis la derniere main, comme il en a le deffein au premier voyage qu'il fera dans le comté de Lincoln.

Mon cœur plien d'une joie mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied

pour la premiere fois, fut violemment ému de l'idée de la cérémonie que j'espere qui y sera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit autel, comme ils considéroient un tableau représentant la communion, & en admiroient le pinceau, je me glissai doucement dans un coin, où je ne pouvois être vue, &, à genoux, je répandis mon ame devant Dieu en action de graces de ce qu'après avoir été si long-temps éloignée du service divin, il permettoit qu'en entrant pour la premiere fois dans une maison dédiée à lui rendre honneur, je le fisse avec de si magnifiques espérances. Je le suppliai de me maintenir toujours dans des sentiments d'humilité, de me rendre digne de ses faveurs, & de vouloir bien en bénir la cause seconde, mon cher & bien aimé Maître.

Ma priere fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon Maître demander où j'étois, je vins le retrouver sur le champ.

J'espere, dit-il à M. Williams, que, quelque scandale que je vous aie donné par ma conduite passée (& c'est bien de cela que je dois véritablement avoir honte) vous ne refuserez pas d'officier ici demain & de nous y donner vos instructions. M. Péters a eu la bonté de m'offrir de le faire la premiere fois; mais je sais que cela l'embarrasseroit. D'ailleurs je voulois que la requête que je viens de vous présenter fût le prélude de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les ſentiments de la plus parfaite reconnoiſſance, dit M. Williams; j'avouerai cependant que, ſi vous exigez un diſcours, je ſuis abſolument pris au dépourvu. Je ne vous demande pas, dit mon Maître, de nous parler à l'occaſion d'aucun événement particulier: mais ſi vous avez quelque diſcours ſur ce texte.... *il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre-vingt-dix-neuf juſtes qui n'ont pas beſoin de repentance*, & qui ne me mette pas dans un jour à me faire montrer au doigt par mes domeſtiques & par ceux des Dames que nous aurons ici, j'en ſerai très-content. C'eſt un ſujet général qui me fait parler de cela, ajouta-t-il; au reſte, tout ce que vous nous donnerez ſera bien reçu; car je ſais que vous ne ſauriez faire un mauvais choix.

J'en ai un ſur ce texte, répondit M. Williams; mais, s'il m'étoit permis de prendre pour mon ſujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un ſermon d'actions de graces, que j'ai fait à l'occaſion d'une faveur ſinguliere du Ciel, répondroit fort aux ſentiments de gratitude dont je ſuis pénétré. Le texte eſt.... *Tu laiſſes maintenant aller ton ſerviteur en paix, car mes yeux ont vu ton ſalut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me conviendra parfaitement. Pas ſi parfaitement, Paméla, reprit mon Maître: car je ne vous laiſſe pas *partir* en *paix*, mais j'eſpere que vous *reſterez ici* avec *plaiſir.*

Cela eſt vrai, Monſieur, lui dis-je; mais j'ai vu *le ſalut de Dieu.* J'ai bien lieu, ajoutai-je, ou jamais femme ne l'*eut*, de dire avec la ſainte Vierge : *mon ame magnifie le Seigneur ; car il a regardé la petiteſſe de ſa ſervante...... & a élevé celle qui étoit dans l'abaiſſement.*

Je ſuis bien sûr, dit mon cher pere, que, ſi l'on en avoit le temps, le livre de Ruth fourniroit un beau texte ſur l'honneur que ma chere fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites-vous cela, mon cher M. Andrews, repliqua mon Maître? Je ſais l'hiſtoire dont vous parlez, & M. Williams confirmera ce que je dis, & que la chere enfant que voici me fera, pour le moins, autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monſieur, répondis-je, votre généroſité eſt inexprimable; mais je ne ſerai jamais de votre opinion. C'eſt ici une autre affaire, ma chere Paméla, me dit-il. Il me vaut mieux penſer que vous ſerez de mon ſentiment, & ce ſera une bonté en vous de penſer que vous n'y viendrez jamais. Voilà un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas-là, ma chere mere, un diſcours plein de nobleſſe, de délicateſſe & de bon ſens? Oh! qu'une femme eſt heureuſe de ſe trouver unie à un homme généreux & ſpirituel! Quoi de plus édifiant! Quoi de plus.... Mais les expreſſions me manquent, & je ne ſais que faire.

Au sortir de la petite chapelle M. Williams nous dit qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi ses sermons un discours convenable au jour suivant. J'ai une chose à vous dire avant que vous partiez, répondit mon Maître. Quand ma jalousie sur le compte de mon aimable Paméla me fit tenir à votre égard une conduite que m'inspiroit la vengeance, vous savez que je pris de vous une obligation de la somme pour laquelle je vous avois fait des affaires. J'en suis très-sincérement honteux, parce qu'en vous proposant de la signer je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le paiement; mais je ne savois pas ce qui pouvoit arriver entre Paméla & vous, ni jusqu'où vous pouviez l'un & l'autre pousser les choses : de sorte que je voulois avoir cette piece pour vous tenir en respect. Je ne crois donc pas, lui dit-il en tirant de sa poche l'obligation & la lui donnant; je ne crois pas vous faire un grand présent de vous la rendre déchirée. Je pense, ajouta-t-il, que les frais qu'elle a coûtés, & ceux qu'on vous a faits avant, ont été payés par mon Procureur; du moins le lui avois-je ordonné. Il a suivi vos ordres, répondit M. Williams; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la maniere obligeante dont vous le faites. Si vous vous en allez, lui dit mon Maître, vous ne ferez peut-être pas fâché de vous en retourner dans ma berline? Non, Monsieur, reprit-

il, je vous rends graces. Le plaisir de songer à vos bienfaits m'occupera si agréablement pendant tout le chemin, que je choisis de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loisir.

Mon cher pere avoit quelqu'inquiétude sur son habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la chapelle : le pauvre homme craignoit de faire du déshonneur à mon Maître, à cause de la jeune mademoiselle Darnford & des domestiques. Il m'en parla, & me dit en même-temps que mon Maître avoit eu la bonté de lui faire présent de vingt guinées pour les frais de ses habits & des vôtres; ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes je ne mériterai jamais la centieme partie des bontés qu'il a pour moi ! C'est presqu'un malheur d'être accablé du poids de si grandes obligations, & en même-temps de sentir si bien son peu de mérite. Oh! que le pouvoir de faire du bien est divin ! c'est tout ce que j'envie aux riches & aux grands.

Ah ! Monsieur, dis-je à mon Maître qui venoit justement à nous, vos bontés n'auront-elles point de bornes ? mon cher pere m'a dit ce que vous lui avez donné. C'est une bagatelle, ma chere Paméla, me dit-il, une légere marque de ma tendresse, ainsi n'en parlez plus. Mais n'ai-je pas entendu cet honnête vieillard témoigner de l'inquiétude sur quelque chose ? ne me cachez rien, Paméla. Tout son embarras, répondis-je, étoit l'impossibilité de s'absenter

du ſervice divin, & la crainte de vous faire du déshonneur par le peu de brillant de ſon équipage.

N'avez-vous pas de honte, M. Andrews, lui dit-il ? je croyois que vous ſaviez que l'extérieur n'eſt rien. Plût à Dieu que je fuſſe auſſi bien équipé que vous dans le cœur ! Mais à propos, Paméla, ajouta-t-il, votre pere n'eſt guere plus mince ni plus petit que moi ; nous irons lui & moi dans ma garde-robe ; &, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi bien fournie ici que dans le comté de Bedford, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainſi ne vous aviſez pas, me dit-il enſuite plaiſamment, de nous venir trouver que je ne vous appelle ; car il ne faut pas que vous ſachiez encore comment les hommes s'habillent & ſe déshabillent. Diſpenſez-m'en, de grace, lui dit mon pere ; je ſuis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en ſuis bien aiſe, reprit-il ; venez avec moi ſans plus de façon.

Il le mena en haut & lui montra divers habits, inſiſtant pour qu'il en choisît un. Mon pauvre pere étoit tout confus ; car mon Maître n'en trouvoit aucun de trop bon, & lui n'en voyoit aucun qu'il jugeât aſſez mauvais. Comme il fixoit ſes yeux ſur un de beau drap, qui lui paroiſſoit le plus ſimple, mon cher Maître à la fin lui aida, bon gré malgré, à eſſayer l'habit & la veſte. Je ne l'aurois jamais cru, parce qu'il me ſembloit que des deux mon Maître

étoit le plus grand & avoit le plus d'embonpoint ; mais je vis dans la suite qu'ils lui alloient à merveille. Comme le tout étoit simple, doublé de la même couleur, & fait pour voyager en carrosse, mon cher pere ne s'en accommoda que mieux. Il lui en fit présent, & appellant tout de suite la Jewkes ; madame Jewkes, lui dit-il, chauffez-moi bien cet habit pour demain au matin ; M. Andrews, qui ne croyoit pas rester avec nous Dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun. Je vous prie aussi de voir parmi mes bas & mes souliers s'il n'y en auroit point qui lui fussent propres ; voyez aussi parmi mon linge : car en gardant cet honnête vieillard plus long-temps que Dimanche, nous l'avons entiérement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même-temps les boucles d'argent qu'il avoit à ses souliers. Ainsi, ma chere mere, attendez-vous à voir mon pere beau comme un Adonis. De perruque, dit mon Maître, il ne lui en faut point ; car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre. Pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai soin de tout, Monsieur, lui dit madame Jewkes. Pour mon pere, il vint me trouver, & ne put retenir ses larmes. Je ne sais, me dit-il, comment me comporter sous le poids de tant de bienfaits. Ah ! ma chere enfant, c'est à la Bonté divine & à votre vertu que nous sommes redevables de tout.

## DIMANCHE.

Le lendemain Dimanche il sembloit que toute la famille prît plaisir à s'ajuster, pour la célébration du Sabbat dans notre petite chapelle. Myladi Jones amena M. Williams dans son carrosse; & les deux jeunes demoiselles Darnford vinrent dans le leur, avec chacune un laquais, sans compter le cocher. Nous déjeûnâmes ensemble avec tout l'agrément imaginable. Mon cher pere avoit l'air tout magnifique, & fut très-caressé des trois Dames. Comme nous déjeûnions mon Maître dit à M. Williams qu'il croyoit que faute d'un clerc il nous faudroit laisser-là les pseaumes. A quoi M. Williams répondit que non, & qu'il suppléeroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là dessus mon pere dit que, si on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office de son mieux, s'en étant toujours fait un plaisir. Je savois que dans sa jeunesse il avoit appris à chanter les pseaumes, qu'il l'avoit pratiqué constamment en particulier & en famille chaque Dimanche au soir, & qu'il avoit aussi tâché de l'enseigner dans la petite école qu'il avoit tenue avec si peu de succès au commencement de ses disgraces & avant qu'il se donnât à un genre de vie si dur; de sorte que je n'avois nulle crainte qu'il s'en acquittât mal

dans notre petite congrégation. Toute la compagnie parut charmée de sa proposition; de sorte que nous allâmes à la chapelle avec une assez belle apparence, madame Jewkes & tous les domestiques y étant, à la réserve du cuisinier. Jamais on ne fit le service divin avec plus de solemnité, & jamais on n'y assista avec plus de dévotion & de décence. Mon Maître, entre autres, Myladi Jones & les deux jeunes Demoiselles donnerent l'exemple & se comporterent d'une façon très-édifiante.

Mon cher pere remplit son poste avec beaucoup d'applaudissement, & fit les réponses comme s'il avoit été toute sa vie clerc de paroisse. Il choisit le Pseaume 23 *, qui nous fut chanté en entier, parce qu'il ne

* *Dieu me soutient par son pouvoir suprême ;*
*C'est mon Berger, qui me garde, & qui m'aime :*
*Rien ne me manque en ses gras pâturages ;*
*Des clairs ruisseaux je suis les verds rivages :*
*Et sous l'abri de son nom adorable*
*Ma route est sûre & mon repos durable.*

*Je ne crains point, marchant dans cette voie ;*
*Que de la mort je devienne la proie ;*
*Quand je serois dans la vallée obscure,*
*Par-tout, ô Dieu ! ta houlette m'assure.*
*Tes biens, aux yeux d'une envieuse troupe,*
*Couvrent ma table, & tu combles ma coupe.*

*De tous mes jours tu fais des jours de fête,*

contenoit que trois verſets. Il nous en lut chaque vers, & en commença l'air avec un cœur ſi rempli de ce qu'il faiſoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquillité que de zele, prononçant le tout très-diſtinctement. Sur quoi Myladi Jones me dit à l'oreille que les gens de bien étoient propres pour toutes ſortes de compagnies, & que leur cœur étoit toujours préſent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable. Pour la jeune Demoiſelle Darnford, elle ne ceſſoit de répéter : Dieu béniſſe un ſi bon & ſi digne homme! Jugez de la joie dont mon ame étoit remplie.

Je ſais, ma chere mere, que vous ſavez par cœur la plupart des pſeaumes qui ſont courts, de ſorte que je n'ai pas beſoin de vous tranſcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal tréſor eſt une Bible; & en eſt-il de plus grands au monde! Je ne ſache perſonne qui en faſſe un meilleur uſage que vous.

M. Williams nous fit un excellent diſcours ſur la libéralité & la générofité, & ſur la bénédiction attachée au véritable uſage des richeſſes. Il avoit pris ſon texte dans le XI chapitre du Livre des *Proverbes*,

*Et de ſenteurs tu parfumes ma tête ;*
*Tant de douceurs accompagnent ma vie ;*
*Que mon bonheur en eſt digne d'envie.*
*J'eſpere ainſi que dans ta maiſon ſainte*
*Je paſſerai tous mes jours en ta crainte.*

verſets 24 & 25. *Tel répand, qui ſera augmenté davantage; & tel ſe reſſerre outre meſure, qui n'en aura que diſette. La perſonne qui bénit ſera engraiſſée, & qui arroſe abondamment regorgera elle-même.* Il traita ſon ſujet avec tant d'art que la délicateſſe de mon Maître, qui craignoit d'abord quelqu'apoſtrophe perſonnelle, n'en fut nullement bleſſée; il fut aſſez judicieux pour ne point ſortir du général: & mon Maître trouva qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'eſprit.

Mon pere s'étoit mis précifément ſous le pupître, qui eſt la place du clerc: & Myladi Jones faiſant ſigne à ſon laquais de venir, le chargea tout bas d'aller lui demander en grace de nous donner un autre pſeaume quand le Sermon ſeroit fini. Il choiſit le plus court de tous, le CXVII *, parce qu'il crut, comme il me le dit après, que le précédent avoit été aſſez long.

Mon Maître remercia M. Williams de ſon excellent Sermon; les Dames en firent autant; je le fis auſſi de grand cœur; & il eut la bonté, auſſi-bien que M. Williams, de prendre mon pere par la main, & de le remercier de la maniere dont il avoit rempli

* *Nations, louez le Seigneur,*
*Peuples, chantez à ſon honneur.*
*Pour nous ſes ſoins & ſon amour*
*Se renouvellent chaque jour;*
*Et ſa conſtante vérité*
*Demeure à perpétuité.*

ſon office. Chacun lui en fit des compliments, & il n'y eut pas un domeſtique qui ne parût le regarder avec reſpect & avec plaiſir.

A dîner je fus obligée, malgré mille inſtances de ma part, de prendre le haut bout de la table; & mon Maître ſe mit au bas bout, entre M. Williams & mon pere. Paméla, me dit-il, vous êtes ſi adroite, que je crois pouvoir vous charger du ſoin de ſervir les Dames; pour moi, je ſervirai mes deux bons amis. J'aurois dû vous dire que j'avois mis un ſatin à fleurs, qui avoit été à ma maîtreſſe. Il avoit encore tout ſon luſtre, & paroiſſoit neuf. C'étoit un des premiers préſents que m'eût fait mon Maître; & les Dames, qui ne m'avoient vue que dans mon petit habit de laine, me firent mille compliments dès qu'elles me virent.

Après le dîner on parla des pſeaumes, & mon Maître fut très-méchant, ſi j'oſe l'appeller ainſi; car il ſe tourna du côté de mon pere, & lui dit: M. Andrews, il me ſemble que comme nous n'aurons que les prieres cette après-dînée, nous pouvons bien avoir un plus long pſeaume; ſi vous nous donniez le CXXXVII? Qu'en penſez-vous? De grace, mon cher Monſieur, m'écriai-je, ne parlez plus de cela. Paméla, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais vous nous le chanterez, ſelon votre verſion, avant que ces Dames s'en aillent. Mon pere ſourit, quoiqu'il ſouffrît un peu

pour moi, & dit: croyez-vous, Monſieur, qu'il puiſſe être chanté? Sans doute, dit mon Maître, il n'y a rien à craindre tant que madame Jewkes ne l'entendra pas.

Ce peu de mots excita la curioſité des Dames & Myladi Jones dit qu'elle ne voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine; mais qu'elle ſeroit charmée que ce fût de mon conſentement. En vérité, Madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas inſiſter là-deſſus, je n'y ſaurois conſentir. Vous le verrez, Meſdames, me dit mon Maître. allons, Paméla, ajouta-t-il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaiſie. Je vous prie donc Monſieur, repliquai-je, que je n'en entende rien. Paméla, me dit-il, je ſuis bien aſſuré que vous ne voudriez pas écrire ce qu'il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît. Oui, Monſieur, lui dis-je; mais il eſt des cas & des occaſions qui peuvent rendre paſſable en un temps ce qui ſeroit inſupportable dans un autre. Ah! reprit-il, Paméla, j'en ſuis auſſi bon juge que vous. Ces Dames ſavent une bonne partie de votre hiſtoire; & vous me permettrez de vous dire que ce qu'elles en ſavent vous fait plus d'honneur qu'à moi; de ſorte que, ſi je n'ai pas de répugnance à réveiller la choſe, vous pouvez bien ſouffrir que je le faſſe. Je vais, continua-t-il, vous tirer de peine; le voici, & en même-temps il le tira de ſa poche.

En vérité, Monsieur, lui dis-je en me levant, je ne saurois y consentir. J'espere que si vous voulez lire, vous me permettrez de sortir de la chambre pour un moment. C'est ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, Monsieur, qu'il n'en soit rien, lui dit Myladi Jones, nous ne l'entendrons point si mademoiselle Andrews y a tant de répugnance. Eh bien donc, Paméla, dit mon Maître, je vous donne à choisir que je le lise à présent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative est fâcheuse, Monsieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce sera l'un des deux. Faites donc ce qu'il vous plaira, répondis-je : car je ne saurois le chanter.

Je vois bien, dit mon Maître, qu'il faut que je le lise ; & pourtant, tout considéré, il me vaudroit autant n'en rien faire, car je n'en retirerai pas beaucoup d'honneur. Lisez-le-nous donc, je vous en prie, dit la jeune demoiselle Darnford, pour que nous en jugions.

Eh bien donc, continua-t-il, voici de quoi il est question. A ce qu'il paroît, Paméla, dans le temps de sa détention, c'est-à-dire, lorsqu'elle fut prise prisonniere, pour me rendre bientôt son prisonnier, car c'est-là la somme de tout ; Paméla dit, dans son journal, qui ne devroit être lu que de ses parents, qu'un jour elle fut sollicitée par madame Jewkes à lui chanter un pseaume, & que sa tristesse ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire ; mais qu'après

mais qu'après que madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le pseaume CXXXVII se pouvoit appliquer à sa situation présente, madame Jewkes, l'ayant souvent priée inutilement de lui chanter une chanson. Que là-dessus elle en fit une application plus particuliere au cas où elle se trouvoit, & que, regardant madame Jewkes comme une geoliere qui en vouloit à son honneur, elle tourna le pseaume en question de la maniere suivante. Là-dessus M. Williams, ajouta-t-il, vous aurez la bonté de lire un verset de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verset de celle de Paméla qui y répond. Là-dessus M. Williams tira de sa poche son petit livre de prieres, & lut ce premier verset:

*Etant assis aux rives aquatiques*
*De Babylon, pleurions mélancoliques;*
*Nous souvenant du pays de Sion:*
*Et au milieu de l'habitation*
*Où de regret tant de pleurs répandîmes,*
*Aux saules verds nos harpes nous pendîmes.*

Mon Maître lut ce qui suit.

*Etant assise au manoir horrifique*
*De Belton-Hall, pleuroit mélancolique;*
*Me désolant de ma détention:*
*Et au milieu de l'habitation*
*Où de regret épandis tant de larmes,*
*Seulette un jour pensois à mes alarmes.*

Les

Les Dames dirent que rien n'étoit plus joli ; & Mademoiselle Darnford ajouta que quelqu'un de la compagnie avoit très-bien observé que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je savois bien, dit mon Maître, que je ne m'acquerrois pas grand honneur en montrant cette piece ; mais lisons toujours. M. Williams continua.

*Lors ceux qui là captifs nous emmenerent*
*De les sonner fort nous importunerent*
*Et de Sion les chansons réciter.*
*Las ! dîmes-nous, qui pourroit inciter*
*Nos tristes cœurs à chanter la louange*
*De notre Dieu dans une terre étrange ?*

Ce verset, interrompit mon Maître, se rapproche beaucoup de l'original. Il est tourné avec une charmante simplicité.

*Lors celle-là qu'on fit ma geoliere ;*
*Insolemment sa pauvre prisonniere*
*Vint requérir de psalmes lui chanter.*
*Las ! de quel front oses-tu m'exciter*
*( Dis-je en mon cœur ) à chanter la louange*
*De notre Dieu dans ce séjour étrange !*

Il ne se peut rien de mieux, dit M. Williams. Quoi donc, ajouta Myladi Jones en s'adressant à moi ! avez-vous bien pu souhaiter que nous fussions privés de ce nouvel échantillon de vos talents & de votre génie ?

Ah ! s'écria mon pere, vous allez rendre

ma chere enfant orgueilleuse. Non, non; lui dit mon généreux Maître, Paméla ne sauroit être orgueilleuse, car les louanges n'énorgueillissent que ceux qui ne sont pas accoutumés à les entendre. Mais continuons. M. Williams lut :

*Or toutefois puisse oublier ma dextre*
*L'art de harper avant qu'on te voie être;*
*Jerusalem! hors de mon souvenir:*
*Ma langue puisse à mon palais tenir,*
*Si je t'oublie, & si jamais j'ai joie,*
*Tant que premier ta délivrance j'oie.*

Voici, dit mon Maître, la parodie de Paméla, qui approche aussi beaucoup de l'original.

*Or toutefois puisse oublier ma drette*
*L'art de sonner de la douce épinette,*
*Si d'aller droit ne sais me souvenir.*
*Ma langue puisse à mon palais tenir,*
*Si je m'oublie, & si jamais j'ai joie,*
*Tant que premier ma délivrance voie.*

Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi le plaisir d'en demeurer là. Permettez-moi, Mademoiselle, répondit M. Williams, de vous demander en grace de me laisser lire le reste : je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécrations du Psalmiste contre les Babyloniens insultants.

En vérité, M. Williams, répondis-je,

vous n'auriez pas dû dire cela. Oh ! interrompit mon Maître, c'est ici un des meilleurs endroits. La pauvre madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom ; gardons-nous d'autant moins de nous en priver, que ma chere Paméla y fait briller une vertu qui lui est propre, en ne souhaitant aucun mal à sa persécutrice. Lisez la stance suivante, M. Williams. Ce dernier lut.

*Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime*
*Les fils d'Edom, qui sur Jerosolyme*
*Crioient au jour que l'on la détruisoit :*
*Souvienne-toi que chacun d'eux disoit,*
*A sac, à sac, qu'elle soit embrasée,*
*Et jusqu'au pied des fondements rasée !*

Vraiment, dit mon Maître, il me semble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a assez bonne grace, comparée avec l'original. Voici aussi les fils d'Edom qu'on n'épargne pas autrement.

*Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime*
*L'affreuse Jewkes, qui voudroit dans le crime*
*Faire tomber ta pauvre Paméla !*
*Souvienne-toi comme elle a dit*, voilà
Bien des façons ! *puis d'un ton de tigresse,*
*A bas, à bas, ces grands airs de sagesse !*

En vérité, Monsieur, lui dis-je, on au-

roit pu passer par-dessus cet endroit : mais les Dames & M. Williams s'écrierent qu'elles en seroient bien fâchées ; ce qui me fit voir que la malheureuse Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A présent, dit mon Maître, lisez les horribles malédictions que prononce le Psalmiste. M. Williams acheva ainsi sa lecture.

*Aussi sera Babylon mise en cendre :*
*Et très-heureux qui te saura bien rendre*
*Le mal dont trop près nous viens toucher ;*
*Heureux celui qui viendra attacher*
*Les tiens enfants de ta mamelle impure,*
*Pour les froisser contre la pierre dure !*

Voici, dit très-obligeamment mon Maître, de quelle maniere Paméla a tourné ces vers :

*Aussi seras, impudique ennemie ;*
*Ains non pas moi, couverte d'infamie ;*
*Et pour ton bien ce mal t'arrivera.*
*O ! bienheureux le mortel qui viendra,*
*En me tirant de ta patte effroyable,*
*Te tirer toi de la griffe du diable !*

Je m'imagine, dit mon Maître à M. Williams en souriant, que, si nous savions la vérité du fait, nous trouverions qu'on espéroit alors que vous seriez ce bienheureux mortel. A qui que ce fût que ceci eût rapport dans ce temps-là, dit M. Williams, l'heureux mortel en question ne sauroit,

Monsieur, être présentement que vous-même.

J'osois à peine lever la tête, tant j'étois confuse des louanges dont toutes les Dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font ce n'est que parce que mon Maître a tant de bonté pour moi, & aime à entendre chanter mes louanges. Car, outre que j'ai beaucoup pris du Psalmiste, je ne vois rien dans ces vers de si beau qu'ils voudroient me le faire accroire.

Nous allâmes tous, & la cuisiniere en fut aussi, l'après-dînée à l'Eglise, comme nous y avions été le matin: mon cher pere finit le service par les versets suivants du pseaume CXLV, y magnifiant fort à propos le saint nom de Dieu pour toutes les faveurs dont il nous combloit, mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils sont dans les pseaumes; ce qu'il crut être d'autant moins nécessaire, qu'il nous lisoit chaque vers avant que nous le chantassions.

*Oui! l'éternel est juste en tous ses faits,*
*Et ses faveurs remplissent nos souhaits;*
*Il se tient près de ceux qui tous les jours*
*D'un cœur fidele implorent son secours.*
*Sa providence, à ceux qui le réverent*
*Donne toujours ce que leurs cœurs esperent:*
*Il est touché de leurs cris, de leurs larmes;*
*Il les délivre en toutes leurs alarmes.*
*A toi, Seigneur, s'attend la créature;*

*Elle reçoit de toi la nourriture ;*
*Quand il eſt temps, ouvrant ta main puiſſante ;*
*Tu la repais, & remplis ſon attente.*
*Je veux chanter ta gloire & ta grandeur,*
*Qu'on voit briller avec tant de ſplendeur ;*
*Et, pour louer tes miracles divers,*
*J'emprunterai la voix de l'univers.*

Nous nous promenâmes dans le jardin juſqu'à ce que le thé fût prêt ; &, comme nous allions par la porte de derriere, mon Maître me dit : *de toutes les fleurs du jardin il n'en eſt point de ſi belles que le tourneſol.* Ah! Monſieur, lui dis-je, oubliez préſentement tout cela ! M. Williams qui l'entendit, en parut un peu décontenancé. Sur quoi mon Maître lui dit : M. Williams, je ne cherche point à vous rendre ſérieux ; mais j'admire les reſſorts étranges par leſquels les événements ſont amenés. Je vois d'autres objets ici autour qui me touchent plus par la conſidération des dangers que ma chere Paméla a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la généroſité même, lui répondit M. Williams.

Ils ſe promenerent enſuite tête-à-tête pendant un bon quart-d'heure, parlant de choſes générales & de littérature, & nous rejoignirent fort contents de leur converſation.

Myladi Jones ſe mit entre mon Maître &

moi, & se tournant vers lui : ah ! quand l'heureux jour viendra-t-il, lui dit-elle ? nous souhaitons qu'il n'en soit plus question, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous aussi long-temps que vous y pourrez rester. Je voudrois, dit mon Maître, que ce fût demain ou après-demain au plus tard, si Paméla y consentoit ; car j'ai envoyé chercher une licence (*), & celui que j'ai chargé de la commission sera ici ce soir, à ce que j'espere, ou demain de grand matin. De grace, Paméla, ajouta-t-il, ne différez pas plus loin que Jeudi. Quoi donc ! me dit Myladi Jones, seroit-il bien vrai que vous fissiez traîner la chose en longueur ? Fort bien, dit mon Maître, à présent que vous êtes de mon côté, je vous laisse avec elle pour arrêter le jour : & j'espere qu'elle n'insistera pas sur des bagatelles, comme sur quelque chose d'important. Là-dessus il nous quitta, & fut joindre les deux jeunes Demoiselles.

Myladi Jones me dit qu'elle ne balanceroit point à me trouver blâmable, si je différois d'un moment, parce qu'elle comprenoit que Myladi Davers seroit dans la derniere inquiétude que son frere ne m'épousât, & que rien au monde ne seroit plus triste si quelque chose venoit à la traverse. Madame, lui dis-je, lorsqu'il eut la bonté

(*) C'est un acte expédié à la Cour ecclésiastique au nom de l'Archevêque de Cantorbéri, par lequel il est permis à tous Ministres de marier deux personnes sans publication de bans.

de m'en parler pour la premiere fois, il me dit que l'affaire se feroit dans quinze jours; mais il me demanda ensuite si je voulois que ce fût dans la premiere ou dans la seconde semaine. Je lui répondis (car pouvois-je faire autrement?) que ce seroit dans la seconde. Il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la seconde semaine. Or, Madame, ajoutai-je, m'ayant ainsi marqué l'intention où il étoit que ce fût pour un des jours de la seconde, je n'avois garde de montrer plus d'empressement que lui, en lui nommant un jour de la premiere.

Fort bien, me dit-elle; mais, comme il vous presse avec tant d'égards & de politesse d'en avancer le moment, il me semble qu'à votre place j'y consentirois. Comme elle me vit hésiter & rougir, vous savez mieux que moi, ajouta-t-elle, ce qui vous convient; je vous dis seulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penserois sérieusement, & que, si je le trouvois fort empressé, assurément je croirois devoir l'obliger, & consentir à ce qu'il souhaitoit.

Mesdemoiselles Darnford demanderent instamment d'être à la noce, & qu'on leur donnât un bal. Appuyez notre requête, Mademoiselle Andrews, me dirent-elles, vous ne sauriez nous obliger plus sensiblement. En vérité, Mesdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois. Et pourquoi cela, me dirent-elles? Je ne sais, répondis-je: il me semble qu'on peut célébrer avec plaisir l'anniver-

faire de son mariage; mais pour le jour même, en vérité, Mesdames, je le trouve un jour trop important pour celles de notre sexe pour y pouvoir être fort gaie : c'est une affaire tout-à-fait sérieuse & qui donne beaucoup à penser; & je suis sûre que, dans le même cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'aînée, on n'en a que plus de besoin de se réjouir & de s'égayer de son mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon Maître, quelle réponse vous deviez attendre de Paméla. La plus jeune dit que de sa vie elle n'avoit entendu parler de gens si graves en pareille occasion. J'espere aussi, Monsieur, ajouta-t-elle, que ce jour-là vous ne ferez que chanter des pseaumes, & que Mademoiselle le passera en jeûne & en oraison. Qui jamais ouit parler de porter ainsi le sac & la cendre en un jour de noces? Il me sembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai assez à faire avant qu'il soit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé, & tout ce que les Dames purent obtenir de mon Maître, ce fut de leur donner un petit bal avant que de quitter le pays. Mademoiselle Darnford dit alors qu'il falloit donc que ce fût chez elles que se fît l'assemblée, parce que, si elle ne pouvoit pas être à la noce elle se croiroit insultée, & ne reviendroit plus que nous n'eussions été les voir.

Quand elles furent parties, mon Maître voulut faire rester mon pere jusqu'après la conclusion; mais il demanda en grace qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour, donnant pour raison que ma mere seroit doublement inquiete, s'il tardoit plus long-temps, & que d'ailleurs il mouroit d'impatience de lui apprendre toutes les circonstances du bonheur de sa fille. Quand mon Maître vit qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner, il appella Thomas, & lui ordonna de tenir prêt pour le lendemain de grand matin un certain cheval bai pour mon pere, avec un porte-manteau pour mettre ses habits, & de l'accompagner tout le premier jour, ou même jusques chez lui, si M. Andrews l'aimoit mieux. Et, ajouta-t-il en s'adressant à mon pere, comme ce cheval-là vous servira pour aller & venir quand vous nous rendrez visite dans le comté de Bedford, je vous en fais présent, aussi-bien que de son équipage. Et ne vous avisez pas de dire non, continua-t-il, voyant que mon pere vouloit parler; je ne veux pas qu'on me refuse. Cela n'étoit-il pas charmant?

Il lui dit encore mille choses obligeantes à souper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre lorsque ma mere & lui les auroient lus. Un pere & une fille qui s'aiment aussi tendrement que vous, ajouta-t-il, seroient peut-être bien-aises d'être quelques instants seuls. Faites donc mes compliments à la

bonne madame Andrews, & dites-lui qu'avant qu'il soit peu j'espere de vous voir ensemble dans une visite que vous rendrez à votre fille à mon autre maison. Je vous souhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voie, le bon soir & un bon voyage. En disant cela il lui prit la main, & laissa mon cher pere si pénétré de ses bontés & de ses bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une seule parole.

Vous vous imaginez assez, ma très-chere mere, la peine que j'ai eue à me séparer de mon cher pere, qui ne m'a pas quittée sans répugnance : mais il étoit si impatient de vous revoir, & de vous annoncer les bonnes nouvelles dont il a le cœur rempli, que je ne souhaitois presque qu'à demi de le retenir.

Madame Jewkes apporta deux bouteilles d'eau de cerises, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon pere ; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choses au monde y être vu dans son voisinage avant qu'on sût publiquement que j'étois mariée. Il ne voulut pas non plus entamer les vingt guinées que ce temps-là ne fût venu, de peur des réflexions, ajoutant qu'alors il me consulteroit sur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira ; j'espere à présent, mon cher pere, que nous aurons souvent le plaisir d'entendre parler l'un de l'autre, sans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit se coucher de bonne heure, afin de pouvoir se lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus si je me levois le matin pour le voir partir, ce qui ne feroit que rendre notre séparation plus triste, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

M. Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaqueteroit tout dès le soir même. Il me donna donc sa bénédiction, pria Dieu pour moi, & me promit de vous en faire faire autant, ma très-chere mere. Je me retirai dans mon cabinet toute triste de son départ, qui pourtant me faisoit à demi plaisir, si je puis parler ainsi, parce que, quoiqu'il me quittât par nécessité, il ne le faisoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait jusques-là, parce que j'étois persuadée que mon Maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire autre chose pour lui. J'ajoutai qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher Maître, que ce dernier, qui avoit tant de personnes à employer sur les terres spacieuses qu'il possédoit, pourroit, sans faire tort à qui que ce fût, tirer de lui des services équivalents.

Il me le promit fortement; ayez la bonté,

ma chere mere, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'espere que mon Maître ne verra pas ce griffonnage ; car je ne veux pas vous l'envoyer que je ne vous annonce en même-temps la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher pere peut vous apprendre la plupart des choses que j'ai écrites depuis la date des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. Adieu donc, ma très-chere mere, bon soir. Dieu veuille donner un bon voyage à mon pere, & vous le ramener en joie & en santé.

---

## LUNDI.

M. Colbrand étant de retour, mon Maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. Ah ! que le cœur me battit en la voyant ! A présent ma chere Paméla, me dit-il, dites-moi si vous ne pourriez pas me dire le jour ; votre parole est la seule qui nous manque. J'osai lui baiser la main, &, quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne savois comment répondre à ses bontés ; que je ne voudrois pas, pour toutes choses au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur que je ne pourrois jamais reconnoître par mille & mille égards pendant la plus longue vie, si Dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'est possible, me conformer en tout à votre vo-

lonté. Mais.... Mais quoi, interrompit-il avec une tendre impatience? Monsieur, lui dis-je, lorsque Jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix, & mon cœur vous est si dévoué, que ma seule crainte est de me montrer plus empressée que vous ne le souhaiteriez. Cela ne se peut, ma chere enfant, me dit-il en me serrant dans ses bras; c'est l'impossibilité toute pure. Si vous ne craignez que cela, la chose aura lieu tout-à-l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais. Je vais sur le champ, dit ce cher Maître, donner tous les ordres nécessaires, & il se leva en effet.

Non de grace, m'écriai-je, non, mon cher Monsieur; écoutez-moi, je vous en conjure, ce ne sauroit être pour aujourd'hui. Cela ne sauroit être, reprit-il? Non, en vérité, lui dis-je.... & j'étois pénétrée de lui voir une impatience si généreuse. Pourquoi donc, ajouta-t-il? pourquoi flattiez-vous dans le moment mon tendre cœur de l'espérance que cela se pouvoit? Monsieur, repris-je, si vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai pensé. Parlez, me dit-il.

Monsieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur que ce grand jour, s'il doit venir, fût un Jeudi. Ce fut un Jeudi que mon cher pere & ma chere mere se marierent; & tout indigents qu'ils sont, jamais couple ne fut plus heureux. Ce fut un Jeudi que la pau-

vre Paméla vint au monde. Ce fut un Jeudi que feue ma chere Maîtresse me prit des mains de mes parents, & m'accorda sa protection. Ce fut un Jeudi, Monsieur, que vous me fîtes enlever dans cette campagne, où, par la grace de Dieu, & moyennant la continuation de vos bontés, je me vois réservée à un bonheur miraculeux. Et ce fut, en comptant d'un Jeudi, que vous me dites que dans quinze jours vous m'assureriez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc sensiblement, Monsieur, si vous voulez bien avoir cette complaisance pour ma sotte superstition. C'est pour cette raison, Monsieur, que, lorsque vous me priâtes de ne pas différer jusqu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le Jeudi de la semaine suivante fût ce dernier jour-là.

Ma chere Paméla, me dit-il, il faut que je vous avoue qu'en effet vous me paroissez un peu superstitieuse. Il me semble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la semaine le jour heureux par fatalité. Par exemple, ce fut un Lundi, pouvez-vous dire, que mon pere & ma mere conclurent qu'ils se marieroient le Jeudi d'après. Il y a tant d'années qu'un Lundi ma mere faisoit tous ses préparatifs pour accoucher le Jeudi suivant. Ce fut un Lundi, & il y a de cela quelques semaines, que vous n'aviez plus que deux jours à attendre pour être enlevée un Jeudi. Moi-même, ajouta-t-il, je me souviendrai toujours que c'étoit un Lundi que je vous écrivis

la lettre à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laisser persuader de revenir chez moi; & ce fut ce même Lundi que vous rentrâtes dans cette maison, & cette époque sera, je l'espere, ma chere fille, aussi heureuse qu'aucune de celles que vous avez nommées. Et enfin vous pourrez dire dès à présent, ce qui couronnera l'œuvre, ce fut un Lundi que je me mariai. Allons, allons, ma chere, ajouta-t-il, Jeudi a régné assez long-temps : mettons à présent Lundi à sa place, ou du moins mettons-les de niveau. Vous voyez même qu'il y a un juste droit, & que dans la semaine que nous avons devant nous il est le premier en date. J'espere qu'alors nous rendrons le Mardi, le Mercredi, le Vendredi, le Samedi & le Dimanche d'aussi heureux jours que le Lundi & le Jeudi; & qu'avec la bénédiction du Ciel nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle si délicieux, que nous ne saurons plus auquel donner la préférence.

Oh! le charmant discours! oh! la délicieuse réponse!

En vérité, Monsieur, lui dis-je, vous raillez ma foiblesse d'une maniere angélique: mais, de grace, que si peu de chose ne vous arrête pas, puisque vous m'avez si généreusement obligée dans ce qu'il y a de plus important, si vous me permettez de choisir, je donne la préférence au Jeudi.

Si vous pouvez, ajouta-t-il, me faire voir que vous avez une meilleure raison que la mienne, je vous accorde votre de-

mande, ſinon j'envoie ſur le champ chercher le Miniſtre.

Je vous jure qu'il y alloit tout de bon...... Ah! comme je tremblai! Arrêtez, lui criai-je, Monſieur, arrêtez! nous avons mille choſes à nous dire auparavant. J'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences. Dites-m'en donc les principales dans une minute, reprit-il: car tout ce que nous avons à nous dire peut être débattu pendant que le Miniſtre viendra. En vérité, lui dis-je, ce ne ſauroit être aujourd'hui. Sera-ce donc demain, reprit-il? Eh bien, Monſieur, puiſque vous ne voulez pas que ce ſoit un Jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon ſi aimable en faveur du Lundi, que ce ſoit donc Lundi prochain. Quoi! encore toute une ſemaine, s'écria-t-il! Oui, Monſieur, répondis-je, ce ſera ce jour-là, ſi vous le voulez bien, & il ſera encore un des jours de la ſeconde ſemaine, comme vous le demandiez. Savez-vous bien, ma chere fille, me dit-il, qu'il ſe paſſera ſept mois entiers entre ci & Lundi? Si ce n'eſt pas demain, que ce ſoit Mercredi; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Eh bien donc, Monſieur, repliquai-je, je vous demande pour derniere grace de ne reculer que d'un jour de plus, & ce ſera encore mon cher & bien aimé Jeudi. Si je conſens à différer juſques-là, me dit-il, puis-je eſpérer, ma chere Paméla, que Jeudi prochain ſera infailliblement le jour heureux? Oui, Monſieur, répondis-je: &

je suis sûre que j'avois l'air d'une franche sotte en disant ce oui-là.

Ma sottise, vous l'avouerez, mes chers parents, étoit pourtant hors de saison, ayant à faire à un homme aussi charmant, que j'aimois si tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus est, si honorable d'aimer. Mais la circonstance de la solemnisation prochaine, & le changement de ma condition ; changement souhaitable à la vérité par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement sans retour, m'en imposent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle la plupart des jeunes gens changent ainsi toute la scene de leur vie.

C'est de cette maniere, mes chers parents, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de Jeudi; & il est Lundi au moment que je vous écris. Bon Dieu ! la seule pensée m'en ôte presque la respiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte. M'ôter une semaine entiere sur dix jours ! j'espere que je n'ai rien précipité. Je suis bien sûre au moins que l'envie d'obliger mon cher Maître justifie amplement ma conduite : car il mérite que je fasse pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le soir. Voyez, je vous prie, comme le cœur nous gagne insensiblement. Cette courte absence m'ennuya à la mort, d'autant

plus que nous l'attendions à dîner. Je me flatte que je ne deviendrai pas attachée à lui au point de le rendre indifférent. Cependant, mes chers pere & mere, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même; & jamais, quoi qu'il soit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A son retour il me dit qu'il avoit fait une promenade charmante, & qu'elle l'avoit mené plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Je souhaiterois fort, me dit-il à souper, que M. Williams nous mariât, pour le convaincre de ma parfaite réconciliation : mais d'un autre côté, ajouta-t-il très-généreusement, je crains, après ce qui s'est passé entre vous deux, de blesser le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une insulte, que je ne suis assurément pas capable de lui faire. Qu'en dites-vous, ma chere fille! pensez-vous qu'il prît la chose sur ce ton-là? J'espere que non, repliquai-je; car, si je ne saurois répondre de ce qu'il pourroit peut-être penser, je répondrois bien qu'il n'a aucune raison de penser rien de semblable. Mais, en vérité, Monsieur, vous en avez déjà agi si noblement avec lui, qu'à mon avis votre bonté ne sauroit lui être équivoque.

Il me parla ensuite avec quelque ressentiment de la conduite de Myladi Davers, & je lui demandai s'il n'étoit rien arrivé de nouveau. Oui, me dit-il, on m'a remis une impertinente lettre de son mari, qu'il ne me cache point m'avoir écrite à son instiga-

tion. Ce n'est guere qu'une insolente bravade, fondée sur la supposition que je suis prêt à vous épouser. J'étois si piqué, ajouta-t-il, qu'après l'avoir lue je la déchirai en mille morceaux, que je jettai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée de dire à son Maître ce que j'en avois fait. Je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler. Je crus, il est vrai, lui entendre dire quelque chose de la venue de ma sœur ici, mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je suppose que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Paméla, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de sœurs, toutes leurs oppositions n'auroient nul poids sur mon esprit, & mon intention n'étoit pas que vous le sussiez; mais il faut bien vous attendre à trouver quelques légers obstacles dans l'orgueil de ma sœur, qui a eu tout à souffrir de celui de son frere. Je vois assez que nous nous touchons d'aussi près par l'esprit que par le sang. Mais ce ne sont pas ses affaires; &, si elle vouloit que les choses allassent à sa fantaisie, c'étoit à elle à se comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guere de se vanter tant de sa naissance, à elle qui sait si peu se conduire en femme de son rang.

Je suis au désespoir, lui dis-je, de me trouver la cause malheureuse d'une division entre un si bon frere & une si digne sœur. N'en parlez pas ainsi, Paméla, reprit-il,

puisque c'est une suite indispensable du bonheur que nous attendons. Supportez seulement la chose, parce que c'est ma sœur, & me laissez le soin de lui faire sentir sa témérité.

Si la conduite la plus soumise, & le comportement le plus humble, joint à un respect profond, & qui se manifeste en tout pour Myladi Davers, peuvent être de quelque efficace sur son esprit, comptez, lui dis-je, sur-tout ce que je suis capable de faire pour la toucher. Non, Paméla, reprit-il, ne vous imaginez pas, quand vous serez ma femme, que je vous laisse rien faire d'indigne de ce titre. Je sais quels sont les devoirs d'un mari, & je protégerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme si vous étiez née Princesse.

Votre bonté ne peut s'exprimer, lui dis-je; mais je suis fort éloignée de regarder une disposition à la douceur comme la marque d'un cœur bas. C'est ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre; & il me sera bien aisé de la supporter, à moi qui puis la contrebalancer par tant de bienfaits qui partent tous de la même cause.

Fort bien, dit-il; voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage comme d'une chose qui se fera la semaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aille, ou quoi que je fasse, je suis environné d'espions. Mais ce que je m'apprête à faire est si louable, que je ne me soucie ni d'eux, ni de ceux qui les

emploient. J'ai déjà ordonné à mes domestiques de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours ; & madame Jewkes m'assure qu'ils disent tous que nous devons nous marier de Jeudi en huit. Ainsi je prierai M. Péters, qui voudroit voir ma petite chapelle, de venir sous prétexte de déjeûner avec moi, assister M. Williams, Jeudi prochain, puisque vous ne voulez pas que cela se fasse plutôt : nous n'aurons besoin que de ces deux Messieurs, & je prierai M. Péters d'en faire un secret pendant quelques jours, même à sa famille. Ma chere fille a-t-elle quelque chose à objecter à cela ?

Ah ! Monsieur, lui dis-je, votre générosité, qui n'a point de bornes, peut-elle me laisser quelque lieu à des objections ? J'espere que Myladi Davers & vous ne tiendrez pas votre cœur au point d'en devenir irréconciliables ; &, quand elle viendra vous voir, pour demeurer quinze jours ou trois semaines avec vous, comme elle avoit coutume de faire, je me renfermerai soigneusement, pour ne la pas choquer par ma vue.

Fort bien, Paméla, me dit-il ; nous parlerons de cela dans son temps ; vous ferez pour lors ce que je trouverai à propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma sœur, c'est qu'elle ait poussé son singe titré de mari à m'écrire, après y avoir elle-même si mal réussi. Je voudrois avoir gardé la lettre, pour vous faire voir

comment un homme, qui n'a en général que les allures d'un sot, peut s'ingérer d'écrire sur le ton de grand Seigneur. Mais je suppose que ma sœur a tout dicté, & que le pauvre homme n'est que son humble copiste.

---

## MARDI.

Le lendemain au matin Thomas revint d'avec vous, mon très-cher pere, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite santé, & qu'il vous avoit laissé continuant votre route pour aller retrouver ma chere mere. J'espere apprendre bientôt votre arrivée. Mon Maître me fit jouer du clavessin, & chanter en même-temps, & eut la bonté de louer l'un & l'autre. Mais il loue également tout ce je fais, tant sa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi nous revînmes de prendre l'air en carrosse. J'y fus enchantée de sa conversation, qui roula sur les Auteurs Anglois, & en particulier sur les Poëtes. Il m'entretint aussi d'une description de quelques-unes des curiosités qu'il avoit vues en Italie & en France, lorsqu'il fit ce que les gens du beau monde appellent le grand tour. Il me dit qu'il languissoit de se voir à son autre campagne, ne sachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas proposé de rester la moitié si

long-temps. Quand nous y ſerons fixés, ajouta-t-il, il vous arrivera rarement de m'avoir ſi conſtamment avec vous; car j'ai bien des affaires à régler, qui me mettront dans la néceſſité d'aller à Londres, où j'ai avec mon Banquier des comptes que j'ai laiſſé courir beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire. Je ne ſais pas, ajouta-t-il, ſi l'Hiver prochain je ne vous ferai pas goûter un peu des plaiſirs de la ville, pendant un mois ou ſix ſemaines. Je répondis que ſa volonté régleroit toujours la mienne; & qu'autant qu'il me ſeroit poſſible, je ne deſirerois ces plaiſirs-là, ni aucuns autres amuſements, qui ne fuſſent de ſon choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne ſois fort heureux avec vous; & j'eſpere, ma chere enfant, que vous la ſerez avec moi; car les vices que j'aurai déſormais à ſatisfaire ne ſont pas fort énormes, quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite. Si vous pouvez vous rendre à vous-même un compte ſatisfaiſant de vos actions, répondis-je, je ſerai toujours contente de quoi que ce ſoit que vous puiſſiez faire: mais notre plus grand bonheur ici bas eſt de très-courte durée; & cette vie, dans ſon plus long période, n'eſt qu'une ſcene paſſagere & miſérable. J'eſpere que notre bonheur conſiſtera à pouvoir enviſager l'avenir avec une conſolation mutuelle, & penſer ſans inquiétude à ce lieu où nos plaiſirs ſeront éternels.

Vous

Vous parlez comme un Ange, ma chere Paméla, me dit-il, & peu-à-peu je contracterai cette maniere de penſer, en converſant de plus en plus avec vous ; mais pour le préſent vous ne devez pas tomber tout-d'un-coup avec moi dans un ſérieux outré. Je vous ſomme néanmoins de ne jamais balancer à mêler dans nos converſations votre charmante théologie, toutes les fois qu'elle y viendra à propos, & de le faire avec une aimable gaieté, qui ne puiſſe jamais jetter un voile de triſteſſe ſur nos plaiſirs innocents.

Je fus un peu confuſe de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué. Si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il, voyant mon embarras, je n'aurai pas beſoin, ma chere Paméla, de vous inviter une ſeconde fois à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à propos, de tout ce que les pieux mouvements de votre belle ame pourront vous ſuggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que, tant que mes intentions ſeront louables, vous n'ayiez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut jamais manger que ce que je lui ſervis ; en un mot, ſes complaiſances & ſa bonté, qui redoublent à chaque inſtant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aiſe. Il ſent pourtant quelque choſe qu'il ne connoît pas ; un poids aſſez étrange l'appeſantit à meſure que Jeudi approche, qui ſouvent me fait

soupirer malgré moi, & émousse de temps en temps les plaisirs que j'attends de mon état futur. J'espere que ce mouvement secret ne me pronostique aucun mal; & que ce n'est au plus que la foiblesse d'une ame livrée avec excès à la rêverie, dans une circonstance qui, après celle qui termine la scene de notre vie, est la plus importante où nous puissions nous trouver.

Un rien me rendoit sérieuse au dernier point; mais je veux remettre ma conduite entiere entre les bras de cette Providence adorable qui jusqu'à présent m'a emmenée, à travers tant de maux réels, au période charmant qui me promet un si grand bonheur.

Je ne crains, & avec grande raison, que de ne pas mériter assez l'affection constante d'un aussi aimable homme. Dieu veuille m'enseigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce sentiment sera, après sa grace, ma plus sûre garde, dans l'heureux état auquel, toute indigne que j'en suis, je me vois prête d'être élevée. Ne cessez donc jamais vos prieres pour moi, mes chers parents; car ma nouvelle condition m'exposera peut-être à de pires hasards que ceux que j'ai déjà courus. Tel seroit mon cas, si la présomption, l'orgueil & la vanité devoient s'emparer de mon foible cœur, & si, pour mes péchés, je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque sur une mer orageuse sans lest, ou sans autre pilote que

mon bon plaisir inconsidéré. Mais mon Maître m'a déjà dit, dans une autre occasion, que ceux qui se défioient le plus d'eux-mêmes étoient toujours les plus exempts d'erreur ; & j'espere que je me défierai constamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du récit de mille choses charmantes qui firent partie de ma conversation avec mon excellent bienfaicteur, ni des civilités dont je suis accablée par M. Colbrand, madame Jewkes, & les autres domestiques, qui tous semblent être infiniment contents de moi & de ma conduite à leur égard. Et comme jusqu'ici mon Maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux d'être trop altiere, j'espere que je ne cesserai point d'avoir la bonne volonté de tout ce qui m'environne. Je ne chercherai pas cependant à gagner celle d'aucun d'eux par de petites manieres basses & rampantes. Je veux, au contraire, avoir une conduite uniforme & réguliere ; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes ; ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni user d'artifices pour en cacher aucunes qui puissent favoriser les dispositions d'un mauvais cœur dans des cas importants, ou une inclination au larcin qui pût devenir préjudiciable à mon Maître, ou quelqu'autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un

mot, je suis résolue à ne rien négliger pour qu'un honnête domestique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler de zele pour rendre meilleur celui qui ne seroit pas tout ce qu'il devroit être, en lui inspirant une louable émulation; & pour obliger celui qui seroit mauvais, si la nature ne l'avoit pas fait méchant sans retour, pour l'obliger, dis-je, par la douceur, par des avis, ou même, s'il le falloit, par des menaces convenables, mais plus que toutes choses, par un bon exemple, à réformer son mauvais train. Le tout avec l'aide de Dieu.

---

## MERCREDI.

Enfin, mes chers parents, je n'ai plus que ce jour à passer, pour en être à la plus auguste cérémonie où je puisse jamais me trouver. Mon cœur ne s'est point encore affranchi de ce poids secret qui l'accabloit. En vérité, je me trouve moi-même ingrate envers la bonne Providence, & trop peu sensible aux faveurs du meilleur des Maîtres. J'ose pourtant espérer que non. Car il y a des moments où mon ame n'est qu'alégresse, quand je considere tout le bien que la solemnité de demain me mettra peut-être en état de faire, avec la permission de mon généreux bienfaicteur. Bon Dieu! de quels

termes me servirai-je, pour exprimer, comme je le dois, ma gratitude pour tous les avantages qui m'attendent !

---

MERCREDI *au soir.*

Mon cher Maître n'est que tendresse & qu'amour. Il voit ma foiblesse, il en a généreusement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priai de me dispenser de souper ; mais il vint me chercher lui-même dans mon cabinet, & me donna la main jusqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de se retirer. Je ne pouvois manger, mais j'y tâchai, de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abstenir de nommer le terrible & pourtant charmant jour de demain, & mit de temps en temps un petit morceau sur mon assiette, qu'il porta lui-même à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de si mauvaise grace. Eh bien, dit-il, si vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez ! Vaincue par ses sollicitations outrées, je bus deux verres de vin, en protestant que j'avois sincérement honte de moi-même. Vraiment, ma chere, me dit-il, j'espere que je ne suis pas un ennemi redoutable ; je ne saurois souffrir l'idée de quoi que ce soit qui vous chagrine le moins du monde. Ah ! Monsieur, répondis-je, tous mon embarras ne

vient que d'un vif ſentiment de ma propre indignité. Aſſurément ce ne ſauroit être que cela.

Il tira une ſonnette pour qu'on vînt desſervir. Quand cela fut fait, il prit une chaiſe, s'aſſit à côté de moi, me ſerra dans ſes bras, & me dit des choſes auſſi tendres, auſſi délicates & auſſi touchantes que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le temps de vous répéter le tout. Je vous en dirai ſeulement une partie : & de grace ayez quelque indulgence pour votre ſotte fille, qui vous importune de ſon ridicule caquet, parce que ce qu'elle a à vous dire la touche très-ſenſiblement, & qu'elle ne dormiroit pas, ſi elle ſe mettoit au lit ſans avoir griffonné.

Cette aimable confuſion, me dit mon cher Maître, cette charmante rêverie dans ma bien-aimée Paméla, aux approches de notre heureuſe union, & au moment où je ſais que tous ſes doutes ſont évanouis, & qu'elle n'a plus de déshonneur à craindre, me fait ſentir juſqu'au fond de l'ame combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je ſuis aujourd'hui. Je ne m'étonne plus qu'une perſonne ſi vertueuſe ſe ſoit regardée comme déjà hors de ce monde, à l'idée d'une violence ſi redoutable à ſon honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la mort un refuge contre cet affreux déſaſtre. Mais à préſent, ma chere Paméla, que vous avez vu de mon

côté une pureté qui imite la vôtre d'aussi près que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant ſexe ; à préſent que vous avez vu que, de peur d'alarmer votre délicateſſe, je me ſuis abſtenu du moindre mot qui eût rapport au jour heureux où nous touchons, pourquoi vous livrer à un ſi grand abattement, à une confuſion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait ſouffrir ? Vous avez en moi, ma chere fille, un ami généreux : je ſerai déſormais le protecteur & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confuſion qui me charme & me bleſſe tout-à-la-fois ?

Ah ! Monſieur, lui dis-je en me cachant le viſage dans ſes bras, n'attendez pas de raiſon d'une petite ſotte qui n'en a pas l'ombre. En vérité, vous auriez dû m'accorder la faveur de me laiſſer dans ma chambre. Je me battrois volontiers moi-même de l'ingratitude dont je paie vos bontés. Mais je ne ſais......... Je ſuis en vérité une ridicule créature. Ah ! ſi vous m'aviez permis de demeurer ſeule dans ma chambre, je me ferois fait honte à moi-même d'un comportement ſi blâmable. Mais vos faveurs, qui redoublent à chaque inſtant, jointes au ſentiment de mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand déſordre.

Eh bien, dit mon généreux Maître ! je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une propoſition à ma chere fille. Si vous trouvez

que je vous aie trop pressée d'avancer le jour de mon bonheur ; si c'est vous obliger que de vous accorder un jour de plus ; si vous avez à présent des craintes, que vous n'aurez pas pour lors, dites un seul mot, & je m'y soumets. Oui, ma chere Paméla, quoique chaque heure des trois derniers jours qui se sont passés dans l'attente de celui de demain m'ait paru un siecle, si vous le souhaitez ardemment, je le reculerai encore. Parlez, ma chere enfant, parlez hardiment. Mais n'acceptez pas ma proposition sans en avoir de fortes raisons, dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Monsieur, lui dis-je, accoutumée depuis si long-temps à vos faveurs, je ne puis attendre de vous qu'une bonté sans mesure. Vous m'en donnez à présent une marque des plus touchantes. Mais je crains..... oui, je crains bien, sotte que je suis ! de n'être pas plus sage, lorsque, dans quelque temps d'ici, je me trouverai aussi voisine qu'à présent du jour heureux & pourtant si redouté.

Fille charmante & aimable au possible, me dit-il, c'est bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main, l'usage généreux que vous en faites montre bien que vous n'en abuserez pas. Je ne lâcherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puisse blesser la plus scrupuleuse de vos pensées : mais, de grace, essayez de vaincre cet excès de scrupule & cette ti-

midité hors de saison ; je me persuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur. Je rougis de la figure que je fais, avec le charmant point de vue que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs. Votre condescendance n'a point de bornes. Non, je ne saurois me pardonner. Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur. Il n'y a pas une pensée qui l'inquiete sur le compte de votre bonté. D'un autre côté, je l'aurois en horreur, s'il étoit capable de la moindre affectation. Laissez-moi donc, mon cher Monsieur, laissez-moi un instant seule, & je vais parler sur un ton que votre indulgence m'épargne. Je pourrai après cela vous présenter un cœur plus digne de vous, que sa foiblesse ne lui permet à présent de le paroître. Il y a bien une chose, il est vrai ; c'est que je n'ai pas une seule amie de mon sexe à qui je puisse communiquer mes ridicules pensées, & dont l'affection puisse me rendre le courage. Je suis abandonnée à la plus foible & la plus sotte de toutes les créatures, à moi-même.

Il eut la bonté de se retirer, pour me donner le temps de me recueillir, & revint environ une demi-heure après. Mais pour ne me pas parler tout-d'un-coup du sujet qui m'occupoit, & pour entamer en même-temps quelque chose d'agréable, il m'entretint de mon cher pere & de ma chere mere. Je pense, me dit-il, Paméla, qu'ils ont déjà

beaucoup parlé de vous. Ah ! Monſieur, répondis-je, vos faveurs les ont rendus parfaitement heureux ; mais je ne puis m'empêcher d'être inquiete ſur le compte de Myladi Davers.

Je ſuis fâché, me dit-il, de n'avoir pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire, parce que j'ai dans l'eſprit qu'il a lâché quelque choſe qui ſembloit ſignifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, ſi elle n'y vient dans la réſolution de ſe comporter mieux qu'elle n'écrit.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chere Dame, pour deux raiſons. Eh! quelles ſont-elles, reprit-il ? La premiere eſt, Monſieur, que c'eſt votre ſœur, & qu'aſſurément elle peut penſer ce que tout le monde penſera, que vous vous ſerez extrêmement abaiſſé en m'épouſant. La ſeconde eſt que, ſi vous vous mettez en colere contr'elle, vous l'animerez encore davantage, & qu'à chaque expreſſion choquante qu'elle ſe rappellera que vous aurez employée avec elle, elle me mépriſera de plus en plus.

Ne vous en inquiétez pas, me dit-il ; car elle n'eſt pas la ſeule Dame orgueilleuſe, hautaine, que nous ayions dans notre autre voiſinage. Il y en a qui ſont peut-être moins autoriſées qu'elle à inſiſter ſur leur extraction, & qui, ſe moulant ſur ſon exemple, diront : il n'y a pas juſqu'à ſa ſœur qui refuſe de lui pardonner, & même de

l'aller voir. De ſorte que, ſi je puis dompter ſon humeur altiere, & c'eſt plus que ſon mari ni aucun autre n'a jamais pu faire, ce ſera un grand point de gagné : ſi elle s'aviſe de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais à propos, ma chere enfant, continua-t-il, puiſque le ſujet eſt ſi important, ne puis-je pas dire un mot de demain? Monſieur, lui dis-je, j'eſpere que je ſerai moins ſotte déſormais. J'ai fait à mon cœur une réprimande auſſi ſévere que j'en pourrois attendre de Myladi Davers, & le revêche qu'il eſt me ſuggere enfin une conduite plus raiſonnable & plus reconnoiſſante.

Il ſortit, &, me donnant un baiſer, il me dit : j'ai fait réflexion, Paméla, à ce que vous obſerviez tout-à-l'heure, que vous n'avez avec vous aucune autre perſonne de votre ſexe. Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché que vous euſſiez eu mademoiſelle Darnford ; mais, d'un autre côté, il auroit fallu y inviter auſſi ſa ſœur : & autant vaudroit-il faire une noce publique, que vous ſavez qui auroit requis d'autres habits & d'autres préparatifs. D'ailleurs, ajouta-t-il, on m'a fait autrefois une ſotte propoſition pour la ſeconde des ſœurs, qui a deux ou trois mille livres ſterling de plus que l'autre, que ſa marraine lui a laiſſées, & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée : c'étoit cependant une choſe dont on ne pouvoit guere ſe promettre la réuſſite ; car elle n'eſt ai-

mable ni d'esprit ni de corps, & son bien, qui seul auroit pu me déterminer, ne me convenoit nullement; de sorte que je refusai tout net.

Je songe encore, lui dis-je, à une autre chose assez mortifiante : c'est que, si vous aviez à épouser une Demoiselle aussi riche & aussi bien née que vous, la veille du grand jour ne seroit employée qu'à lire, signer & sceller des contrats de constitution, & autres semblables, au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Paméla ne vous apporte rien. Elle est même si indigente, que les habits qu'elle porte actuellement elle les doit à votre bénéficence & à celle de feue ma chere Maîtresse. Cette idée m'attriste un peu; car je suis si accablée de vos faveurs, & si pénétrée de ce que je vous dois, que je ne saurois montrer en cette occasion importante toute la confiance que j'aurois, si les choses étoient sur un autre pied.

Ma chere Paméla, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de générosité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui savent votre histoire, & qui connoissent votre mérite, trouveront que je ne saurois assez vous récompenser de ce que je vous ai fait souffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez surmontées noblement. Qui est-ce qui pourra vous refuser une victoire qui vous a coûté si cher ? Ce que je fais aujourd'hui, est tellement l'acte de ma propre volonté, que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite

ſi éminent. Et ma fortune me fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle me laiſſe l'eſpérance de vous récompenſer en partie des maux que vous avez ſoufferts.

Toutes vos paroles, lui dis-je, ſont autant de faveurs que je n'ai pas méritées, qui augmentent la ſomme de ce que je vous dois. Je ne puis que ſouhaiter de m'en rendre digne de plus en plus: mais quelle deſtitution n'eſt-ce pas que de ne pouvoir payer tant de généroſité que par des paroles & par un *je voudrois?* Car qu'eſt-ce *qu'un je voudrois*, que l'aveu de l'impuiſſance où l'on eſt d'obliger, & une démonſtration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté?

Et cette bonne volonté, ma chere fille, me dit-il, tient lieu de toutes choſes. C'eſt tout ce que je demande, c'eſt auſſi tout ce que le Ciel exige de nous. Car par-tout où elle ſe trouve, elle dirige néceſſairement nos actions; autrement elle ne ſeroit pas volonté. Mais banniſſez vos petits ſcrupules: c'eſt aſſurément un cœur généreux & reconnoiſſant qui vous les inſpire; mais je n'ai pas beſoin de m'occuper de contrats de conſtitution. C'eſt à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi: auſſi les partagerez-vous, & avec auſſi peu de réſerve que ſi vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis,

vous m'apportez ce qui eſt d'un prix infiniment ſupérieur, une véracité reconnue, une vertu mille fois éprouvée, un eſprit & des manieres qui l'emportent de beaucoup ſur le rang où vous ſerez placée : ſans parler de votre charmante perſonne, qui ſeule captiveroit un Roi, de cette humeur douce & de cette bonté angélique qui vous éleve à mes yeux au-deſſus de tout ce que j'ai vu de femme en ma vie.

C'eſt ainſi que ce cher Maître accabloit des careſſes les plus tendres & les plus généreuſes la peu digne, la tremblante & pourtant aſſurée Paméla ; c'eſt avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foibleſſe. Il m'offrit d'aller lui-même le matin chez Myladi Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le ſecret & ſa préſence. Mais je lui fis entendre que ce feroit déſobliger la jeune Demoiſelle Darnford. Non, Monſieur, lui dis-je, je me livrerai entiérement à votre bonté ſans bornes : car pourquoi craindrois-je le tendre protecteur de ma foibleſſe, celui qui doit déſormais conduire & diriger tous mes pas ?

Ne pourriez-vous pas, me dit-il, pardonner à madame Jewkes, à qui il faut tout confier, & lui permettre d'être avec vous ? Je le puis, répondis-je : elle m'eſt à préſent fort civile, & je lui pardonne ſa méchanceté paſſée, en faveur des heureux effets qui s'en ſont enſuivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Eh bien, reprit-il ! je vais l'appeller, si vous le voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je, & sur le champ il tira la cloche. Madame Jewkes, lui dit-il quand elle entra, je vais vous confier un secret. Je le garderai soigneusement, répondit-elle. Eh bien donc, ajouta-t-il ! nous avons choisi demain matin pour nous marier aussi secrétement que faire se pourra, & messieurs Péters & Williams viendront ici comme pour déjeûner avec moi & pour voir ma petite chapelle. Dès que la cérémonie sera faite, nous irons prendre l'air en carrosse comme nous l'avons fait d'autres fois; de sorte qu'on ne sera pas surpris de nous voir ajustés, & les deux Ministres qui ont promis le secret s'en iront chez eux. Je crois que nous ne pouvons guere éviter de mettre une des servantes dans la confidence; mais je vous en laisse le soin.

Monsieur, répondit la Jewkes, nous avions tous conclu que la chose se feroit dans peu de jours, & je crois bien qu'elle ne sera pas long-temps secrete. Non, dit mon Maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le soit; mais, pour le présent, nous ne sommes pas pourvus de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons dans le comté de Bedford, ce que nous ferons dans peu. Mais il n'est pas nécessaire que ceux qui couchent dans les appartements séparés du corps de la maison en soient instruits : car ma sœur Davers sait de maniere ou d'autre tout ce qui se passe ici.

Savez-vous bien, Monſieur, lui dit-elle, que Myladi a intention de vous venir voir dans peu de jours ? Celui de ſes domeſtiques qui vous a apporté la lettre dont vous avez été ſi choqué, me l'a dit. J'eſpere, dit-il, qu'avant ce temps-là nous ſerons partis pour l'autre campagne, & je me réjouirois qu'elle y perdît ſes pas. Monſieur, continua la Jewkes, Myladi ſe propoſe d'être ici aſſez tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle ſuppoſe, auſſi-bien que nous, devoir ſe faire vers la fin de la ſemaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il ; mais pour moi je ne ſouhaite pas de la voir.

Permettez-moi, Mademoiſelle, de vous ſouhaiter toute ſorte de bonheur, me dit madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obéi à mon Maître trop ponctuellement pour obtenir votre pardon. En vérité, madame Jewkes, lui dis-je, vous ſerez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant. Je ne dirai pas même un ſeul mot qui puiſſe indiſpoſer mon cher Maître contre qui que ce ſoit qu'il lui plaiſe d'approuver. Quant à ſes anciens domeſtiques, je les eſtimerai toujours, & n'eſſaierai jamais de déterminer ſon choix, ou de les faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon Maître à la Jewkes, que vous n'aviez rien à craindre ; ma Paméla pardonne volontiers ; &, comme nous avons été complices, notre grace doit être entérinée dans un ſeul & même acte.

L'exemple de condeſcendance que j'ai

devant les yeux, madame Jewkes, lui dis-je, doit vous tranquilliser beaucoup. Je serois la plus indigne des femmes si je ne mettois sous les pieds tout ce que je pourrois avoir de légers ressentiments, en considération de l'extrême bonté dont on use envers moi.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle; & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes par le profond respect & le zele parfait que j'aurai désormais pour vous & pour mon Maître.

Cela est bien dit de part & d'autre, reprit-il; & pour vous assurer, madame Jewkes, que ma chere enfant que voilà ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choisie pour l'accompagner le matin à la cérémonie, & c'est à vous à lui soutenir le courage. C'est, répondit-elle, un honneur dont je suis très-flattée. Mais, Mademoiselle, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'être surprise de l'extrême abattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immense qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne saurois vous en donner qu'une seule raison; c'est que je suis une franche sotte. Je ne suis pourtant ni ingrate, ni ridiculement affectée. Mais je sens de temps en temps mon cœur défaillir sans savoir pourquoi, si ce n'est à cause de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois est trop au-dessus de moi pour que je puisse le porter décemment. C'est un honneur, ajoutai-je,

pour lequel je n'étois pas née, & il n'eſt pas ſurprenant que je me comporte de ſi mauvaiſe grace. Elle me fit là-deſſus un très-beau compliment, & ſe retira en nous aſſurant encore de ſes ſoins, de ſon ſecret, &c.

Il me quitta d'une maniere fort tendre; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume pour amuſer mes penſées, & écrivis juſqu'à cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il eſt minuit, & je vais me coucher; mais j'ai grande peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrois volontiers moi-même, tant je ſuis en colere. Une ſi étrange folie ne me pronoſtique ſans doute rien de mauvais. Je ſuppoſe que toutes les jeunes filles ſont dans mon cas aux approches d'un ſi grand changement d'état; quoiqu'elles ſe comportent avec plus de bon ſens que moi.

---

JEUDI *à ſix heures du matin.*

Il auroit autant valu ne point aller au lit le ſoir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla ſouvent, & me dit pluſieurs choſes qui auroient été aſſez à leur place, de toute autre part que de la ſienne: mais la pauvre femme a ſi peu de pureté dans le cœur, que ce ſont de vraies dixaines chez elle qui ne font impreſſion que ſur les oreilles.

Je m'imagine que mon Maître ne dormit guere mieux ; car je l'entendis se lever & se promener dans sa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher Maître n'avoit pas moins à penser que moi : car il alloit épouser une pauvre jeune fille toute simple, élevée, pour ainsi dire, par la charité, ou plutôt par la générosité de sa famille. Et sur le midi cette jeune fille devoit être aussi parfaitement sa femme que s'il avoit épousé une Duchesse. Il lui falloit se résoudre à essuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illustre Monsieur de B..... vient de se signaler, diront quelques-uns ; il vient d'épouser sa petite souillon de servante. Ajoutez à cela les railleries grossieres & ridicules de ses égaux & de ses amis, le mépris de toute sa famille, & l'indignation entr'autres de Myladi Davers, sa hautaine de sœur. Ce cher Monsieur n'aura pas une légere tâche à remplir. Comment mérité-je la multitude de ses faveurs ? Je ne puis que faire de mon mieux ; que prier Dieu d'être lui-même sa récompense, & que prendre la résolution de l'aimer avec une parfaite pureté, & de le servir avec une sincere obéissance. J'espere qu'en considération de ce sentiment il continuera de m'aimer : car, hélas ! c'est tout ce que j'ai à lui offrir. Mais comme je ne puis guere m'attendre à un si grand bonheur, si je suis seulement à couvert de son mépris, je ne me trouverai pas souverainement malheureuse. Il faudra tâcher de

supporter son indifférence, si ses riches amis venoient à lui en inspirer, & continuer à remplir courageusement tous mes devoirs.

*Huit heures & demie.*

Mon cher Maître, mon tendre ami, mon généreux bienfaicteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot, mon incomparable époux, car il ne tardera pas de l'être ( ô mon cœur ! qu'un juste sentiment de ton indignité te tienne en garde contre l'orgueil ), ce cher époux vient de me quitter avec les expressions les plus affectueuses & les plus tendres, avec des manieres que la plus heureuse des femmes n'a jamais éprouvées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une espece de transport qu'il sembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Paméla, à quoi vous vous occupez ? En vérité, je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui, ma chere fille. Les deux Ministres viendront déjeûner avec nous sur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajustement, D'où peut venir cet absence & cette charmante irrésolution ?

En vérité, Monsieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au désordre où je suis. Comme il apperçut le livre de prieres sur ma fenêtre, j'espere, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répeter tantôt.

N'eſt-il pas vrai, ma chere Paméla, me dit-il en m'embraſſant ? Oui, Monſieur, repondis-je, j'ai lu de ſuite tout le ſervice de la ſolemnité d'aujourd'hui. Eh ! qu'eſt-ce que ma belle enfant en penſe ? ce fut le nom qu'il me donna. Ah ! Monſieur, lui dis-je, qu'il eſt propre à tenir le cœur en reſpect ! on frémit en le liſant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté ſi fortement ma chere Paméla. J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avoue que je la trouve auguſte & très-convenable au ſujet. Mais je puis aſſurer, ma chere ame, ajouta-t-il en me ſerrant encore dans ſes bras, qu'il n'y a pas une ſyllabe à laquelle je ne ſouſcrive avec joie. Ceci, ma chere Paméla, devroit vous tranquilliſer, & vous engager à imiter l'alégreſſe avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. Oh ! mon généreux & aimable protecteur, m'écriai-je en baiſant ſa chere main, que vous êtes bon de raſſurer ainſi le cœur alarmé de votre pauvre Paméla ! Elle ne craint rien tant que le peu de mérite dont elle ſent qu'elle paie le honneurs & les biens qui l'attendent. Je ſais, ma chere enfant, me dit-il avec bonté, que, ſuivant les airs que nous autres gens riches avons coutume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire ; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, ſi je n'avois pas ſu que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Banniſſez donc tout doute & toute inquié-

tude de votre esprit; qu'une confiance généreuse en prenne la place; que votre gaieté dans ce jour important m'en convainque, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le Dieu tout-puissant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez; c'est tout ce que je puis dire. Mais quelle n'est pas votre bonté de me tenir ainsi lieu d'une chere mere, d'une tendre sœur, ou des compagnes & bonnes amies que la plupart des filles ont en pareil cas, pour adoucir, par leurs présence & par leurs encouragements, les alarmes où une solemnité si auguste & si prochaine ne peut manquer de les jetter? Je vois à la fois en vous seul toutes ces personnes si cheres. Votre indulgence sans bornes m'enhardira peut-être à lever les yeux sur vous, sans ces tendres appréhensions qui, en pareille conjoncture, doivent jetter le trouble dans l'ame des filles timides, quand elles voient leur bonheur dans un point de vue moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur sont presqu'étrangers, dont la fidélité & les bonnes manieres leur sont nécessairement moins démontrées., & ne peuvent leur être garanties que par des événements encore ensevelis dans un avenir obscur.

Rien, dit-il, n'est plus obligeant que cette réponse; elle me fait voir que vous entrez avec plaisir dans toutes mes vues. Je veux, en effet, vous tenir lieu de toutes les personnes

que vous venez de nommer; & je vous promets, du plein consentement de mon cœur, ce que je crois que je ne pourrois pas promettre avec cette ferme aſſurance à la Dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous aſſurer, mon aimable fille, qu'après avoir été long-temps le jouet d'une paſſion très-coupable, je ſuis, en la ſurmontant, beaucoup moins l'eſclave de votre beauté, toute raviſſante qu'elle eſt, que celui de vos vertus. Je puis donc auſſi vous garantir avec confiance une tendreſſe établie ſur un fondement ſi inébranlable; une tendreſſe qui, quand même tant de charmes extérieurs viendroient à ſe détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre ame, & ſe montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illuſtre champ à ſe déployer dans les nouvelles occaſions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. Oh! le charmant & bien-aimé mortel! Quoi de plus noble! quoi de plus encourageant qu'une bonté de cet ordre!

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu. Ma chere fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent; mais je ſuis bien aſſuré que vous recevez avec plaiſir les proteſtations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, au point qu'il doit vous être impoſſible de regarder en arriere ſans quelque chagrin, je ne ſaurois moins dire aujourd'hui que vous êtes heureuſement con-

vaincue de ma converſion. Mais pourquoi ma chere enfant perd-elle ainſi ſon temps? je ne veux plus ajouter, ſi ce n'eſt que j'eſpere démontrer pendant pluſieurs années par ma conduite la vérité de ce que ma bouche profere avec tant de plaiſir.

Mais, quoi que vous faſſiez, ma Paméla, me dit-il en me baiſant encore, ſoyez gaie; autrement quelqu'un de la petite compagnie que nous aurons ne ſachant comment interpréter votre modeſtie trop délicate, pourroit bien s'imaginer qu'il y a quelqu'autre perſonne au monde dont l'attachement vous ſeroit plus agréable que le mien.

Il me dit ceci d'un air doux & enjoué; mais j'en fus extrêmement alarmée, & pris la réſolution de montrer autant de gaieté & de tranquillité qu'il me ſeroit poſſible. Car en vérité un pareil diſcours ne pouvoit que faire ſur moi la plus vive impreſſion, & étoit plus propre qu'aucune choſe au monde à m'obliger à tenir une conduite plus ſenſée, & à forcer mes craintes frivoles de céder à des eſpérances autoriſées par la raiſon. Je commencai preſque de ſouhaiter à cette occaſion que M. Williams ne me mariât point, de peur de me comporter comme une ſotte, & de me faire accuſer d'une choſe dont je ne pourrois être coupable ſans me rendre en même-temps la plus indigne des créatures.

Je me hâtai donc de m'habiller, & il m'envoya la Jewkes pour m'aider. C'eſt un ouvrage qui ne prend jamais beaucoup ſur mon

mon temps ; mon Maître vient de m'insinuer une chose qui me donnera de la vivacité pour au moins une demi-heure de plus. J'en suis néanmoins un peu inquiete. Je crains chez lui jusqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma personne ne soient entiérement à lui.

Je fus bientôt prête ; &, comme on ne vint pas m'appeller aussi-tôt pour déjeûner, je m'assis, & écrivis jusqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle robe de chambre de satin blanc, qui avoit été à ma chere Maîtresse, & ma plus belle coëffure, &c. J'ai tellement pris l'habitude d'écrire, que, dès que je suis seule, je ne saurois m'asseoir sans une plume à la main. Mais on m'appelle pour déjeûner. Je suppose que ces Messieurs sont venus. Courage présentement, Paméla ! souviens-toi qu'il s'agit de te bien comporter. Quelle honte ! mon cœur commence à battre de nouveau. Je pourrois l'injurier de son peu de docilité. Jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'est donné d'abord sans mon aveu ; il n'a cessé pendant quelques semaines de former des souhaits ; & aujourd'hui, qu'il devroit être heureux, & me la rendre, il a la sottise de ne faire que palpiter, & de me remplir d'alarmes, qui font diversion à la joie que la foule de biens qui m'attend me feroit naturellement sentir.

---

JEUDI, *sur les trois heures.*

Je croyois que je ne trouverois aujourd'hui ni le temps ni le courage d'écrire encore. Mais trois Messieurs sont venus à l'improviste pour dîner avec mon Maître, de sorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement, mais ils resteront. Je sais cependant qu'il eût mieux aimé que non. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, jusqu'à ce que j'aille dîner moi-même avec madame Jewkes; car mon Maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma charmante narration.

Quand je descendis pour déjeûner, MM. Péters & Williams étoient déjà avec mon Maître. Dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main jusques dans la salle, avec une tendresse extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme il me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il seroit nécessaire. Je crois que je les saluai d'une maniere un peu gauche. J'étois presque hors d'haleine, & leur en donnai pour raison que j'étois descendue un peu trop vîte.

Quand Abraham entra pour servir, mon Maître, pour empêcher les domestiques de rien soupçonner, dit à ces Messieurs, vous

avez bien fait de venir déjeûner, car ma chere enfant & moi allions prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner. J'espere que vous dînerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit M. Péters. Comme j'avois quelques moments de loisir, je ne suis venu que pour voir votre chapelle : mais il faut que je dîne au logis, & M. Williams dînera avec moi. Eh bien donc, dit mon Maître en s'adressant à moi, nous continuerons notre dessein, & dès que j'aurai montré ma petite chapelle à M. Péters, nous irons faire une promenade en carrosse pendant une heure ou deux. Voulez-vous y venir avec nous après déjeûner, Paméla, ajouta-t-il? S'il.... s'il vous plaît, Monsieur, répondis-je presqu'en bégayant. Quelle folie! je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me considéroit : vraiment, dit mon Maître, vous êtes à peine revenue de votre frayeur; comment est-ce que le pied vous a glissé? vous êtes fort heureuse de ne vous être pas blessée. M. Péters enchérissant sur cette supposition, dont il comprit la raison : j'espere, Mademoiselle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulée la cheville du pied. Non, Monsieur, lui dis-je, je ne crois pas qu'elle soit foulée, mais elle me fait un peu de mal; & je disois vrai, car je pensois à ma sotte timidité. Abraham, dit mon Maître, dites à Robin qu'il mette les chevaux au grand carrosse, au lieu de les mettre au carrosse coupé; &, si ces Messieurs veulent absolument s'en aller, nous pour-

rons les remettre chez eux. Cela n'eſt pas néceſſaire, dit M. Péters ; j'aime autant gagner le logis à pied, ſi la choſe eſt du goût de M. Williams. Eh bien, dit donc mon Maître en s'adreſſant à Abraham, que Robin mette les chevaux au carroſſe coupé, comme je le lui ai dit.

Je ne pus manger, quoique j'y eſſayaſſe. La main me trembloit ſi violemment, que je répandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma taſſe ſur la table. Ils eurent tous la bonté de ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côté. J'ai ici un anneau tout ſimple, dit mon Maître à M. Péters dès qu'Abraham eut le dos tourné. J'eſpere que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chere fille de le regarder par cette raiſon comme le plus précieux que je puiſſe jamais lui offrir. M. Péters répondit qu'il étoit bien aſſuré que j'en ferois plus de cas que du plus riche diamant du monde.

J'avois dit à la Jewkes de ne point s'ajuſter, pour ne donner aucun ſoupçon, & elle ſuivit mon conſeil.

Quand le déjeûné fut fini, mon Maître dit devant Abraham : eh bien, Meſſieurs, allons voir la chapelle ; vous me direz votre avis ſur les changements que j'y veux faire. Je vous en preſſe d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire, par rapport aux changements, prendra un peu de temps, & qu'il ne nous en reſtera pas beaucoup

entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons dessein de faire. Ne voulez-vous pas nous en dire aussi votre sentiment, ma chere Paméla, ajouta-t-il? Oui, Monsieur, lui dis-je, je vous suivrai.

Ils sortirent là-dessus, & je me rassis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je crois, dis-je, à la Jewkes, que le cœur est prêt à me manquer. Irai-je vous chercher quelque cordial, me dit-elle? Non, repris-je, je suis la plus sotte des filles; le défaut de courage est tout ce qui me tient. Elle tira sa bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle vouloit me donner: gardez-la à la main, lui dis-je; peut-être en aurai-je besoin; j'espere que non.

Elle me parla fort amicalement, & me pria de partir. Je me levai; mais mes genoux se heurtoient tellement, que je fus obligée de me rasseoir. A la fin je la pris par le bras, & passant devant Abraham; vraiment, dis-je à la Jewkes, cette vilaine glissade que j'ai faite en descendant l'escalier m'a fait boiter, & il faut que je me soutienne sur vous. Savez-vous, ajoutai-je, quels si grands changements on doit faire à la chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion?

Elle me dit qu'on avoit mis Nanon du secret, & qu'elle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la chapelle pour prendre garde que personne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher Maître vint

à moi, me prit la main, & me conduisit à l'autel. Souvenez-vous, ma chere enfant, me dit-il tout bas, d'être gaie comme je vous en ai prié. Je le suis, je le serai, Monsieur, lui répondis-je; & je savois à peine ce que je disois, vous pouvez bien croire, puisque je disois à madame Jewkes: ne me quittez pas, madame Jewkes, de grace ne me quittez pas, comme si j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en eusse mis aucune en celui qui la méritoit toute entiere. Elle demeura donc collée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été si distraite que je le fus d'abord; cela continua même jusqu'à ce que M. Williams eût lu la partie du service qui précede les terribles paroles, où il nous *requit de parler sans déguisement, parce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça ensuite les paroles solemnelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci, me dit tout bas mon cher Maître. Je me réveillai alors comme en sursaut. N'y savez-vous aucun empêchement, me dit-il encore du même ton? Je rougis, & répondis aussi assez bas: je n'en sais aucun, Monsieur, que mon extrême indignité.

Alors M. Williams prononça ces mots charmants: *veux-tu avoir cette femme pour ton épouse*, &c. Je commençai un peu à prendre courage, quand mon cher Maître répondit à haute voix à cette demande, *je*

*le veux*. Mais, quand il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que par une révérence. Je suis pourtant très-sûre que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue : aussi répéta-t-il tous les articles où je promis d'*obéir*, de *servir*, d'*aimer* & d'*honorer*.

M. Péters me servit de pere. * Je répétai de meilleure grace, aussi-bien que mon cher Maître, les paroles où l'on se donne mutuellement l'un à l'autre : & la cérémonie de l'anneau venant en son rang, je reçus cette chere faveur de sa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoissance. Il m'assura depuis, lorsque nous allâmes nous promener en carrosse, que lorsqu'il avoit prononcé ces mots : *de cet anneau je t'épouse*, & ce qui suit, je lui avois fait une révérence, en lui disant, Monsieur, je vous remercie. Peut-être le fis-je en effet ; car en vérité cette partie du service étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de sa bonté, & de la maniere tendre & gracieuse dont il s'acquitta de cet endroit. J'étois charmée que la suite consistât en prieres & en génuflexions ; car je tremblois

* En Angleterre, quand une femme se marie, qu'elle soit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un fasse l'office de pere dans la cérémonie, que ce soit son pere en effet ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute sa fonction consiste, lorsque dans un endroit de la Liturgie le Prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme ?* à répondre, moi, & à donner en même-temps au mari la main de sa femme.

si terriblement entre la crainte & la joie, qu'à peine pouvois-je me soutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite ensuite au petit nombre de témoins qui y assisterent ( car en comptant Nanon, dont la curiosité ne lui permit jamais de rester à la porte, nous n'avions que M. Péters & madame Jewkes pour toute compagnie ), la bénédiction, le pseaume, les prieres qui suivent, & l'exhortation finale, furent autant de belles & agréables parties du service divin, auxquelles mon cœur commença à se délecter, les esprits m'étant un peu revenus.

C'est ainsi, mes chers parents, que votre heureuse, votre trois fois heureuse Paméla fût enfin mariée : & à qui, bon Dieu ! à son tendre & bien-aimé Maître, au souverain de toutes ses actions. C'est ainsi enfin que, par un heureux décret de la Providence, celui qui attaqua jadis mon innocence, en est devenu le tendre protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en soit à jamais béni & loué, & me fasse la grace de n'être pas tout-à-fait indigne d'un honneur si singulier ! puisse-t-il à jamais bénir & récompenser le cher & bien-aimé mortel qui a ainsi élevé sa pauvre servante, lui a donné un rang dont les plus grandes Dames feroient leur bonheur !

Mon Maître me salua * avec toute l'ardeur imaginable. Dieu veuille, me dit-il

* En Anglois, *saluer une dame*, signifie la baiser en cérémonie. Lorsqu'un homme est présenté pour la pre-

en même-temps, Dieu veuille, ma chere amie, vous donner autant de joie à l'occasion du lien que nous venons de contracter, que j'en ressens dans ce moment. Il me présenta tout de suite à M. Péters, qui me dit, en me saluant, vous voudrez bien, Madame, excuser la liberté que je prends? car je vous ai livrée à votre époux, & vous êtes ma fille. M. Williams s'étant un peu retiré à l'écart par discrétion : acceptez, je vous prie, mes très-humbles remerciements, lui dit mon Maître, & prenez part à la joie de votre sœur. Là-dessus il me salua à son tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable : Madame, j'y prends une part très-sincere; & je puis vous assurer que de voir tant d'innocence & tant de vertus si éminemment récompensées, c'est pour moi un des plus grands plaisirs que j'aie goûté de ma vie. Mon Maître lui sut un gré infini de ce discours obligeant.

Madame Jewkes vouloit me baiser la main à la porte de la chapelle; mais les esprits m'étant entiérement revenus, je lui passai les bras au cou & la baisai. Je vous remercie, madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me suis étrangement comportée. Je vous demande pardon, Madame, reprit-elle, vous vous en êtes

miere fois à une maîtresse de maison, *il la salue*, c'est-à-dire il la baise d'un air respectueux, & ce baiser est toujours donné sur la bouche, que la dame lui présente sans scrupule & sans façon.

assez bien tirée, passablement bien.

M. Péters sortit avec moi, & M. Williams & mon Maître sortirent après nous, en conversant ensemble.

Madame, me dit M. Péters quand nous fûmes dans la salle, permettez-moi de vous assurer encore de la part que je prends aujourd'hui à votre joie : puisse chaque jour y ajouter un nouveau surcroît, & puissiez-vous faire long-temps le bonheur l'un de l'autre; car vous êtes le plus aimable couple que j'aie jamais vu s'unir. Je lui dis que je lui étois infiniment obligée de sa bonne opinion & de ses bons souhaits, & que j'espérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Eh bien, ma chere ame, me dit mon aimable bienfaicteur en entrant avec M. Williams, comment vous portez-vous? J'espere que vous êtes un peu plus tranquille. Vous voyez pourtant que ce n'étoit pas une chose aussi terrible que vous vous la figuriez.

C'est une crise des plus importantes, lui dit très-obligeamment M. Péters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que Madame l'a fait. C'est le meilleur de tous les signes; & plus la réflexion a lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la suite.

Madame Jewkes, sans en être requise, entra avec une grande coupe d'argent pleine de vin de Canarie, où elle avoit mis une rôtie, de la muscade & du sucre. Vous ne

pouviez jamais mieux penser, madame Jewkes, lui dit mon Maître; car nous avons tous assez mal déjeûné. Il m'obligea à manger un peu de la rôtie; les autres en firent autant & burent assez volontiers; j'en bus un peu pour ma part, & je m'en sentis fortifiée plus d'une heure après.

Mon Maître tira un beau diamant de son doigt & en fit présent à M. Péters, qui parut très-sensible à cette marque d'amitié. Pour vous, ma vieille connoissance, dit-il à M. Williams, je vous ai réservé, en dépit des sollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours destiné. Je vous prie de vous préparer à en prendre possession; &, comme cela peut occasionner quelques frais, je vous prie aussi, ajouta-t-il en lui donnant un billet de banque de cinquante livres sterling, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci pour vous aider à les payer.

C'est ainsi que ce généreux mortel nous combla tous de ses faveurs; & moi en particulier, qu'il traita avec autant de distinction que s'il eût épousé la premiere femme d'Angleterre.

Il prit enfin congé de ces Messieurs, leur recommandant encore le secret pour quelques jours, & ils partirent. Aucun des domestiques n'eut le moindre soupçon, du moins madame Jewkes le croit-elle. Pour moi, je me jettai à ses pieds, bénissant Dieu & le bénissant lui-même de toutes ses bontés, dont il m'accabla encore, m'ap-



pellant sa chere épouse & me donnant mille autres noms si charmants, que mon cœur, épanoui de reconnoissance, me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduisit ensuite au carrosse, & nous fîmes la plus délicieuse promenade du monde autour des villages voisins. Il s'efforça de dissiper ces angoisses étranges qui s'obstinent encore à me tenir compagnie, & qui, malgré tous mes efforts, répandent encore, comme il me l'a dit depuis, un air trop pensif sur toute ma contenance.

Nous arrivâmes au logis entre une & deux heures; & il se délectoit à penser qu'il ne seroit pas un seul instant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inspirer une familiarité qui augmentât ma confiance en lui, lorsqu'on vint lui dire qu'un des domestiques du Chevalier Hargrave étoit venu pour l'avertir que son Maître & deux autres Messieurs étoient en route pour Nottingham, & que, chemin faisant, ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contre-temps lui fit une peine incroyable. Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre occasion; mais que, pour ce jour-là, venir ainsi lui tomber sur les bras, c'étoit le comble de la barbarie, & qu'il auroit fort souhaité qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sont des buveurs éternels, & il me sera peut-être impossible

de les renvoyer ce soir; car ils n'ont autre chose à faire qu'à courir le pays & à visiter leurs amis sur la route, & il leur est indifférent de rester une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajouta-t-il, je trouverai, si je puis, quelque moyen pour m'en défaire après dîné. La peste les étouffe, dit-il outré de dépit ! on diroit qu'il n'y avoit que ce seul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choisi exprès.

A peine étions-nous descendus de carrosse, & rentrés dans le logis, qu'ils arriverent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois écervelés bandits, qui, en arrivant à la porte de fer, entonnerent une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur que toute l'avant-cour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non sans un violent battement de cœur, madame Jewkes officieusement occupée à la mettre en ordre pour y recevoir un hôte. qui, quelque bien venu qu'il y soit, comme c'est à présent mon devoir de le dire, ne laisse pas de me paroître redoutable quand j'y pense. Ainsi je me refugiai dans mon cabinet & eus recours à ma plume, pour m'amuser & faire diversion aux angoisses de mon esprit. Si le cœur d'une personne qui aime aussi tendrement, & qui est accablée de tant de faveurs que moi, peut éprouver de semblables alarmes, de quelles horreurs ne doivent pas être saisies de pauvres filles que des parents ou des tuteurs tyranniques for-

cent, pour des vues sordides, d'épouser un homme qu'elles haïssent, en jettant peut-être dans le désespoir celui qu'elles aiment le plus tendrement. Oh l'affreuse situation! de quoi des parents si cruels n'auront-ils pas à répondre? Eh quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes! mais, graces au Ciel, mon sort est bien différent du leur.

Mon cher Maître, car je n'oserois présumer encore de l'appeller d'un nom plus tendre, mon aimable Maître vint me trouver. Je ne viens, dit-il en entrant, que pour demander à ma chere épouse (oh! le charmant mot! oh la plus charmante de toutes les expressions!), que pour demander à ma chere épouse comment elle se porte? vous écrivez, à ce que je vois, ma chere, me dit-il. Je crois que ces maudits coquins sont plus qu'à moitié fous, & que bientôt ils me rendront fou moi-même. Quoi qu'il en soit, j'ai ordonné qu'on mît les chevaux au carrosse, comme si j'avois donné parole de me trouver à cinq milles d'ici; & je les chasserai s'il se peut du logis, en faisant moi-même un tour avec eux, après quoi je tournerai bride. Je comprends que Myladi Davers s'est beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'est donnée carriere sur mon compte avec le Chevalier N..., & ils m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon sérieux; autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refusé de vous faire des-

tendre. Nous aurons eux & moi maille à partie, ajouta-t-il en me baisant, si je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer ; car ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieuses, que j'aurois passées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-dessus, & fut retrouver sa compagnie.

Madame Jewkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite salle. Je descendis : elle eut la politesse d'offrir de me servir à table, & ne se laissa persuader qu'avec peine de manger avec moi ; mais j'insistai tant qu'enfin elle se rendit. Madame Jewkes, lui dis-je, il seroit étrange que je le prisse tout-d'un-coup sur un si haut ton. Quoi que mon nouvel état puisse exiger de moi, j'espere pourtant que je me conduirai toujours de façon à ne laisser entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractere.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle ; mais je n'oublierai non plus jamais ce que je dois à l'épouse de mon Maître. Eh bien donc, repris-je, puisqu'il faut que je le prenne si-tôt sur le haut ton, j'exige de vous ce que vous appellez votre devoir, & que vous vous asseyiez quand je vous en prie.

Je la forçai ainsi de s'asseoir ; & tout ce que je pus faire, ce fut de manger un peu d'une tarte de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher Maître revint encore me voir. Dieu soit loué, me dit-il, mes scélérats vont décamper ; mais il faut que j'aille les

conduire un bout de chemin. J'ai choisi pour cela le carrosse; car, si je montois à cheval, il me seroit difficile de m'en délivrer. Ce sont de vraies pelottes de neige, qui, chemin faisant, rassemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de suite.

Nous nous levâmes tous deux dès qu'il entra. Fi donc, Paméla, me dit-il, les cérémonies sont-elles de saison à présent? demeurez assise, madame Jewkes. Non, Monsieur, dit-elle, je ne voulois pas prendre cette liberté, mais ma Maîtresse m'y a forcée. Elle a fort bien fait, répondit mon Maître en me donnant un petit coup sur la joue; car nous ne sommes encore qu'à demi mariés, & elle n'est votre Maîtresse tout au plus qu'à moitié. Allons, ma chere, ajouta-t-il, cessez de baisser ainsi les yeux, & de garder le silence; je crois en vérité que vous ne m'avez pas dit quatre paroles durant tout le temps que nous nous sommes promenés ensemble. Je veux bien accorder quelque chose à votre timidité, mais aussi trop est trop. Madame Jewkes, ajouta-t-il, n'avez-vous pas quelques contes divertissants à faire à ma Paméla, pour l'égayer jusqu'à mon retour? Oh! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter une kyrielle des plus drôles; mais ma Maîtresse a l'oreille trop chatouilleuse pour les entendre; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah! pauvre femme! disois-je en moi-même, je te connois mal, ou tes con-

tes les plus chaſtes feroient rougir une perſonne modeſte: je n'en veux entendre aucun.

Dites-lui-en devant moi un de vos plus courts, madame Jewkes, ajouta mon Maître. Eh bien, Monſieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune Dame qui rougiſſoit auſſi aiſément que ma Maîtreſſe, & qui avoit épouſé......... De grace, ma chere madame Jewkes, interrompis-je, demeurez-en-là de votre conte, le commencement ne m'en plaît pas. Pourſuivez, lui dit mon Maître. Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne l'en ſollicitez pas! Eh bien donc, madame Jewkes, lui dit-il, nous aurons votre conte une autre fois.

Abraham vint l'avertir que ces Meſſieurs partoient, & que ſon carroſſe étoit prêt. J'en ſuis charmé, reprit-il, & tout de ſuite il fut les trouver & ſortit avec eux.

Après leur départ je fis un tour de jardin avec madame Jewkes. Quand je me fus promenée quelque-temps: je ſerois bien aiſe, lui dis-je, que vous vinſſiez avec moi juſqu'à l'allée d'ormes, pour rencontrer le carroſſe, car je ne ſais comment le regarder en face quand il eſt avec moi, ni comment ſupporter ſon abſence quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contraſtes que ceux auxquels cette paſſion indéchiffrable donne lieu!

Que l'aſpect de tout ce qui eſt dans cette maiſon & aux environs eſt différent de ce qu'il m'a paru autrefois! le jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de

face : mais quoi de plus naturel ! ma prison eft devenue mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien-aimé, qui defcendit de carroffe où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour lors. Quoi, ma Paméla, s'écria-t-il en me donnant un baifer! qu'eft-ce qui t'amene de ce côté ? j'efpere, l'envie de venir à ma rencontre? C'eft cela même, répondis-je. En vérité, me dit-il ; vous m'obligez le plus fenfiblement du monde : mais pourquoi ces yeux qui femblent fuir les miens? pourquoi cet air abattu, comme fi vous aviez peur de moi ? Vous auriez tort de le penfer, Monfieur, répondis-je. Réjouiffez-moi donc le cœur par une contenance gaie, me dit-il ; & banniffez de deffus le plus charmant vifage du monde ces apparences d'angoiffe & d'inquiétude qui en troublent la férénité. Avez-vous, ma chere enfant, des craintes que je puiffe diffiper, des doutes que je puiffe lever, des efpérances que je puiffe fortifier, des requêtes que je puiffe vous accorder? Parlez, ma chere Paméla ; fi c'eft quelque chofe qui dépende de moi, parlez feulement, & je remplirai tous vos defirs, au prix de vous voir fourire une feule fois.

Je ne faurois, lui dis-je, avoir d'autres doutes ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontés. Je me borne à efpérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma conftance à remplir tous mes devoirs fera de votre goût. Pour des requêtes, l'unique que

j'aie à vous faire, eſt de me pardonner tous mes défauts ; entr'autres cette ridicule foibleſſe, qui, après un procédé auſſi généreux que le vôtre, me fait paroître à vos yeux comme vous refuſant cette complaiſance & ces marques de tendreſſe que vous exigez de moi. Mais en vérité, Monſieur, je ſuis ſi accablée de vos faveurs, que je ſuccombe ſous leur poids ; & je le ſoutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le temps qui me reſte à vivre & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoiſſant : mais ſouvenez-vous, ma chere amie, de ce que les Juriſconſultes nous diſent, que les loix ne connoiſſent point de conſidération plus puiſſante que celle du mariage. C'eſt le mariage, ma chere épouſe, qui vous a rendue mienne, & qui m'a rendu vôtre, & vous avez le droit du monde le mieux établi à partager avec moi tous mes biens. Mais, ſi nous mettons cette conſidération à part, quelle obligation m'avez-vous, je vous prie ? votre cœur eſt pur comme celui des Anges, & eſt autant au-deſſus du mien que je leur ſuis inférieur : je ne ſuis rien moins que votre égal pour l'eſprit & le jugement : vous avez toutes les graces qu'une femme peut devoir à l'éducation, & ces graces ſont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble ſincérité ſont ſans pareilles, & vous ſurpaſſez en beauté toutes les Dames

que j'ai connues. De quel côté peut donc être l'obligation, ma très-chere enfant, si ce n'est du mien ? mais, pour éviter d'en venir à ces comparaisons, ne parlons désormais que d'égalité ; la condescendance sera cependant de votre côté, si l'on met en parallele les trésors de votre ame & votre vertu sans reproche, avec des biens que je pourrois appeller des présents du hasard, & qui sont les seuls avantages dont il me soit permis de me vanter : aussi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, jusqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite soit devenue avec le temps presqu'aussi exempte de blâme que la vôtre.

Ah ! Monsieur, m'écriai-je, de quelle joie ne remplissez-vous pas mon cœur ! loin de me sentir exposée aux dangereuses séductions de l'état brillant auquel votre bonté m'éleve, vous me faites espérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut-être nous contribuerons à éternifer & à assurer le bonheur l'un de l'autre, pour cette grande époque où il n'y aura plus de temps. Mais, comme vous m'en avez déjà avertie, je ne veux pas être sérieuse à l'excès. Vous m'encouragez d'une maniere si touchante, que je prends la ferme résolution d'être en toutes choses ce que voudriez que je fusse. J'espere vous démontrer de plus en plus que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Il m'embrassa le plus tendrement du monde, & me remercia de

mes assurances, qu'il voulut bien appeller obligeantes. Nous rentrâmes ensemble au logis.

---

*A huit heures du soir.*

Vous me direz à présent, mes chers parents, que de si douces protestations, absolument volontaires de sa part, étoient tout ce que je pouvois souhaiter, & devoient bien me rassurer le cœur : aussi pris-je la résolution de vaincre, s'il se pouvoit, mes craintes & mes angoisses frivoles.

---

*A dix heures du soir.*

Tout le temps, que nous soupâmes il ne fit & ne dit rien qui ne fût la bonté toute pure. Il me fit sentir avec toute la délicatesse imaginable qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaisir les efforts que fait ma chere enfant pour se comporter d'une maniere conforme à mes souhaits. Je démêle même, au travers des combats charmants que lui livre une modestie un peu trop tyrannique, combien je suis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déjà dit, ma chere Paméla, je suis la con-

quête de votre vertu, plutôt, que de votre beauté : aussi, ma chere, pouvez-vous compter qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous alarmer, ni de vous faire soupçonner la vérité de mes assurances. Vous pouvez m'en croire d'autant plus, que vous appercevez sans doute combien je souffre de vous voir inquiete, même sans sujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chere fille, jusqu'à avouer qu'une ame aussi pure que la sienne peut être saisie de quelques craintes à la vue d'un changement si important. Etant donc résolu de m'étudier à adoucir vos peines en toute occasion, & dans toutes les diverses époques de ma vie, je ne saurois désormais vous blâmer, que de choses qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le souper, dont je pus à peine goûter, malgré ses plus tendres sollicitations, il me fit boire deux verres de vin de Champagne, & ensuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter, en me portant obligeamment vos cheres santés. Le temps du repos approchoit; il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une sotte. Quelle ne fut pas pour lors sa délicatesse ! Certes jamais fille, dans une situation aussi charmante, ne se comporta plus extravagamment que moi ! Ma chere fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de suite dans ma compagnie ne soient un peu trop pour vous. Peut-être aimeriez-

vous mieux demeurer seule à présent, & vous recueillir quelques instants dans votre cabinet ?

C'étoit bien ce que je souhaitois ; mais je n'osois en parler de peur de le fâcher : car, à mesure que les heures s'écouloient, je sentois mes alarmes se fortifier : chaque instant que je levois les yeux sur le visage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du ravissement & du supplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui disje en saisissant à deux mains une des siennes, que je baisai avec transport. Il me baisa avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main, parce qu'il vit que je pouvois à peine me soutenir, me conduisit jusqu'à la porte de ma chambre, & se retira le plus généreusement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet, ou d'emblée je me jettai à genoux, & rendis à Dieu de nouvelles actions de graces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le suppliai de vouloir bien, par sa divine bonté, guider tellement tout le reste de ma vie, que je pusse devenir un heureux instrument pour avancer sa gloire. Laissée ensuite à moi seule, je repris un peu courage ; mon ame devint plus légere ; & voyant devant moi de l'encre & du papier, je m'amusai à écrire jusqu'à cet endroit.

## JEUDI, *à onze heures du soir.*

Madame Jewkes est venue me demander si son Maître ne pouvoit pas me rendre visite dans mon cabinet. Elle m'a même insinué que ce n'étoit pas-là qu'il s'attendoit de me trouver. Je l'ai chargée de le prier de m'accorder un seul quart-d'heure de plus ; & je me remets enfin entre les mains du Tout-Puissant, qui, après m'avoir fait passer par une suite si étrange de terreurs & d'efforts, m'a conduite enfin à cet heureux & pourtant redoutable moment. Bon soir, mes chers parents, vous n'aurez cette lettre de longtemps : mais je sais que vous priez incessamment pour moi & qu'au moment que je vous écris j'ai part à vos vœux. Adieu donc, bon soir. Dieu vous bénisse, *Amen, Amen.* Et si c'est sa sainte volonté, qu'il me bénisse aussi, & que je puisse me dire toute ma vie la plus respectueuse des filles, &c.

## VENDREDI *au soir.*

Mon cher époux se montre à mon égard, & en toutes choses, le plus excellent des humains ; son indulgence sans bornes rend chaque instant de ma vie plus heureux que le

le précédent. Il a pitié de mes petites foiblesses, & me les pardonne toutes; il s'étudie à dissiper mes craintes; ses expressions sont si chastes, ses idées si pures, & toute sa conduite si scrupuleusement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut si heureuse que votre Paméla! Je ne pouvois de ma vie espérer d'avoir en partage un semblable mari; beaucoup moins pouvois-je me flatter qu'un jeune Gentilhomme, qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, se seroit comporté avec une délicatesse si parfaitement inaccessible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus légere plaisanterie. Pas un mot tant soit peu offensant, pas le moindre geste, pas le plus petit badinage ne lui échappa qui pût blesser ni même alarmer les oreilles de votre heureuse & trois fois heureuse Paméla. En un mot, il ne profere rien qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaisir sur le généreux auteur de ma félicité.

Au déjeûner, comme je ne savois pas trop comment le regarder, il m'y encouragea en me parlant de vous, mes chers parents, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaisir, & il m'assura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajouta qu'il souhaitoit que je vous écrivisse pour vous apprendre mon mariage; & que Thomas, qui pourroit, chemin faisant, lui rendre quelque service de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Je ne demanderai

pas à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux désormais tenir religieusement parole en tout à ma chere épouse (oh! la ravissante expression!). Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déjà jusqu'à cet heureux moment. Permettez-moi seulement de les prier, de les conserver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, aussi-bien que ceux que je n'ai pas vus, & que je ne souhaite pas même de voir avant ce temps-là; mais dont je regarderai la communication comme une faveur, si vous voulez bien me l'accorder.

Monsieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice, aussi-bien qu'un devoir indispensable, de vous obéir en toutes choses, & je continuerai de leur écrire un détail de tout jusqu'à ce jour, afin qu'ils voient combien vous m'avez rendue heureuse.

Je sais, mes chers parents, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi pour bénir Dieu de concert des faveurs qu'il répand si miraculeusement sur vous, comme sur moi. Car mon Maître me demanda fort au long l'état de vos affaires, & me dit qu'il avoit remarqué que, dans quelques unes de mes premieres lettres, je supposois que vous étiez endettés. Il me donna en même-temps cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la somme

en pourroit acquitter, & de vous dire de renoncer à vos occupations présentes, pour vous mettre, vous & ma chere mere, dans un équipage honnête & de gens aisés; ajoutant qu'à son retour dans le Comté de Bedford, il vous choisiroit un séjour plus convenable que celui où vous êtes. Bon Dieu! comment soutiendrai-je le poids de tant de bienfaits! Je vous envoie la somme enveloppée dans différents papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins de cent. Je voudrois, ma chere, me dit-il, que de cet argent vous en donnassiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous-même, à madame Jewkes, en partant d'ici. Mon cher Monsieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la somme vous-même. Donnez-lui donc, reprit-il, vingt guinées, comme un présent que vous lui faites à l'occasion de vos noces. Donnez dix guinées à Colbrand, cinq à chacun des cochers, cinq à chacune des deux cuisinieres de cette maison, autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les jardiniers, les palfreniers & autres domestiques inférieurs. Lorsque nous serons de retour à mon autre campagne, je vous donnerai amplement de quoi vous mettre dans un équipage où ma bien aimée épouse puisse paroître avec décence; car à présent, ma chere Paméla, ajouta-t-il, vous devez vous montrer désormais dans les ajustements qui conviennent à ma femme, sans pren-

dre garde, comme vous vous le proposiez, à ce que diront d'autres Dames. Sans cela, ce que vous vous imaginez devoir être un moyen d'éviter l'envie des personnes de votre sexe, auroit l'air chez moi d'un mépris volontaire pour vous, dont j'espere que je ne ferai jamais coupable. Je convaincrai l'Univers que je vous estime comme je le dois, & autant que si j'avois épousé le plus riche parti du Royaume. Eh pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui sais que vous effacez, par vos rares vertus, tout ce que nous avons de plus qualifié ?

L'impossibilité d'exprimer tout ce que je sentois alors me rendoit muette. Ma Paméla, ma femme, mon épouse, ma compagne chérie, me dit-il avec transport, je vois votre aimable confusion. J'allois rompre enfin le silence, mais lui me fermant la bouehe par mille baisers : je saurai bien, me dit-il, vous forcer à vous taire; vous n'aurez pas même le privilége de me remetcier; car, quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très-foiblement l'amour que les charmes de votre ame & de votre personne m'ont inspiré. Je tiens à honneur, ajouta-t-il en me serrant dans ses bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le possesseur. Ah ! mes chers parents, puis-je désormais faire autre chose que redoubler de tendresse, de reconnoissance & de joie.

Il bannit ainsi de mon esprit, par ses manieres angéliques, les réflexions mêlées de

crainte, de honte, & même de tristesse, qui me faisoient redouter de le voir pour la premiere fois ce jour-là; &, lorsqu'on m'appella pour déjeûner avec lui, je me sentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuse, il me proposa d'aller prendre l'air en carrosse jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore un nouveau soulagement pour moi. Il m'amusa de mille récits amusants, & m'entretint de ce qu'il avoit vu de plus remarquable dans ses voyages. Il me mit au fait du différent caractere des Messieurs & des Dames qui demeuroient dans le voisinage de son autre maison de campagne, & me nomma les personnes dont il souhaitoit que je cultivasse le plus la connoissance. Je nommai Myladi Davers un peu en tremblant. J'aime assurément ma sœur, malgré son esprit altier & violent, me dit-il; je sais qu'elle m'aime aussi, & je pourrois lui passer une partie de son orgueil, sachant celui que j'ai montré moi-même tout nouvellement, & parce qu'elle ne connoît pas ma Paméla ni ses perfections comme moi. Mais, ma chere, vous ne devez pas oublier quels sont vos droits comme mon épouse, & lui faire bassement la cour. Je sais que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener, s'il se peut, à en agir envers vous comme il convient; mais c'est à moi de voir que vous n'outriez pas la condescendance.

Cependant, continua-t-il, comme je ne

veux pas rendre mon mariage public ici ; j'espere qu'elle n'approchera pas de nous avant que nous soyons dans le comté de Bedford ; & pour lors, quand elle saura que nous sommes mariés, elle se tiendra chez elle, si l'esprit de discorde la possede ; car assurément elle n'osera pas me chercher querelle, voyant qu'il n'y a plus à revenir, de peur de paroître mériter l'indignation universelle, en travaillant méchamment à semer la discorde entre le mari & la femme. Mais brisons à présent là-dessus & sur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna brusquement la conversation sur des sujets réjouissants, & me dit les choses du monde les plus tendres & les plus obligeantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua sur le même ton, paroissant n'avoir à cœur que de montrer en tout la noble affection qu'il me portoit. Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à son drapier en ville de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au mercier de feue madame sa mere de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de soie, afin que j'en choisisse ce qui me plairoit. Après l'avoir assuré que ma reconnoissance étoit inexprimable, je lui dis que, comme il savoit mieux que moi ce qui convenoit à son rang & à sa condition, je voulois m'en remettre absolument à son bon plaisir ; qu'accablée par lui de

faveurs si singulieres, je ne pouvois, en jettant les yeux sur l'avenir, penser qu'avec inquiétude au rang auquel il m'avoit élevée, & qu'à présent je craignois qu'il ne me fût difficile de le soutenir avec une dignité qui pût justifier le choix auquel il avoit bien voulu s'abaisser; mais que j'espérois qu'il voudroit bien m'accorder, non-seulement une généreuse indulgence pour mes défauts, dont je pouvois l'assurer qu'aucun ne seroit volontaire, mais encore ses tendres instructions; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque chose qu'il n'approuveroit pas absolument, je le priois de m'en avertir; & que je regarderois ses réprimandes sur des fautes nouvelles comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer, parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus considérables, & deviendroient un moyen pour me conserver l'avantage précieux de posséder son estime.

Il me répondit de la maniere du monde la plus obligeante, & m'assura qu'il ne me cacheroit jamais la moindre de ses pensées, afin de me donner occasion de l'instruire ou d'être instruite moi-même.

Il me demanda alors quand je voulois partir pour sa terre du comté de Bedford? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hiver, si vous le souhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoissance que vous avez commencée avec Myladi Jones & avec la famille du Chevalier S........; &, si Dieu veut bien nous

conserver l'un pour l'autre, nous irons ensemble à Londres pour y passer deux ou trois mois de l'hiver, comme je vous l'ai promis. Si ma chere épouse y consent, ajouta-t-il, nous pourrons, vers le milieu de la semaine prochaine, partir pour l'autre campagne. Monsieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce soit que vous proposiez ; mais comment éviterez-vous de répondre aux demandes pressantes que mademoiselle Darnford ne manquera pas de vous faire de lier quelque partie de danse un de ces soirs ? Eh bien, reprit-il, si on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la chose à Lundi au soir. Mais, si vous le trouvez bon, ajouta-t-il, j'inviterai Myladi Jones, M. Péters & sa famille, & le Chevalier S........ avec la sienne, de venir Dimanche matin entendre les prieres à ma petite chapelle, & prendre un dîner avec moi ; & pour lors je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce pays ma chere amie ne laisse à qui que ce soit le plus léger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parents, le comble de la bonté ? Mais aussi toute sa conduite y répond-elle, par une noblesse de sentiments & par des égards qui ne se démentent jamais. L'heureuse créature que je suis ! Et peut-être, continua-t-il, qu'ils nous dispenseront du bal jusqu'à notre retour en ce pays. Y a-t-il quelqu'autre chose que ma chere Paméla puisse souhaiter, ajouta-t-il ? Elle peut le dire en toute liberté.

Jusqu'ici, mon cher Monsieur, répondis-je, vous avez prévenu, non-seulement mes desirs, mais encore mes espérances & même mes pensées. J'avouerai cependant, puisque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler sans fard semble m'insinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part, j'avouerai, dis-je, que j'ai encore deux ou trois souhaits dont l'accomplissement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels sont ces souhaits? En vérité, Monsieur, continuai-je, je n'ose hasarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne fût pas de votre goût. Je crains de paroître me prévaloir de votre condescendance pour moi, en femme qui ne sauroit dire c'en est assez.

Je n'ai qu'un mot à vous repliquer, Paméla, me dit-il. Ne vous imaginez pas que les choses que j'ai faites pour vous, dans la vue de vous obliger, ne soient que les mouvements impétueux d'une passion naissante. S'il m'est permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un desir qui durera autant que votre mérite, & c'est indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus sûrement me le garantir à moi-même, que je sens, en agissant & pensant comme je fais, un plaisir délicieux qui m'en récompense au centuple; plaisir, par conséquent, qu'il est probable que je continuerai de me procurer pour

l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc, ma bien-aimée épouſe ( car je ſuis devenu avide de prononcer ce nom, que ma vanité rejettoit autrefois ); vous pouvez parler hardiment, & je vous promets que tout ce qu'il me ſera poſſible de vous accorder je le ferai de grand cœur, ſûr que vous n'inſiſterez ſur rien qui ne ſoit de cet ordre.

Je ne dois pas y penſer aſſurément, lui dis-je; auſſi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie à vous préſenter une humble requête, & c'eſt à genoux, comme il me convient de le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domeſtiques dont j'ai malheureuſement occaſionné la diſgrace. Ma bien-aimée Paméla n'a que trop ſouvent été dans cette poſture ſuppliante, me dit-il en me relevant, je ne le permettrai plus de ma vie. Aimable épouſe, ajouta-t-il en me prenant dans ſes bras, & me ſerrant contre ſon ſein, apprenez-moi qui vous ſouhaitez en particulier que je rétabliſſe. C'eſt premiérement madame Jervis, lui dis-je; je ne connois pas une meilleure femme; les malheurs qu'elle a eſſuyés dans ce monde lui ont rendu les ſuites de votre indignation doublement fâcheuſes.

Qui voulez-vous encore que je rétabliſſe, me dit-il? M. Longman, repris-je: quelque bons qu'ils m'aient été l'un & l'autre, je ne vous ſolliciterois jamais en leur faveur, ſi je ne pouvois pas répondre de leur intégrité, & ſi je ne croyois pas qu'il fût avantageux à

mon cher Maître d'avoir à son service des gens d'un si excellent caractere.

Et qui encore, ajouta-t-il ? Votre bon vieux sommelier, Monsieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan, qui a été tant d'années dans votre famille avant le jour fortuné de votre naissance : je me trouverois très-heureuse de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

A cela, reprit-il, je n'ai qu'une chose à vous dire ; c'est que, si M. Longman, madame Jervis & Jonathan n'avoient pas eu la hardiesse de se liguer contre moi, & de s'adresser de concert à Myladi Davers, qui en a pris l'insolent prétexte de se mêler de mes affaires, je leur aurois aisément passé tout le reste de leur conduite. Il est vrai qu'ils s'étoient donné suffisamment carriere en paroles sur mon compte ; mais, en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je souhaitois que chacun vous aimât. Ainsi, qu'à cela ne tienne ; ma Paméla parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout sous les pieds, & suis fier de ce que l'estime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, justifient si bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre intercession, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au-dessus de l'offre d'y rentrer. Quant à madame Jervis, écrivez-lui vous-même, ma chere enfant, & ordonnez-lui, aussi-tôt la présente reçue, d'aller reprendre possession de son ancien office ;

car à présent, ma chere, elle sera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je sais que vous l'aimiez si cordialement, que le plaisir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais ne vous imaginez pas, ajouta-t-il, que je veuille avoir toute cette complaisance pour rien. Ah! parlez, m'écriai-je; je suis sans pouvoir, il est vrai, mais si riche en bonne volonté, que l'éclair ne sera pas plus prompt que mon obéissance. Eh bien donc, me dit-il, récompensez mon ardeur à vous complaire en me donnant de votre propre mouvement un doux baiser. Ah! mon cher Monsieur, lui dis-je avec transport, pouviez-vous jamais m'obliger d'une maniere plus noble & plus touchante, qu'en exigeant pour tout retour une chose qui redouble & l'obligation & l'honneur que je reçois. Oui, sans doute, je vous obéirai. A ce mot je me jettai sur lui, & ne rougis point de le baiser une, deux ou trois fois, pour la triple absolution qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez-vous de plus à me demander, ma chere Paméla, me dit-il? M. Williams est déjà pourvu, & j'espere qu'il sera heureux. N'avez-vous rien à dire pour Jean Arnold?

Vous avez vu dans mes lettres le repentir de ce pauvre garçon, répondis-je.... Il est vrai, me dit-il; mais c'est son repentir de m'avoir servi contre vous; & il me semble que, comme il m'auroit trahi dans la suite, il ne mérite pas qu'aucun des deux fasse ou dise rien en sa faveur.

Mais, mon cher Monsieur, interrompis-je, c'est ici un jour de jubilé ; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui sera grande. Permettez-moi encore d'ajouter que, comme son cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & sa bonne volonté pour moi, & qu'il ne saura pas comment faire un choix, lorsqu'il nous verra si heureusement unis par votre extrême bonté envers moi, son devoir ne lui sera plus douteux ; &, comme il n'y a manqué que dans ce seul point, j'espere qu'il vous servira fidélement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je suppose que je misse madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme, par exemple, à la tête d'une auberge, & que je lui donnasse Jean pour mari, seroit-ce si mal fait ? alors, ce que votre Bohémienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, se trouveroit accompli.

Monsieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même ; je pardonne de bon cœur à madame Jewkes, & lui souhaite du bonheur. Mais, Monsieur, pardonnez-moi de vous demander si cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuse punition infligée au pauvre Jean, comme si vous n'aviez pu lui pardonner, après avoir fait grace à tous les autres ?

Ma chere Paméla, me dit-il en souriant, pour une personne qui a pardonné, vos réflexions tombent bien pesamment sur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, Dieu aidant, de semblables services à exi-

ger, ni de Jean ni des autres, & je crois pouvoir lui pardonner si vous le faites; ainsi vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites-moi présentement si ma Paméla souhaite encore quelque chose de moi.

Oh! le plus cher des mortels, m'écriai-je! la reconnoissante Paméla peut-elle avoir encore des souhaits à faire? mon cœur est trop plein du sentiment de vos faveurs. Permettez, ajoutai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joie. Vous ne m'avez laissé à demander à Dieu que de vous accorder honneur, santé & longue vie, & de me conserver l'avantage d'être estimée de vous : s'il écoute cette seule requête, en vérité le monde entier sera moins heureux que votre Paméla.

Je fus aussi-tôt dans ses bras. Ah! ma chere ame, s'écria-t-il, vous ne sauriez être heureuse en moi, comme je le suis en vous. C'est bien à présent du fond du cœur que je méprise les desirs effrénés qui me portoient à vous poursuivre. De quelles joies, de quelles extases un amour vertueux n'est-il pas la source! elles sont inaccessibles à une ame abjecte, elles lui sont inconcevables; &, tant que j'ai vécu comme tel, je n'en ai pas eu la moindre idée.

Je m'imaginois, ajouta-t-il, que mon aimable épouse avoit quelque chose à me demander pour elle-même; mais, puisque tout son bonheur se concentre dans le généreux plaisir de procurer celui d'autrui, ce sera désormais ma tâche de prévenir ses

desirs, & de lui rendre tout soin d'elle-même inutile, en ne lui laissant jamais le temps de souhaiter.

C'est ainsi, mes chers parents, que votre Paméla trouve le comble du bonheur dans son époux. Oh! que ce nom est ravissant à prononcer! qu'il va droit à mon cœur! il ne me reste qu'à être humble & à regarder avec gratitude le dispensateur de tant de biens.

Après l'avoir accablé de mes remerciements, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire jusqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y voulois mettre; j'y ai renfermé le généreux présent que vous fait mon Maître; il ne me reste qu'à vous dire que j'espere vous voir bientôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuse & trois fois heureuse occasion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prieres la grace de demeurer humble & juste selon Dieu, & de conserver toujours un cœur reconnoissant envers le meilleur des Maîtres & des époux; que vous ferez des vœux au ciel pour la continuation de ses faveurs sur moi, & que vous le prierez de ne pas permettre que je cesse de me comporter obligeamment envers qui que ce soit. Je suis pour jamais,

Mes chers parents,

*La plus respectueuse des filles, la mille fois trop heureuse* PAMÉLA B....

P. S.

Ah ! ne croyez pas, mes chers parents, que je me réjouiffe du changement de mon nom par aucun fentiment d'orgueil. Le vôtre me fera toujours cher. Pourroit-il jamais me faire honte ? mais cependant.... pour un mari de cet ordre ! ah ! que vous dirai-je ! les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joie !

J'ai pris des copies de la lettre de mon Maître à M. Longman & de la mienne à madame Jervis. Je vous les enverrai avec le récit de ce qui me fera arrivé depuis quand j'irai à l'autre campagne ; ou bien je vous les donnerai de la main à la main, car j'efpere que je vous verrai dans peu.

---

SAMEDI *matin, troifieme jour de mon heureux mariage.*

Je ne cefferai de griffonner jufqu'à ce que je fois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été fi généreufement élevée, & que vous puiffiez partager avec moi les plaifirs raviffants attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris ne ceffe de m'accabler. Lorfque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire, & je n'héfitai qu'à la fignature.

Quand on m'appella pour souper, je descendis avec la lettre, où je n'avois osé mettre mon nom.

Mon cher Maître, que je me délecterai toujours d'appeller de ce nom, avoit de son côté écrit à M. Longman. Voyez, ma chere, me dit-il en badinant, voyez ce que j'ai écrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui suit.

Monsieur LONGMAN,

» Je vous apprends avec plaisir que Jeu-
» di dernier j'épousai ma bien-aimée Paméla:
» j'ai eu lieu d'être mécontent de vous, de
» madame Jervis & de Jonathan; non de
» l'affection & du zele que vous portez à ma
» chere épouse, mais à cause de la maniere
» dont vous vous êtes adressé à ma sœur
» Davers, & dont il s'est ensuivi une grande
» brouillerie entr'elle & moi. Mais comme
» la priere d'oublier tout le passé, & de
» vous rétablir tous dans vos anciens postes,
» est une des premieres requêtes que ma
» chere épouse m'ait présentée, je me crois
» obligé d'y souscrire sans hésiter. Vous
» pouvez donc, si le parti vous plaît, re-
» prendre un office dont vous vous êtes
» toujours acquitté avec une intégrité recon-
» nue, & à la satisfaction de votre servi-
» teur, &c. «

*Ce Vendredi après midi.*

*P.S.* » Je partirai Mardi ou Mercredi pro-
» chain pour le comté de Bedford; je sou-
» haite de vous y trouver, vous & Jonathan,
» dans l'exercice de vos anciens emplois. Je
» suis assuré que vous y trouverez d'autant
» plus de plaisir, que vous ne sauriez avoir
» un témoignage plus récent des sentiments
» de mon aimable femme, du bon cœur de
» laquelle vous pouvez vous promettre tous
» les agréments imaginables. Elle écrit elle-
» même à madame Jervis. «

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes :

» Ma chere madame Jervis,

» J'ai d'excellentes nouvelles à vous ap-
» prendre. J'eus hier le bonheur d'être ma-
» riée au plus charmant de tous les hom-
» mes, à mon bien-aimé Maître & le vôtre.
» Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que
» je suis heureuse au-delà de toute expres-
» sion; que mon généreux Bienfaicteur ne
» me refuse rien, & qu'il va même au-de-
» vant de tous mes desirs. Vous comprenez
» assez que je ne pouvois oublier ma chere
» madame Jervis. Je demandai & j'obtins
» sur le champ que vous reprissiez l'emploi
» dont vous vous acquittiez si fort à l'avan-

» tage de notre Maître commun, & au plai-
» fir de tous ceux qui étoient fous votre
» direction. J'emploierai tout le pouvoir qui
» me fera confié par le plus généreux des
» humains, à rendre votre fituation douce
» & agréable. J'aurai bientôt l'honneur
» d'accompagner mon bien-aimé époux dans
» fon retour pour le comté de Bedford, &
» ce ne fera pas un léger furcroît de délices
» pour moi, ni d'obligations que j'aurai au
» plus excellent des hommes, d'y voir ma
» chere madame Jervis, & d'en être reçue
» avec le plaifir que je me promets de fon
» affection. Car je fuis & ferai toujours, ma
» chere & bonne amie,

Votre affectionnée & reconnoiffante
PAMÉLA.

Il lut cette lettre. Vous l'avez écrite, ma chere, me dit-il, ainfi elle eft parfaitement bien : mais n'y mettez-vous pas votre nom? Monfieur, répondis-je, votre bonté m'a autorifée à y en mettre un qui me fait beaucoup d'honneur; mais comme c'eft ici la premiere occafion que j'en ai, excepté les lettres que j'ai écrites à mes chers parents, j'ai cru devoir vous la montrer fans fignature, de peur de paroître me prévaloir trop avidement de l'honneur que vous m'avez fait.

Quelque convenable qu'une fi charmante humilité puiffe paroître à la délicateffe de

ma chere Paméla, me répondit-il, c'est à moi à vous assurer que je suis de plus en plus enchanté des droits que vous avez de porter mon nom. Si j'ai quelque chose à souhaiter, ma chere ame, ajouta-t-il, c'est uniquement de pouvoir être une moitié aussi digne que vous du charmant lien qui vient d'être contracté. Il prit alors une plume, &, après le mot Paméla, il écrivit son aimable & digne surnom, & moi je mis au-dessous : » ah ! ma chere madame Jervis, réjouissez-» vous avec moi de ce que, par la grace » de Dieu & la bonté de mon cher Maître, » il m'est permis de me signer de la sorte «.

Ces lettres, & le paquet que je vous adresse, ont été envoyés de grand matin par M. Thomas.

Mon cher Maître vient de sortir à cheval pour prendre l'air, & veut passer chez Myladi Jones, M. Péters, & le Chevalier S..... pour les inviter à venir demain entendre le service dans sa chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même ; parce que le temps est si court que, s'il en charge un domestique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oubliois à vous dire que M. Williams vint hier ici, pour demander la permission d'aller voir son nouveau bénéfice, & de tout préparer pour sa prise de possession. Il parut si ravi de la tendresse & des bontés de mon Maître pour moi, & de ses manieres charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire

parfaitement heureux. J'en ſuis dans la plus grande joie. Ah ! quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois l'humble inſtrument du bonheur de tout le genre humain ! j'ai mille & mille actions de graces à rendre à la Bonté divine ! quels efforts ne dois-je pas faire pour répandre ſur tous ceux que je connois les biens dont elle m'accable : autrement, de quoi ſerviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi ? quel bien reviendra-t-il de mon bonheur particulier, ſi j'ai l'ame aſſez baſſe pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi ſeule ? mais auſſi, d'un autre côté, les créatures deviennent-elles dignes des bénédictions dont Dieu les comble, lorſque, de tout leur pouvoir, elles rendent ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon ! tu as multiplié mes moyens, augmente à proportion ma volonté ; fais que je me délecte à diſpenſer aux autres une partie de ce bonheur immenſe que j'ai reçu des mains de ta providence libérale. Alors je ne ſerai pas tout-à-fait inutile ſur la terre. Alors je ne ſerai pas la preuve iſolée de ta bonté envers une pauvre créature qui tient parmi les êtres un rang ſi voiſin du néant. Je ne ſerai pas un zéro mis du mauvais côté, mais un zéro placé à la droite de la figure. Vrai néant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je ſaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de diſtinction.

C'eſt-là, je le comprends, le devoir indiſpenſable des perſonnes d'un haut rang. Quelle ſera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de miſérables, auxquels on demandera à quel uſage ils ont employé les moyens ſans nombre de faire du bien qui leur avoient été confiés ; lorſque leur unique réponſe ſera, nous n'avons vécu que pour nous-mêmes ; nous avons renfermé tout le pouvoir que tu avois mis entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour propre ; nous avons entaſſé tréſors ſur tréſors pour ceux qui devoient nous ſurvivre, quoique nous ignoraſſions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais uſage que nous-mêmes. Eh ! quelle autre Sentence ces malheureux, qui n'ont adoré qu'eux-mêmes, peuvent-ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement : *départez-vous de moi, maudits !*

Certes, mes chers parents, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent abſolument les plaiſirs délicieux qui réſultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre.

Le plaiſir de penſer qu'on peut contribuer à la conſolation & au ſoulagement de ceux qui en ont beſoin, eſt ſi ſatisfaiſant & ſi doux, qu'il récompenſe infiniment une ame bienfaiſante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du temps de feue ma bonne maîtreſſe, quoique je ne fuſſe qu'en ſecond la diſpenſatrice des biens qu'elle faiſoit aux pauvres & aux malades, par les mains de ſa

petite aumôniere ! quelles délices n'ai-je pas goûtées à l'ouie des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient aussi, moi qui n'étois que l'humble canal par lequel ses libéralités passoient jusqu'à eux ! Eh quelle n'a pas été ma joie, lorsque les récits pathétiques que je lui faisois des miseres de certains individus, engageoient ma chere Maîtresse à doubler le bien qu'elle s'étoit premiérement proposé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaisir, parce que, par la bonté de mon Dieu, il m'est enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auxquelles elle étoit si accoutumée. Puissé-je être toujours si bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me fasse jamais oublier de regarder avec une sincere gratitude cette Providence qui m'a confié un si grand pouvoir, afin que je n'encoure pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'usage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer sur moi.

Permettez-moi ces réflexions, mes chers parents, & priez que ma félicité présente ne me devienne pas un piége : mais que je considere que plus il m'aura été donné, plus il me sera redemandé. Priez que je n'aie pas le malheur d'agir comme si je devois ne penser qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce sont-là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un Dieu tout bon, & par le meilleur des humains !

SAMDI, *à sept heures du soir.*

Mon Maître, quoique pressé fortement de dîner chez Myladi Jones & chez le Chevalier S..., revint au logis pour l'amour de moi. M. Péters, faute d'être averti assez tôt, ne put trouver un Prédicateur pour desservir son Eglise le lendemain au matin, M. Williams, comme je l'ai déjà dit, étant allé à son nouveau bénéfice; mais comme il espéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit de nous donner sa compagnie à dîner, & de lire le service du soir. Ceci engagea mon Maître à prier aussi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'Eglise. Il le leur fit promettre, & dit à M. Péters qu'il enverroit son carrosse pour le prendre lui & sa famille.

Mademoiselle Darnford lui dit en badinant qu'elle ne viendroit pas, s'il ne lui promettoit qu'elle seroit à ses noces; ce qui me fit voir que M. Péters avoit gardé le secret, comme mon Maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvella les tendres assurances de son amour, qui augmente à chaque instant. Il m'est d'autant plus doux d'y penser, que je vois par-là qu'il ne se repent point de ses égards pour moi; & cela m'encourage à le regarder avec un esprit plus content & moins inquiet.

Je

Je le priai de permettre que j'envoyasse une guinée à une pauvre personne du village, que madame Jewkes m'avoit dit être fort malade & dans la derniere misere. Envoyez-lui-en deux, si vous le souhaitez, ma chere amie, me dit-il. Je ne ferai rien de semblable, repris-je, sans vous en avertir. Peut-être alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, si vous n'aviez point à douter de mon approbation. J'espere cependant que votre prudence & mon propre penchant, qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t-il, de quelle maniere nous réglerons cet article, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'inquiétude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premiérement, quant à votre pere & à votre mere, il ne s'agira plus d'eux désormais; car j'ai déjà déterminé dans mon esprit ce qui les regarde, & voici comment. Ils iront, si eux & vous l'approuvez, sur mon petit bien du Comté de Kent, dont je vous ai ci-devant fait mention d'une maniere à vous le faire rejetter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaisir qu'elle me fâcha dans son temps. Il y a sur le bien en question une jolie ferme, & une maison où personne ne loge, mais assez bien meublée. Je fournirai plus amplement le tout des ustensiles nécessaires; car un couple aussi industrieux que celui-là

ne pourroit jamais vivre fans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, fans en rien payer; & je leur allouerai cinquante livres fterling par an de plus, afin qu'ils aient toujours un fonds pour en faire du bien à quelques-uns de vos autres parents fans nous être obligés, à vous ou à moi, pour des bagatelles. S'ils avoient befoin de fommes plus confidérables, il fera toujours en votre pouvoir de les leur donner, parce que je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que Dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an, & de leur côté ils viendront nous voir auffi fouvent qu'il leur plaira: ce qu'ils ne feront jamais affez à mon avis; car n'allez pas croire, ma chere enfant, que je veuille par-là les éloigner de nous. Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois favoir fi ma Paméla approuve ce que je viens de dire.

Ou les termes me manquent, lui dis-je, ou la langue Angloife n'en fournit que de très-inférieurs à ma reconnoiffance. De grace, Monfieur, continuai-je en lui baifant la main avec ardeur, apprenez-moi quelqu'autre langage, s'il en eft un, qui abonde plus en expreffions de gratitude, pour me tirer du tourment de renfermer fans ceffe des fentiments dont les mots les plus expreffifs que je connoiffe ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante époufe, me dit-il, votre langage eft auffi admirable que vos fentiments, & vous n'abondez jamais plus en

expressions que lorsque vous paroissez le plus en manquer. Tout ce que je souhaite, c'est que vous approuviez ma proposition; &, si la premiere ne vous est pas agréable, une seconde vous le sera infailliblement, si je puis seulement deviner ce qui vous feroit plaisir.

En ai-je trop dit, mes chers parents, quand je vous ai dit que son amour pour moi augmentoit à chaque instant? Oh! le plus aimable des mortels! que mon cœur est pénétré de ses bontés!

Je vous prie donc, ma chere, ajouta-t-il, de leur proposer la chose, pour voir s'ils l'approuveront. Mais si eux ou vous aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous, sous le même toit, j'y consens d'abord.

Oh! non, Monsieur, lui dis-je (je pense en vérité que dans les élans de ma gratitude je commis presqu'un péché), je suis assurée qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti: peut-être que, s'ils demeuroient avec vous, ils en serviroient Dieu d'une façon moins complette; car ayant incessamment devant les yeux la main qui les comble de biens, ils pourroient être tentés (& c'est un écueil que je dois éviter aussi) de ne regarder pas plus loin que le cher dispensateur de tant de faveurs.

Excellente créature, s'écria-t-il! ma chere épouse ne manque ni de termes ni de sentiments; & ses pensées charmantes sont énoncées avec des graces qui orneroient le langa-

ge le plus expressif; mais c'est un talent qui lui est presque personnel. La maniere obligeante dont vous acceptez mes offres, ajouta-t-il, m'en paie au centuple, & c'est moi qui me trouve devoir tout à votre bonté.

Au reste, ma très-chere, je vous dirai ce que nous ferons quant à ce qui regarde les actes de votre charité particuliere ; car à Dieu ne plaise que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner ; parce que, & cela, & beaucoup plus, si nous le faisions, ne feroit que remplir notre devoir envers deux personnes si dignes par elles-mêmes & qui touchent de si près ma Paméla, & moi aussi par conséquent. Oh ! comme ce cher époux me surpasse en pensées, en expressions, en moyens, en tout !

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajouta-t-il ; car je ne vous allouerai pour votre propre usage que deux cents livres sterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en paiera constamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maison : je veux dire que les premieres cinquante livres vous seront dues alors : parce qu'il faut bien que vous ayiez quelque chose pour commencer. Et puisque les termes vous manquent, ajouta ce généreux époux, qu'un doux baiser, comme celui d'hier, m'exprime le plaisir que cela vous fera. Je n'hésitai pas un instant à accepter cette obligeante proposition, & quoiqu'en carrosse, je lui passai avidement mes

bras au cou, en le bénissant mille fois de toutes ses bontés. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je ne permettrai point une générosité si excessive. Ma chere, reprit-il, ne vous inquiétez pas de ces bagatelles. Dieu m'a donné un très-beau bien, le tout en est bien conditionné & très-bien affermé. J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des sommes considérables sur les fonds dont le Gouvernement répond, & sur d'autres également sûrs; de sorte que vous trouverez que ce que j'ai promis jusqu'ici est très-peu de chose à proportion de mes biens, auxquels vous avez droit comme ma chere femme.

C'est de cette maniere charmante que nous passâmes le temps jusqu'au soir, que le carrosse nous ramena au logis : le souper se passa avec le même agrément. Voilà, mes chers parents, comment ma vie est devenue un cercle de ravissements, chaque instant amenant toujours avec lui quelque chose de plus délicieux que le précédent. Non, jamais créature ne fut si heureuse que moi?

---

DIMANCHE, *quatrieme jour de mon bonheur.*

Comme je ne devois point aller le matin à la chapelle, je vous en ai dit la raison, j'employai le temps, depuis l'heure du lever de mon cher époux jusqu'à celle du déjeû-

ner, en prieres & en actions de graces dans mon cabinet. C'est à présent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gaieté & d'une liberté d'esprit parfaites. J'y suis doublement encouragée par le calme serein & l'aimable vivacité qui regnent dans l'humeur & dans toute la conduite de mon bien-aimé, qui me prouve par-là qu'il n'a pas regret aux bontés dont il m'accable.

Je déjeûnai avec lui, bus mon chocolat avec grand plaisir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'est à présent, me dit-il, que ma chere ame commence à me regarder avec un air de sérénité & de satisfaction. Je ferai toujours mes délices, ajouta-t-il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi qui vous sied si bien. Mon cœur est parfaitement tranquille, lui dis-je, & il s'est affranchi de ces ridicules agitations, qui résistoient aux impressions de ma reconnoissance, & jettoient un vernis d'ingratitude sur toute ma conduite. Mais aujourd'hui, Monsieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ses craintes & ses inquiétudes, son état est parfaitement uniforme, & consiste dans un entier dévouement à vous, & dans une tranquillité délicieuse. Si j'avois seulement le bonheur de vous voir réconciliés, vous & Myladi Davers, il ne me resteroit rien à souhaiter en ce monde que la continuation de vos

bonnes graces. Ma très-chere, me dit-il, je souhaite cette réconciliation aussi ardemment que vous ; & je la souhaite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même : si elle en usoit passablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aisées par cette seule raison.

Je vous prescrirai une regle que vous observerez par rapport à votre ajustement, me dit-il ; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à mesure que l'idée s'en présentera ; comme je voudrois que vous le fissiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien dans l'esprit qui puisse donner lieu à la moindre réserve entre nous.

J'ai souvent observé chez les gens mariés, que, peu après le lien contracté, l'épouse néglige son ajustement ; ce qui à mes yeux semble dire qu'elle ne veut pas se donner la peine de conserver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour son mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour son amant. Or je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué. Je ne le pardonnerois pas même à ma Pamela, qui auroit pourtant cette excuse, dont des milliers de femmes sont privées, qu'elle paroît aimable dans quelqu'équipage que ce soit. Ainsi, ma chere, j'exigerai toujours de vous d'être habillée vers l'heure du dîner, à moins de quelque cas extraordinaire, soit que vous ayiez à sortir ou non. Par ce moyen, mon cher amour, vous conserverez cette charmante aisance, dans votre ajustement &

dans toutes vos allures, que vous possédez à un si haut point. Qui que ce soit que j'invite à ma table, vous serez toujours prête à les recevoir, sans avoir besoin d'employer avec des personnes inattendues ces apologies ridicules qui réfléchissent toujours sur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par-là que vous vous croyez obligée de paroître aussi agréable aux yeux de votre mari qu'à ceux des gens dont la vue vous est moins familiere.

Vous ne pouviez jamais me prescrire rien de plus doux, lui dis-je. Je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand soin de m'y conformer. En vérité, ma chere, reprit-il, cela vous est plus aisé qu'aux trois quarts des femmes; car elles se comportent le plus souvent de maniere qu'on diroit qu'elles regardent comme un des priviléges de la naissance & d'un grand bien de faire du jour la nuit & de la nuit le jour. Rarement se levent-elles qu'il ne soit temps de dîner, & voilà comme les bonnes vieilles reglés de familles d'autrefois sont renversées : car elles déjeûnent quand il faudroit dîner, dînent quand il faudroit souper, & soupent quand il faudroit aller au lit; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit lorsqu'il faudroit se lever. Je m'attends, ma chere, continua-t-il, de vous voir Dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chere mere étoit bien de la vieille roche en cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes Dames

du royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous est donc étrangere, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, Monsieur, lui dis-je, donnez-moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Hé bien, continua-t-il, je serai bien aise, si quelque compagnie ne vient point à la traverse, de m'aller mettre au lit avec ma chere épouse à onze heures pour l'ordinaire; si je ne le faisois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. D'ordinaire je me leve à six heures en été : je vous permettrai de demeurer au lit une demie-heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain temps à votre disposition, jusqu'à ce que vous me favorisiez de votre compagnie à déjeûner, que nous pouvons toujours commencer assez tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez encore bien des heures à votre disposition, jusqu'à deux qu'il faudra se mettre à table.

Il vous restera aussi plusieurs heures très-utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous semblera. Je voudrois en général souper à huit heures; & si nous prenons une fois la résolution de nous en tenir de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos visites à s'y conformer, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs mesures là-dessus. Car j'ai toujours remarqué qu'il est au pouvoir d'un chacun de se prescrire des regles à lui-même. Il ne s'agit que de soutenir d'abord quel-

ques impertinentes railleries, & cela pour l'ordinaire de la part de gens qui ne méritent pas qu'on fasse attention à eux. Ils ne tarderont guere à dire, c'est pure folie de le lui demander, il veut vivre à sa mode, on ne lui fera jamais quitter son vieux pli. Les railleurs diront, en parlant de moi, il est réglé comme une horloge, & autres choses semblables. Mais après tout, ma chere, pourquoi ne le serions-nous pas? l'homme est en effet une machine aussi sujette à se détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui est pas moins fatale.

Alors, ma chere, continua ce charmant homme, quand ils se verront reçus d'un air ouvert & avec cordialité à mes heures, quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété, & que vous & moi les accablerons de civilités, ils ne s'aviseront point d'enfreindre les regles de ma maison; &, sans murmurer, ils se conformeront à mes statuts domestiques. Comme la plupart d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à se lever le matin, ils peuvent aussi-bien venir déjeûner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à six; & souper à huit, aussi-bien qu'à minuit passé. D'un autre côté, nos domestiques, pour l'ordinaire, sauront aussi les heures de leur travail, & celles de leur loisir ou de leur retraite, & cette régularité ne nous sera pas moins avantageuse qu'à eux. Et qui sait, ma chere, si, de surcroît,

nous ne remettrons pas ainsi les choses sur le bon vieux pied dans notre voisinage ; du moins ferons-nous tous nos efforts pour cela, & ce sera répondre au but de la maxime qu'on nous enseigne à l'école : *chacun qui fait bien, ramene son chacun qui fait mal.* Au pis aller, quand quelques-uns de mes camarades de débauche, tels que ceux qui nous tomberent si mal-à-propos sur les bras Jeudi dernier, se seront écartés de leur route, ce qui n'est guere possible à gens pour qui tous chemins vont à Rome, & tiendront conseil pour savoir où ils iront dîner dans leurs courses vagabondes, ils diront seulement : n'allons pas chez lui, car il a dîné : & de cette maniere ils me garderont pour quelqu'autre temps où leurs heures & les miennes se trouveront mieux d'accord ; ou peut-être préféreront-ils de venir souper & coucher chez moi.

Voilà pour le coup, me dit-il, un grand nombre de ce que vous appelliez toute-à-l'heure des leçons. Il est bien vrai que nous ne nous en querellerons pas davantage, quoiqu'elles ne soient pas toujours exécutées de point en point ; cependant, comme je sais que vous ne les trouverez pas déraisonnables, je serai bien aise qu'on s'y conforme aussi souvent que faire se pourra. Vous donnerez des ordres en conséquence à votre chere Jervis, qui est une bonne femme, & qui se fera un plaisir de vous obéir.

Ah ! mon cher Monsieur, m'écriai-je, j'espere que vous m'honorerez d'un plus

grand nombre de vos aimables préceptes. Ils m'obligent & m'instruisent à la fois. Que mon sort est heureux ! Dieu veuille vous récompenser de tant de bonté !

Attendez, me dit-il, . . . . . vraiment je ne sais pas trop ce que je pourrois exiger à présent de ma chere épouse ; car il seroit inutile de vous dire que je fais un cas infini de cette humeur douce avec laquelle vous êtes née, & de cet air ouvert & content qui vous pare si agréablement lorsque vous ne craignez rien pour votre honneur ; que ces aimables qualités préviennent d'abord en votre faveur tous ceux qui vous regardent, & que je m'attends que vous conserverez soigneusement cet extérieur séduisant ; qu'aucun accident fâcheux, qu'aucune traverse (car, tout heureux que nous sommes dans la possession l'un de l'autre, nous ne devons pas nous flatter d'en être exempts), que rien de semblable n'enleve de dessus votre visage ce vernis charmant qui en est le premier attrait. Et lorsqu'il arrivera quelque chose de désagréable, ne soyez pas un quart-d'heure sans vous méfier de vous-même, & sans consulter votre miroir. Si vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, bannissez-le sur l'heure, radoucissez votre chere physionomie, & reprenez votre premiere tranquillité. Alors, ma chere épouse, qui ne sauroit être hypocrite, & dont l'ame percera nécessairement au travers de ses yeux, trouvera ainsi le moyen de calmer aussi ses passions ; &, si le choc est trop violent pour

une victoire si prompte, elle saura y remédier efficacement, en se retirant dans son cabinet pour y implorer cette divine assistance, qui ne lui a encore jamais manqué. De cette maniere votre époux, qui n'a été que trop gâté par sa mere, comme vous l'avez très-bien remarqué une autre fois, trouvera en vous un modele à imiter & un agrément qui sera toujours nouveau pour lui.

J'ai souvent remarqué chez d'autres Gentilshommes, continua-t-il, que, lorsque nous leur avons rendu visite sans en être attendus, ou que nous avons soudainement dérangé l'ordre que leurs épouses avoient établi dans la famille (sur-tout si quelqu'un de nous étoit soupçonné d'avoir dans l'occasion persuadé le Maître du logis de se retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir, & que la Dame ne nous faisoit bonne mine qu'à l'aide d'une politesse forcée. Il montroit malgré lui son inquiétude, & paroissoit presque trembler de la désobliger. Même avant qu'elle nous prît à partie, il lui faisoit pour quelques-uns de nous un tas d'apologies, qui montroient assez le peu de plaisir que nous lui faisions, & la peine qu'il avoit à la persuader de nous recevoir couci couci. Il arrivoit assez souvent que plus l'inquiétude du bon homme paroissoit l'inviter à se dérider, plus elle se livroit à un air de réserve, d'indifférence, de mépris, qui

m'a plus d'une fois fait souhaiter d'être hors de chez elle ; car je ne voyois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez assez, par ma description, que cela m'a fourni ample matiere à déclamer contre la vie des gens mariés. Car, quoiqu'un homme se flatte en général d'être maître chez lui, & qu'il ait soin dans les occasions importantes de revendiquer ses droits trop violemment usurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à contester ; & les femmes que je viens de décrire sont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles sont pires que les anciens Parthes, qui ne harassoient jamais plus leur ennemi que lorsqu'ils sembloient se retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire une guerre offensive, jusqu'à ce qu'elles aient lassé la résistance du mari, & qu'elles l'aient forcé, comme un ennemi vaincu, à composer pour des bagatelles, afin de se conserver quelque chose. Souvent le pauvre homme veut cacher son cas à ses amis, & dans cette vue il n'excite point un feu qu'il voit aussi-bien qu'eux que la bonne Dame a toutes les peines du monde à étouffer, & qui pourra éclater à son grand soulagement, dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Paméla, me dit-il, de ce bizarre portrait, & je suis bien sûr que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs si ridicules. Je vous dirai pourtant que, qui que ce soit qui vienne ici, j'exige que

vous vous accoutumiez à une complaisance uniforme & toujours égale ; que vous ne fronciez jamais le sourcil ; que, quelque bien ou mal pourvus que nous soyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude; quequi que ce soit que vous ayiez pour lors avec vous, le moindre égard mystérieux ne laisse point à penser à l'étranger qu'il vient vous surprendre mal-à-propos, & dans un temps où vous vous seriez bien passée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête & obligeant à tous venants ; &, si vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce soit à ceux qui ont le moins de droit à l'exiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui sont les moins qualifiés. C'est ainsi, ma chere Paméla, que vous inspirerez de la hardiesse aux ames timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez régner le contentement, le plaisir & la tranquillité à ma table.

Ayez soin sur-tout, ma chere, continua-t-il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez Myladi Arthur, & qu'un laquais qui broncha laissa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux. C'étoit une pitié de voir la peine où cela jetta la pauvre Dame. Elle la dissimula si peu, que toute la compagnie, qui étoit assez nombreuse, en fut imbue. Il n'y en eut pas un qui n'entreprît de la consoler, ou qui ne

se mît à faire des histoires de semblables désastres ; de sorte que, pour tout le reste de la soirée, il ne fut question parmi nous que de valets étourdis, & je vis l'heure que nous allions devenir pots cassés, assiettes, verres, tasses à thé, & autres choses aussi fragiles. Cela fit sur moi une telle impression, que je rêvai la nuit même que Robin avoit brisé la glace de devant de mon carrosse avec le manche de son fouet ; que j'étois si inquiet de savoir comment j'empêcherois la bonne Dame de sortir hors des gonds dans le fort de sa colere, que de rage je cassai la tête à Robin, & passai mon épée au travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me sembloit, quand cela fut fait, que toute ma consolation étoit de penser que je ne m'étois exposé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin & un pauvre innocent de cheval en étoient les seules victimes ; car dans le temps de l'exécution j'aurois pu, avec la même sagesse, tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une Reine avec ses insinuations bouffonnes, & par la maniere facétieuse dont il me les fit. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons qu'elles renfermoient.

Je montai ensuite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut possible, mettant ce que j'avois en plus beau. Je demandai où étoit mon cher Maître ; & sur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour de jardin, je courus l'y

chercher. Il étoit à lire dans le petit alcove. M'est-il permis, lui dis-je, de venir vous importuner sans votre ordre? Non, ma chere, me dit-il, parce que vous ne pouvez jamais m'importuner. Je suis si entiérement à vous, que par-tout où je suis vous avez droit de m'y venir joindre; & en y venant, vous me faites aussi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai obéi, lui dis-je, à la premiere de vos leçons, & je me suis habillée avant dîner; mais peut-être avez-vous affaire? Je n'ai, reprit-il en serrant le papier qu'il lisoit, ni ne saurois avoir d'affaire ou de plaisir qui vaille la compagnie de ma chere fille. Vous alliez dire quelque chose, ajouta-t-il? Monsieur, répondis-je, je voulois seulement savoir si vous avez encore quelque aimable instruction de plus à me donner: je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Paméla, me dit-il; mais vous êtes si parfaitement ce que je souhaite, que j'aurois dû m'épargner celles que je vous ai déjà débitées. Aussi ne voulois-je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre sur la voie d'en user de même avec moi. Je suis assuré qu'il ne sauroit y avoir de tendresse durable sans cette liberté, & sans qu'on se communique l'un à l'autre même jusqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, si tant est que ma Paméla en ait de cet ordre.

A présent, ma chere, ajouta-t-il, ayez

la bonté de me reprendre de mes défauts, & de me dire ce que vous voudriez que je fisse pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baisé de grand cœur, sans la honte qui me saisit. Monsieur, lui dis-je, je n'ai pas un seul souhait à faire. Je serois bien au désespoir, reprit-il en me baisant avec tendresse, que vous en eussiez quelqu'un dont vous me fissiez un secret. Pensez-vous donc, mon cher Monsieur, lui dis-je, que votre Paméla n'ait point de conscience? Croyez-vous que, parce que vous l'obligez & que vous vous délectez à le faire d'une maniere si touchante, il faille qu'elle se donne la torture pour imaginer de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne sache pas quand elle est heureuse? Ah! mon cher Monsieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez si généreusement comblée auroit surpassé tout ce je pouvois jamais souhaiter!

Si vous continuez à agir à vous exprimer d'une façon si charmante, je crois, mon cher ange, me dit-il, que je vous deviendrai importun avec mes baisers. Monsieur, interrompis-je, je pensois en m'habillant à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos instructions en pratique. Vous voilà mis à charmer, & avant dîner aussi, comme vous l'exigez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inspirasse la confiance aux ames timides, que j'introduisisse le calme dans un cœur agité; & que,

ſi j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives. Mais de quelle maniere angélique ne l'avez-vous pas fait vous-même en toute occaſion envers la pauvre & peu digne Paméla, en faiſant régner dans ſon cœur le contentement, le plaiſir & le calme, par le charme qui régnoit dans tous vos diſcours?

Vous avez encore exigé de moi de ne me jamais chagriner pour de petits déſaſtres, ou lorſque quelques étrangers viendroient me ſurprendre; & vous m'en avez donné un exemple charmant le jour même de vos noces, lorſque le Chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par-là du bonheur de dîner enſemble dans ce jour d'élite, vint vous voir avec deux autres Meſſieurs. Leur viſite vous cauſa du chagrin, mais vous ne les en reçutes pas avec moins de gaieté, & vous les quittâtes très-poliment. Je me ſuis rappellé avec plaiſir ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces obſervations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & ſont fort à mon avantage; mais je crois qu'il y avoit plus de haſard que de mérite dans ce que vous mentionnez; &, s'il m'arrivoit quelquefois de ne pas ſuivre ſi parfaitement les regles que je propoſe, il ne faut pas que

ce fût-là son cas ? Vos souhaits, lui-dis-je en me cachant le visage dans son sein, seront toujours & à tous égards la regle des miens : mais brisons, je vous prie, là-dessus. Il me donna un tendre baiser en me remerciant, & changea de conversation. J'espere que je ne fus pas trop libre.

Comme nous nous entretenions ainsi, nous entendîmes les carrosses de notre compagnie. Attendez ici, ma chere, me dit-il, je vous les amenerai dans le jardin. Après qu'il m'eut quittée, comme je passois devant la porte de derriere, je m'y agenouillai, & bénis Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évasion, que j'avois si ardemment desirée. Je m'en fus de-là vers l'étang, & m'agenouillai sur l'herbe dont il est bordé, bénissant Dieu de nouveau de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à moi-même qui étois alors ma plus grande ennemie, parce que je m'imaginois n'avoir que des ennemis, & pas un seul ami autour de moi. Je devrois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette maison. Comme je portois mes pas vers ma chere petite chapelle, pour m'y répandre en actions de graces, je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Eh bien, ma chere Demoiselle, me dit mademoiselle Darnford, comment vous portez-vous ? Vous avez l'air si satisfait, si gai, que j'espere que vous me permettrez de danser à vos noces ; en vérité je languis

de m'y voir. Myladi Jones eut la bonté de dire que j'avois un air angélique, & madame Péters ajouta que chaque fois qu'ils me voyoient me montroit à leur yeux plus aimable que la précédente. Myladi Darnford voulut bien aussi me faire le compliment de dire qu'elle me trouvoit de plus en plus l'air libre & aisé. Je vous dispenserois bien de tant d'éloges, disois-je en moi-même; car je m'attends à essuyer tantôt des railleries qui me feront bien acheter tous ces beaux panégyriques.

M. Péters me dit tout bas, Dieu vous bénisse, ma chere fille, vous ne l'êtes pourtant pas jusqu'au point que ma femme le sache. Le Chevalier S...... vint le dernier. Avec votre permission, dit-il à mon Maître en me prenant la main, qu'il baisa cinq ou six fois avec des transports de fou; il la tint long-temps entre les siennes, & chemin faisant me lâcha par forme de compliment une goguette des plus libres. Un jeune débauché est à peine supportable; mais un vieux coquin & un petit-maître sexagénaire sont deux étranges objets. Et vous noterez qu'il se donna ainsi carriere devant ses filles, qui étoient mariables l'une & l'autre. Je crains bien, dis-je peu après, à l'oreille de mon cher époux, que je n'aie beaucoup à souffrir tantôt des badinages grossiers du Chevalier, quand vous viendrez à révéler la chose. C'est sa maniere, reprit-il; il faut à présent vous mettre au-dessus de cela. Eh bien, Mademoiselle, me dit la cadette

Darnford, d'air moitié grave & moitié ironique, si j'en juge par la différence qu'il y a entre l'air content que vous nous montrez, & les allures gênées que je vous trouvai la derniere fois, j'espere que vous permettrez, sinon à moi, du moins à ma sœur, de vous voir contracter l'heureux lien; pour moi, je crois que la tête lui en tournera. Je lui fis pour toute réponse une profonde révérence, & dis que les Dames avoient bien de la bonté pour moi. Je m'attends, Mademoiselle, ajouta la niece de M. Péters, qu'on nous dira l'heureux jour avant que nous prenions congé. Vous le saurez, Mademoiselle, vous le saurez, lui dit mon Maître qui l'avoit entendue. Il ne se peut rien de mieux, interrompit mademoiselle Darnford l'aînée.

Mon Maître me prit à quartier. Les menerai-je à l'alcove pour leur déclarer la chose, me dit-il tout bas, ou attendrai-je que nous soyons à table? Je pense, répondis-je, qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre; jamais je ne m'en tirerai comme il faut. Ah! pour le coup, reprit-il, il faut bien qu'ils le sachent! je ne les aurois jamais invités sans cela. Eh bien donc, ajoutai-je, ne leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il. C'est, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dites-le donc vous-même à mademoiselle Darnford, ajouta-t-il. En vérité, Monsieur, répondis-je, il n'y a pas moyen.

Là-dessus madame Jewkes vint lui demander officieusement si elle apporteroit aux Messieurs & aux Dames un verre de vin du Rhin, avec du sucre, pour les préparer au dîner. Apportez, madame Jewkes, lui dit-il; vous ne pouviez jamais mieux penser.

Elle revint bientôt suivie de Nanon, qui portoit les verres & les bouteilles sur une soucoupe, & n'eut rien de plus pressé que de me servir la premiere, & de me dire avec une profonde révérence : Madame veut-elle commencer ? Je devins rouge comme le feu. Non, lui dis-je ; ne va-t-il pas sans dire que mon Maître doit boire le premier ? *

Ce seul mot fut un coup de lumiere pour eux tous. Je veux mourir, s'écria mademoiselle Darnford, s'ils ne nous ont soufflé la noce. Il faut bien que cela soit, dit madame Péters ! Ah, Monsieur Péters, ajouta-t-elle en regardant fixement son mari !

Je vous assure, lui dit-il, que je ne les ai pas mariés. Où étiez-vous Jeudi matin, vous & M. Williams, continua-t-elle ? Laissez faire, interrompit le Chevalier de S........, je saurai bien trouver la friponnerie, s'il y en a. Vous savez que je suis Juge de paix **, & prenant tout de suite

* En Angleterre, lorsqu'on présente quelque liqueur à une compagnie, il est d'usage que le Maître du logis boive le premier.

** C'est une espece de Commissaire. Il en fait

ma

ma main : allons, Mademoiselle, me dit-il, répondez-moi sur le serment (1) que vous venez de prêter. Etes-vous mariée, ou non ?

Mon Maître sourit de l'air embarrassé où il me vit. De grace, monsieur le Chevalier, m'écriai-je. Vraiment, vraiment, reprit celui-ci, je m'imaginois bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux émérillonnés. Il faut prendre son parti, ma chere Paméla, me dit mon Maître : votre visage vous décele : croyez-moi, cessez de rougir, & confessez la vérité.

Oh pour le coup, dit mademoiselle Darnford, je suis fâchée dans toutes les formes ! Et moi, dit Myladi Darnford, j'en suis dans la joie de mon cœur. Si cela est, ajouta-t-elle, permettez, ma chere Madame, que je vous embrasse & vous félicite. Tous en dirent autant, & me saluerent à la ronde. J'étois dépitée que ce fût devant la Jewkes, qui secouoit ses grosses hanches, & paroissoit enchantée d'avoir servi à hâter la découverte.

Personne ne me félicite, dit mon Maître. Ni ne vous félicitera, reprit très-obligeam-

les fonctions, & la plupart des Gentilshommes Anglois le font dans leurs campagnes.

(1) Lorsqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidents qui troublent la paix publique dans quelque village ou quartier de ville, on va devant le Juge de Paix, qui, avantque de rien prononcer, fait prêter serment à toutes les personnes qui ont part au cas, ou comme criminels, ou comme témoins. Il envoie en prison, & décide plusieurs affaires sans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter, & a plusieurs autres prérogatives.

ment Myladi Jones ; jamais homme n'eut moins besoin qu'on lui souhaitât joie ; l'épouse incomparable que vous avez rend tous les souhaits inutiles. Il les salua tous à son tour, & venant à moi pour la derniere : permettez, ma chere Paméla, mon aimable compagne, me dit il, que je finisse par vous. Vous avez été le commencement, & je veux aussi que vous soyez la fin de mes amours, mais non pas jusqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette insinuation, aussi ne tomba-t-elle pas à terre. Il marquoit par-là le cas qu'il faisoit de celle qu'il avoit si généreusement choisie, & c'en étoit infiniment plus que je ne méritois.

Il me fallut essuyer dans la suite bien d'autres badinages. Allons, Madame, me dit plusieurs fois le Chevalier, à présent que vous êtes des nôtres, je ne serai pas tout-à-fait si scrupuleux que je l'ai été jusqu'ici; prenez-en ma parole.

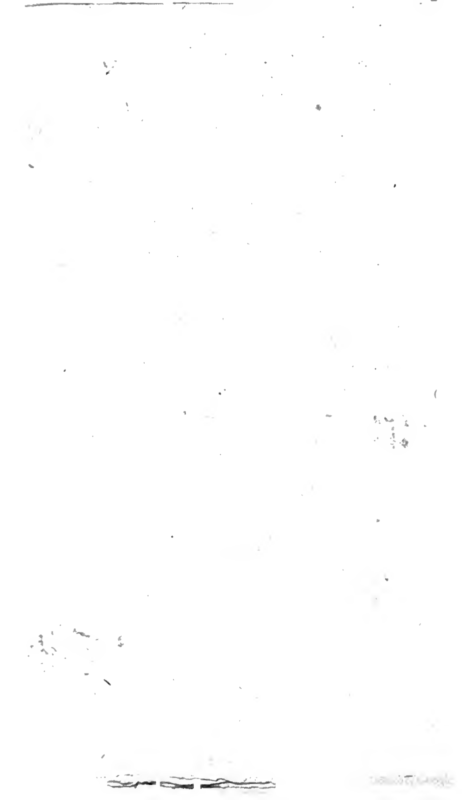
Au dîner j'acceptai sans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous ; & pour mon coup d'essai j'en fis les honneurs avec assez de présence d'esprit. Ce ne fut pas sans peine qu'on nous fit grace du bal, & nous ne l'obtinmes qu'à force de promettre que nous reviendrions au pays avant l'hiver : mais mon Maître étant résolu de partir Mercredi matin pour le comté de Bedford, on convint que nous irions Mardi au soir chez Myladi Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, & qui promit de s'y trouver.

L'après dîné nous eûmes les prieres dans la petite chapelle, & tous, en parlant de vous,

mon cher pere, & en vous accablant de louanges, regretterent de n'avoir pas encore leur bon vieux Clerc. Ils resterent aussi à souper, & partirent extrêmement contents, faisant mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon Maître pria M. Péters d'être sa caution pour les sonneurs de la paroisse jusqu'à son retour au pays (1), au cas qu'ils eussent vent de son mariage, & de leur répondre de sa générosité, parce qu'il ne vouloit pas déclarer son mariage que premiérement il ne l'eût rendu public à son autre campagne.

(1) Dans les villes, & plus encore dans les campagnes d'Angleterre, les cloches sont à l'usage du tiers & du quart ; les fait sonner qui veut en payant, & ceux qui ont quelque grand sujet de joie n'y manquent presque jamais. On les sonne souvent par gageure.

*Fin du troisieme Tome.*




37229

